

LES VEILLÉES
DU
"LAPIN AGILE"

DES MÊMES AUTEURS

CHEZ FAYARD

Scènes de la vie de Montmartre, par Francis Carco.

A L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Lili, modèle. Roman de Montmartre, par André Warnod. Illustrations de l'Auteur.

L'Étonnante Vie du colonel Jack, par Daniel de Foé. Traduction de Maurice Dekobra. Deux bois originaux de Daragnès.

Sammy, Volontaire Américain, par Maurice Dekobra. Nombreuses illustrations de l'auteur.

Le Voyage Sentimental de Lord Littlebird, par Maurice Dekobra. Illustrations de Martin.

Les Mémoires de Rat de Cave, ou Du Cambriolage considéré comme un des beaux-arts, par Maurice Dekobra. Illustrations de E. Saunier.

Le Massacre des Innocents, par Alfred Machard et Poulbot, avec 47 dessins inédits de Poulbot.

Le Chant de l'Équipage, par Pierre Mac Orlan. Illustrations de Gus Bofa.

EN PRÉPARATION

Histoires Montmartroises racontées par des Montmartrois. Préface de R. Dorgelès. Illustrations de Delaw et Warnod.

LesAventures de Tom Joë, par Gabriel de Lautrec.

Le Cabaret de la " Belle Femme ", par R. Dorgelès.

Sourires internes, par Curnonsky.

Sur les Chemins de France, par G. Delaw.

Les Vainqueurs de l'Atlantique, par J. Pellerin.

La Fin..., par Pierre Mac Orlan. Illustrations de l'auteur. Bois de Daragnès.

La Jeune Fille aux pinceaux, par J. Pellerin.

Les Trois Duels de Cantefigue, par Rodolphe Bringer.

Le Gentleman Burlesque, par Maurice Dekobra.

LES

VEILLÉES

DU

"Lapin Agile"

PRÉFACE DE FRANCIS CARCO

TEXTES DE

G. APOLLINAIRE, G. BANNEROT, ROD. BRINGER, FRANCIS CARCO, CLAUDIEN, CURNONSKY, MAURICE DEKOBRA, GEORGES DELAW, JULES DEPAQUIT, R. DORGELÈS, J, DYSSORD, M. JACOB, JEANNE LANDRE, G. DE LAUTREC, PIERRE MAC ORLAN, A. MACHARD, E. MONTFORT, JEAN PELLERIN, JEHAN RICTUS, A. SALMON, P.-J. TOULET, ANDRÉ WARNOD.

PARIS
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, rue de Provence, 30
—
1919

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 exemplaires sur papier de hollande numérotés
à la pressse de 1 à 25.

(Sept de ces exemplaires, — les numéros 1 à 7, —
n'ont pas été mis dans le commerce.)

PRÉFACE

Ici, ne cherchez pas — sous une lumière cabotine — d'estrade ni de piano. N'attendez pas non plus qu'à l'imitation des cabarets de la grande époque de Montmartre, un Monsieur, qui pose au gentleman des boulevards extérieurs, vous insulte ou vous éblouisse de sa verve mécanique. Cela ne se fait plus guère qu'en province, où le client qui paie sa place en veut pour son argent. Nous sommes au *Lapin Agile*, sur la Butte, à cent lieues de Paris et, pour être arrivés sans désastres jusqu'à cet humble cabaret où Frédé joue de la guitare, quand il ne cuit pas son four de potier (1), il a fallu que nous escaladions des rues fameuses où, jadis, rapins et poètes vivaient en liberté. Où est ce temps? Où sont nos souvenirs? Et que sont devenus les derniers bohèmes qui, dans les guinguettes du quartier, buvaient à crédit et s'obstinaient, au détriment de leur talent, à entretenir dans l'imagination

(1) La preuve : *Pots de lapin, pots! Oh! les jolis pots de lapin d'argile! — Potier, tu as trouvé le succès dans un four.*

GENTY (*Le livre de bord.*)

du bourgeois une légende insensée ? Cette légende est morte. On paie comptant partout et les artistes n'ont plus de cheveux longs. S'ils fument la pipe et prennent toujours un air bizarre, en considérant leurs vieilles chaussures, leurs ambitions ne sont pas celles de leurs aînés. On trouve des taxis place du Tertre. Chez Spielman ou chez Bouscarat, on entend parler d'éditeurs, de marchands de tableaux, d'amateurs qui viennent d'Amérique, quand ils ne venaient pas d'Allemagne. Bien plus, on rencontre ces éditeurs, ces marchands, ces riches Américains à la table où, lorsque nous avions vingt ans, le « patron » faisait en nous servant œuvre de philantrophie. Vous ne vous reconnaissez plus nulle part. Vous doutez de votre mémoire et vous vous demandez, avec une légère tristesse, pourquoi les gargotiers n'acceptent plus d'être payés en chansons.

Montmartre n'est plus Montmartre. Ses jardins, ses cabanes de plâtre à un étage ont à peu près disparu. Voici les immeubles neufs qu'habitent les nouveaux riches. Voici des rues modernes, propres et mornes, et les murs à demi écroulés, que dépassaient naguère des feuillages extravagants, sont à bas. On a rasé les arbres, creusé des trous, dispersé tant de pittoresque...

Et ce temps-là, c'était hier !

C'était le bon temps. Montmartre commençait vers le milieu de la rue Ravignan, et son domaine s'éten-

dait, dans une zone sans cesse rétrécie, du pacifique hôtel du *Poirier* aux pentes semées de fondrières que domine le vieux Moulin de la Galette. C'était un pays bien singulier, une bourgade heureuse et légendaire où tout le monde se connaissait. Ce pays n'avait pas d'histoire ou, plutôt, il en avait trop, — ce qui revient au même, — car ces histoires se complétaient l'une l'autre et arrivaient à former une sorte de code déconcertant de la folie. Tout y était à rebours d'ailleurs. Les belles coutumes! L'étrange bon sens! On n'y savait le jour ni l'heure, et l'argent, — lorsque l'un de nous en avait — se dépensait en munificences, qui n'atteignaient jamais aux liqueurs de grande marque. Nous ne buvions pas d'eau cependant et nous allions d'un bouchon à l'autre, d'*Adèle* au *Coucou*, de *Marie-la-bonne-Hôtesse* à l'*Ami-Émile*, pour nous retrouver au *Lapin*.

* * *

La première fois que je me rendis au *Lapin Agile*, des jeunes gens achevaient, à la table de Frédéric, leur repas du soir. Personne ne me dit mot. Je m'assis à l'écart, sagement, et bien décidé à trouver tout étonnant autour de moi. Pouvais-je ne pas voir avec surprise le grand Christ de plâtre, du sculpteur Wasley, servir aux habitués de l'endroit de porte-manteau? Une toile de Picasso était accrochée au mur, à côté d'images de Dépaquit, d'un portrait de Girieud, de mille charges, d'un moulage galant, d'articles de jour-

naux, d'un ratelier à pipes et d'anciennes affiches du bal des *Quat'-Zarts*. Je regardais la cheminée bizarre où l'on peut faire du feu sans griller les souris blanches qui l'habitent, les deux lampes enveloppées de papier rouge, le plafond bas culotté comme une pipe, et la porte sur laquelle un dessin à la craie représentait un lapin très russe qu'accompagnait cette légende : « Le premier devoir d'un honnête homme, c'est d'avoir un bon estomac. »

La « soirée » commença.

Je m'attendais, à vrai dire, à quelque mise en scène de circonstance. Il n'en fut rien. A la table du patron, on servit du café à chacun des convives, puis Frédéric saisit sa guitare. D'autres jeunes gens, assurément artistes et accompagnés ou non de personnes qu'il ne fallait pas manquer de prendre pour des femmes, survinrent. Quelqu'un chanta. La fumée des bouffardes montait dans la lumière trouble des lampes et, petit à petit, une singulière impression s'emparait de moi et me rappelait le temps où, dans l'entrepont d'un navire des Messageries Maritimes, j'écoutais, enfant, des matelots « pousser » leurs complaintes natales. C'était les mêmes chansons, la même cadence et la même sensation profonde d'étonnement et de nostalgie à se sentir perdu, quelque part, sur la mer.

* * *

Qui dira vraiment ce que fut le *Lapin Agile* pour les clients qu'il eut et qu'il a conservés ? Chacun de nous

s'y trouvait chez soi. Entrepont, cabaret, auberge, grenier d'artiste ! Le savons-nous ? Pour moi, j'y revivais intensément des jours lointains, entre Melbourne et la mer Rouge, et les couplets de la complainte interminable me persuadaient de la nécessité qu'il n'y avait rien de mieux à faire sur le gaillard d'avant, entre ciel et eau. J'écoutais donc le chanteur autant de temps qu'il le voulait, ou lorsqu'il se taisait pour allumer sa pipe et absorber quelque liqueur de fantaisie, je feuilletais le livre de bord. J'y rencontrais des signatures déjà célèbres. J'y lisais des vers tracés par une main d'inconnu, et cela me faisait quelquefois rêver aux masures effondrées des grandes routes que connaissent les trimardeurs. N'était-ce pas, ici, le gîte d'une nuit ? Et celui qui, avant de s'en aller plus loin le lendemain, gravait de la pointe de son couteau dans la pierre une date et un nom, n'avait-il point quelque chose de pareil dans son intention au compagnon de bohème qui, certain soir, inscrivait sur un feuillet du livre de Frédéric une strophe émouvante ou narquoise ? La pierre est dure à entamer. Pourtant, cette inscription du trimard : *Ici, le grand Bébert a eu froid*, je l'ai lue dans une baraque des Alpes.

Chez Frédéric, j'ai relevé des vers :

9 heures du soir.

Trouver la rime à Frédéric,
Voilà le hic !
J'aime mieux attendre d'être ivre
Pour m'inscrire à bord de ton livre.

2 heures du matin.

A bord ! Piano A. Bord.
Livre de bord !
Paris, la mer qui pense, apporte
Ce soir, au coin de ta porte,
O tavernier du quai des Brumes,
Sa gerbe d'écume.

MAX JACOB.

Il y a bien d'autres vers sur les pages du vieux bouquin du *Lapin Agile*, des caricatures, de la musique, des portraits, des dates, des souvenirs. Et dans plusieurs années, avec quelle émotion les survivants de notre génération le feuilletteront-ils encore au coin du feu, l'hiver, ou sous l'acacia de la terrasse, par un après-midi d'été ?

Georges Delaw, qui a illustré la couverture de cet ouvrage, a, le premier de tous, écrit, sur la page de garde du livre de Frédé, cette fable qu'accompagne un croquis :

Il était une fois un lapin
Qu'un maquereau regardait de travers.
Le lapin prit un revolver
Et fit passer le goût du pain
A cet animal pervers.

MORALITÉ.

Si on allait prendre un verre ?

Nous avons pris tant de verres que nous ne saurions refuser celui-ci. Frédéric en serait fâché et il n'aurait pas tort :

— Buvons un coup!

C'est sa formule. Il s'y tient à la lettre et, quand il a sucé ses moustaches et caressé sa barbe, son optimisme se traduit par des chansons.

On chante toujours au *Lapin Agile.* Romances des rues, refrains marseillais, mélopées bretonnes, doux accents paysans des provinces ou couplets égrillards... Que voulez-vous entendre ? Et les poètes sont là. — « Pour des poètes, y a des poètes, annonce le patron. Mais, pour des poires... » Il rit. Il commande à Berthe, sa femme, des tournées de « combine », de cidre ou de « calva », selon le goût de ces Messieurs-Dames. Et voilà que Montmartre n'est pas tout à fait mort..

Au milieu de ses ruines, survivent la baraque, au toit tout simple, la vieille façade usée comme la coque d'un ancien bâtiment, la cheminée campagnarde et la longue table de bois, noircie par la pluie, qui occupe la terrasse. On se retrouve. Jehan Rictus, debout près du comptoir, récite quelquefois ses poèmes. Dites-nous, Rictus, l'histoire de l'apprenti monte-en-l'air ou la *Jasante de la vieille.* Votre voix dure et nue sait toucher les cœurs, et nous comprenons que la souffrance dont vous étalez sous nos yeux la féroce, la brutale et la navrante grandeur, ne s'apprend pas dans les livres. Voici Jeanne Landre, notre amie et la mère d'Échalote. Voici Pierre Mac Orlan, vêtu comme un dandy de chez Cook, tout de vert habillé

et fier de ses lunettes. Où sont votre costume de cow-boy, Mac Orlan, et vos refrains de la Légion? Roland Dorgelès n'est plus le romantique d'autrefois. Les temps ont changé. L'humour succède aux blasphèmes. Warnod n'est jamais sur sa chaise. Guillaume Apollinaire parle des cubistes avec méthode et s'amuse de ses admirateurs. Max Jacob entretient Jésus-Christ de ses projets d'un art magique, troublant et pur, qui doit succéder aux grossiers efforts de la parole. Dépaquit, vif comme un serpent, affecte de ne pas comprendre. C'est un homme simple et rusé qui ne connaît pas Jésus-Christ. Le poète Gazanion joue au désabusé. André Salmon découpe son profil étrange sur le mur. Pierrette, une amie des poètes, trouve que Jules Romains « fait des vers qui ne se lavent pas les pieds ». Machard complète Poulbot. Montfort s'ennuie. Jacques Dyssord évoque le temps de ses amours cossues et picaresques. De là son air distrait, son cynisme et ses histoires invraisemblables. Et c'est encore Jean Pellerin, l'ami des femmes, Claudien le satanique dont la passion est de battre avec sa canne un logeur magnanime. C'est Mario Meunier que bénissent les filles perdues. C'est Delaw et son chien; Bannerot, Brésil et son monocle; Louis de Gonzague-Frick, Hallé le chansonnier... tandis que, pour une heure, arrivent des boulevards Toulet et Curnonsky et, de sa retraite de Seine-et-Oise, Gabriel de Lautrec, le plus serein des humoristes.

A côté d'eux, les peintres Picasso, Girieud, Lombard, Utrillo, Gassier, Picard-Ledoux, Falké, Asselin, Chas Laborde, Verdilhan, Gentil, Zyg Brunner,

Agero, Maclet, Markous, Poulbot, racontent des anecdotes d'atelier, cependant que les femmes se pâment à l'idée d'entendre un gigolo fardé débiter des vers de Henry Bataille et que Quart-de-Tour, la danseuse des grands bars, « tait, un moment, sa gueule », aimablement...

* * *

Le *Lapin Agile* n'a pas toujours porté ce nom cocasse et imprévu, mais son renom n'a jamais changé. Il a pu, — bien avant que nous le connussions, — s'appeler le *Cabaret des Assassins* ou *Ma Campagne*, cela n'est d'aucune importance. N'écoutez pas les histoires tragiques des farceurs. Elles vous donneraient le frisson. Ne prenez pas non plus Frédéric, dans son accoutrement de bandit d'opéra-comique, pour un buveur de sang ou pour un buveur d'eau. C'est un brave homme et je me souviens d'un après-midi d'autrefois où, très simplement, il me donna certains conseils :

— Écoute, me disait-il... Le talent... ah! le talent!... Buvons un coup!

Berthe emplissait nos verres et Frédé reprenait :

— J'en vois tant de jeunes qui ne fichent rien. Travaille, m'entends-tu? Car tout le monde a du talent. Et surtout ne fais pas la noce.

— Buvons un coup? proposais-je.

Il ne refusait pas, puis, revenant à son idée :

— Le travail...

— Oui, vieux Frédé.

— Tiens! poursuivait-il. J'ai beau le leur dire à tous! Crois-tu qu'ils m'écoutent? Jamais. Et alors j'en suis dégoûté parce que tous s'imaginent que la littérature... il n'y a qu'à ne rien faire, pour devenir célèbre...

— A ne rien faire ?

— Ma parole!

Et Berthe, son pichet de clairet à la main, observait :

— Qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui pour ne point boire?

Ces fortes paroles sont restées dans ma mémoire, et si j'ai oublié l'état dans lequel, Frédéric et moi, nous nous trouvâmes un peu après minuit, ce n'est pas ma faute, mais peut-être est-ce à partir de ce jour que j'ai compris combien il était nécessaire de vivre sans commettre d'excès pour devenir un parfait honnête homme de lettres.

Ce n'est pas les clients du *Lapin Agile* (tant mieux pour eux !) qui le deviendront jamais. Tous ont gardé de leur passage dans cet aimable endroit une particularité des plus curieuses. Lisez leurs œuvres. L'esprit en est d'une ironie charmante, d'une humeur, d'une fantaisie, d'une grâce et d'une désinvolture que nos aînés du *Chat Noir* n'ont pas même soupçonnées. Cet esprit a mille saillies. Il est de France et, quand nous cherchons à remonter jusqu'à ses origines, c'est aux vieilles chansons d'autrefois et aux petits poèmes des XVIe et XVIIe siècles que nous devons demander de nous en fournir la preuve. Il n'y a pas loin en effet des strophes d'un Sigognes, d'un Maynard,

d'un Pierre Perrin, aux petits vers de Toulet, de Jean Pellerin, de Jacques Dyssord et aux facéties de Jules Dépaquit. Et cet étonnant Max Jacob, — à qui ses amis doivent bien souvent la grâce qu'ils croient avoir, — n'est-il pas, dans cet ensemble si divers et si nuancé, le poète par définition ?

Cette strophe transcrite du livre de bord est d'André Salmon.

Loin des Darracqs, des Serpolets,
Lapin, nourri de Serpolet,
Verse à boire à ces bons poètes
Qui chantent pour leurs Serpolettes.

Et celle-ci de Louis Thomas, le plus étincelant des hommes de notre âge :

En compagnie du plus archangel-
Ique des musiciens, Gabriel
Fabre, en compagnie de Werth,
Je pris ici un ver-
Re de je ne sais plus quoi.

Gabriel, qui n'est pas de bois,
Jouait sur le piano
Des airs très bo,
En foi de quoi je si-
Gne : Fallière Armand, pour copie
Conforme et par respect des lois,

LOUIS THOMAS.

* * *

Certes, la morale à tirer de ces vers jetés au hasard de la rime n'est pas de celles dont on doit instruire nos futurs sorbonnards, mais elle est bien de son époque et nous l'avons tous pratiquée. Sa naturelle simplicité ne manque pas d'attraits. Elle a toujours vingt ans, un front pur, des yeux brillants et les mains avides du bonheur. Pour elle, vivre est d'abord la grande affaire et la littérature souvent un pis aller. Ah ! que nos grands hommes ont manqué d'admirateurs au *Lapin* ! Une jolie fille nous plaisait davantage. Jeunesse charmante, penché vers vous, je cherche à deviner ce que sont devenues vos folles ambitions ? Mais que pourriez-vous me répondre ?

... Tant de nos camarades ont déjà disparu ! C'est le chansonnier Gaston Couté, dont on récitait les complaintes d'*un gars qu'a mal tourné*. Il se couchait sur un banc et, parfaitement ivre, se moquait de la gloire. Couté buvait trop. Un soir on le descendit à l'hôpital, après une crise. Nous ne le revîmes plus. — Un homme à la mer ! dit quelqu'un, et, sous la lampe de Frédéric, ce soir-là, nous parlâmes longtemps de lui, comme on le fait à bord, lorsqu'un passager disparaît.

Couté n'était pas le moins étonnant compagnon de cette savoureuse traversée de la bohème d'alors. Ni le petit Denèfle qui nous quitta pour aller mourir quelque part en province. Ni tant d'autres dont les visages semblaient marqués d'un signe mystérieux.

Lequel partirait le premier? Nous n'y pensions guère et quand nous apprîmes, certain jour, ce qu'était devenu Maurice Utrillo, nous comprîmes à peine que ces plaisantes habitudes de cabaret pouvaient, sans se lasser, emporter les meilleurs d'entre nous. De la folie de Rollinat nous ne retenions que ces vers écrits pour notre joie :

Oh! fumer l'opium dans un crâne d'enfant,
Les pieds nonchalamment appuyés sur un tigre.

Heureusement pour Rollinat, sa muse lui dicta d'autres trouvailles. Si celle-ci fait sourire les admirateurs de Thomas de Quincey, elle est bien la preuve et le témoignage, en quelque sorte, de l'ignorance dans laquelle se trouvaient alors les poètes, des paradis artificiels.

On est moins ignorant de nos jours, sur la Butte, de ces paradis. Déplorons-le, pour sembler sage, mais laissons chacun libre de se détruire comme il l'entend. L'alcool, pas plus que l'opium, n'est recommandable aux poètes. Et cependant l'opium, que de vieilles danseuses du Moulin Rouge dispensent à qui le paie... trop cher, est la drogue à la mode. Doux naïfs, appliqués à devoir au bambou de pesants maux de tête, pourquoi vous prendre tant au sérieux? On lit des vers, quels vers! dans les fumeries d'artistes, et le mauvais démon, que vanta Baudelaire sans l'approcher, déploie tout un gâchis de vague littérature niaise et puérile. Montmartre, capitale de l'opium? Mais non... ce n'est

pas Montmartre. Montmartre a mieux à nous offrir que ces rêves malsains. Regardez, au jour cru des lumières électriques, ces pâles poupées nerveuses aux yeux ouverts comme des fleurs mourantes. Voyez l'aube innocente des crimes de la nuit se lever sur ces enfants perdus et mesurez, à l'accent désenchanté des derniers poètes, toute la détresse qui les accable.

Combien je préfère à ce monde épuisé d'esthètes les amis du *Lapin*! Le souci de donner dans le snobisme ne les tourmentait guère. Guidés par le sûr fantaisiste et spirituel Julien Calet, ils se plaisaient à toutes les parodies et passaient volontiers du burlesque à l'églogue pour ne pas aller jusqu'à l'élégie.

Chaque été, le petit groupe que nous formions se sauvait à la campagne, sous le fallacieux prétexte de travailler. Saint-Cyr-sur-Morin, qu'illustra la victoire de la Marne, eut vite conquis, avant la guerre, ses titres de célébrité montmartroise. Calet y fonda son *Auberge de l'Œuf dur et du Commerce*. Frédéric y acheta une bicoque, et de jeunes personnes, qui n'avaient pour toute excuse que leurs beaux yeux et l'amour des artistes, nous accompagnaient. Ainsi l'été succédait à l'hiver sans que manquât à l'appel un seul de nos amis. C'est alors que l'illusion de « toucher terre » était grande. On faisait escale quelque mois à Saint-Cyr, puis toute la bande réembarquait, et le soir, à la table du petit cabaret de la rue des Saules, Frédé reprenait sa guitare et chantait les « goualantes » chères à l'équipage.

* * *

Il nous a donc paru curieux de réunir ici les meilleures pages d'écrivains et de poètes d'une génération qui, après celle du *Chat Noir*, a contribué pour beaucoup à donner à la jeune littérature actuelle un caractère original. Que ce caractère n'atteigne pas au sublime, j'y consens. Mais il a fait ses preuves et nous lui devons, en grande partie, après les humoristes, ces délicieux poètes que l'on appelle les fantaisistes. En effet, l'humour n'est point la première qualité de l'esprit français. S'il trouve chez nos contemporains un crédit légitime, c'est par une sorte de tour bien particulier à la race. L'humour ne sera jamais foncièrement français. Notre génie l'a tempéré, pénétré, situé pour mieux dire dans les limites de son domaine, et voilà comment il a pris cette tournure émouvante et subtile propre à la fantaisie. Vous ne trouverez donc pas dans ces pages les grosses farces qui ont compromis l'esprit amusant du premier *Chat Noir*. Les amis du *Lapin* sont réunis ici comme ils l'étaient autrefois à la longue table de Berthe et de Frédé. Ne leur demandez pas à tous d'être gais. Chacun a son humeur, et l'on ne riait pas forcément chaque fois durant ces veillées de jadis, ces étranges veillées tapageuses ou mélancoliques, à la grande enseigne du lapin que peignit André Gil et que, par une déformation qui pourrait être un mauvais jeu de mots, l'on a fait le facétieux, pittoresque, optimiste, et guilleret *Lapin Agile*.

FRANCIS CARCO.

LES VEILLÉES

DU "LAPIN AGILE"

COMMENT J'AI RETROUVÉ BOUGAINVILLE

Le soleil, ce matin, va faire sa petite promenade, à pas de convalescent, sur la colline.

Comme il s'assoit doucement sur ce banc! Oh! les jambes ne sont pas encore solides ; il y a si longtemps qu'il garde le lit!

Et comme ses couleurs sont fugitives ; comme elles s'effacent vite sur ses joues pâlottes, quand accourt sur lui le gros nuage bourru !

Cependant, les bourgeons, dans le square, flambent aux candélabres bruns des arbrisseaux ; comme une personne qui relève de maladie, après un régime sévère, le paysage a le teint plus frais, la voix plus claire.

Et la voix de ce printemps, c'est bien celle de la marchande qui passe avec ses « cœurs à la crème » dans son panier, blanche comme le soleil levant et comme son laitage.

Aussi ponctuelle que le calendrier, elle apparaît au même coin des mêmes rues et aux mêmes dates ; et sa voix de mirliton :

« A la crème, fromage à la crème! » signifie :

« Encore un printemps! »

L'aveugle qui demande l'aumône à mi-côte des escaliers n'a pas encore quitté sa tenue d'hiver. Il a sur la tête un chapeau melon; sur les genoux, un chapeau de paille qui lui sert de sébile.

Dans quelques jours, aux premiers soleils, il va faire un geste essentiel, aussi important dans son orbe de cloporte que l'équinoxe dans l'orbe de la terre.

Diogène sans le savoir, il mettra le melon sur ses genoux et le chapeau de paille sur sa tête.

Le melon se fera sébile et la sébile deviendra chapeau : encore un printemps!

* * *

Si tu suivais les ruelles tatouées comme un bras de matelot, les ruelles tatouées de poignards et de runes obscènes qui montent vers la place candide entourée de maisons blanches, Montmartre, s'il te faut une illusion, te donnera l'image d'un petit port de mer ; un Honfleur à gigolettes où tu trouveras des jetées, des estacades, des brise-lames ; telle modeste Blanchisserie prendra, si tu le désires, l'allure d'un « bureau des inscriptions maritimes ». Le soir, tu verras des escadres en rade, et tu aspireras des senteurs d'embruns apportées du large par le vent aigre de la Semaine Sainte.

Un petit cimetière presque inconnu, à côté, semble fait à dessein pour compléter le décor ; triste jardin enfermé dans des murs moisis à l'ombre d'une vieille église romane.

C'est le cimetière du Calvaire.

Musée plutôt que cimetière ; morts très anciens qui ne sentent plus l'enterrement, que n'attristent plus les pauvres figures tuméfiées par les larmes.

Tu y verras la tombe d'un vicomte de Vintimille qui fut vice-amiral, et celle d'un Louis-Philippe de Rigaud, ancien lieutenant général des armées navales.

Pierres caduques et plantées de travers comme des barques qui donneraient de la bande.

Jean-Louis de Vaudreuil, lieutenant général des Armées du Roi.

Charles de Maillé Latour-Landry, gentilhomme d'honneur de Monsieur.

Marie-Angélique d'Aguerre, épouse de M. le vicomte de Laborde-Lesgo, lieutenant général des Armées du Roi.

Gaspard, baron de Lalive, introducteur des Ambassadeurs.

Joseph-Hyacinthe-François de Paule de Rigaud, ancien grand fauconnier de France, pair de France, lieutenant général...

C'est le cimetière des lieutenants généraux.

Et cet autre comte de Vaudreuil qui était premier gentilhomme de la Chambre de S. M. le roi Charles X.

Et la famille Fitz-James ; et la tombe de Félix Desportes, premier maire de Montmartre, élu par le peuple en 1790.

Ici, un arbre fantaisiste s'est plu à happer lentement la grille dont les anneaux passent aujourd'hui au travers du tronc comme le fil dans l'aiguille.

Mais, avance vers ce coin plus humide que les autres ; il y a une stèle très humble dans les feuilles pourries du dernier automne ; à côté, dans le même grillage, contre le mur de l'église, une pierre est debout sur laquelle sont inscrits des noms de femmes : Joséphine-Olympe-Claire et Marie-Flore, prénoms désuets du temps des pavanes.

Je suis venu ici par un crépuscule falot de ce printemps frisquet ; et il ne m'a pas fallu beaucoup d'imagination pour voir s'accouder au grillage de cette tombe un joli spectre en perruque à marteaux et vêtu d'un uniforme bleu de France. De ses yeux vides où rôdait le regret des caravelles, je le voyais déchiffrer avec mélancolie ces mots gravés sur l'humble stèle et qui composaient sa propre épitaphe :

A LA MÉMOIRE
DE LOUIS-ANTOINE
COMTE DE BOUGAINVILLE
Officier général de terre et de mer
CIRCUMNAVIGATEUR FRANÇAIS

Et j'ai trouvé très nostalgique que M. de Bougainville, qui s'y connaissait, soit venu amarrer la barque de sa vieillesse sur cette falaise montmartroise, pour fermer ses yeux de vieux marin devant la grande houle de Paris.

GEORGES DELAW.

NUIT DE MARS

Les chiens lâchés parmi les cours, au clair de lune,
Les mendiants couchés dans les greniers obscurs
L'ont vu passer, vif dans sa limousine brune,
Comme un rôdeur léger qui sauterait les murs.

Et l'aboiement des chiens a couru les villages.
Les bergers sont sortis au seuil des bergeries,
Et les valets, aux lucarnes des écuries,
Ont regardé le ciel de mars aux clairs présages.

Un pommier rond dans les vergers où meurt le givre
S'éveille brusquement de son sommeil et sent
Qu'il lui pousse des fleurs sur son bois frémissant,
S'étire un peu, puis tangue au vent comme un homme ivre.

Les matous luisants et les chattes indolentes
Qui poussent sur les toits de longs miaulements
Ont troublé, cette nuit, le sommeil des servantes
Que leurs appels d'amour énervent doucement.

Une brise a couru sur la campagne blanche.
Les hommes qui dormaient à peine ont eu leur peau
Soudain fraîche de ce souffle de renouveau
Qui sent la terre qui fermente et les pervenches.

C'est la première nuit tiède. On ne sait pas,
Tant il fait doux dans les chambres et sur les routes,
S'il va pleuvoir à l'aurore sous un ciel bas
Ou si la clarté du printemps brillera toute.

Silence sur les champs et sur les métairies !
C'est à peine si, dans les buissons et les tailles,
La sève fait son bruit d'insecte qui travaille
A percer le bois mort de ses vrilles de vie ;

A peine si le blé qui lève sur les plaines
Fait entendre un léger et court chuchotement,
Que seul un braconnier passant à travers champs
Perçoit lorsqu'il s'arrête et retient son haleine...

A peine si dans les fossés l'eau qui dégèle
Commence à s'écouler très lente, à petit bruit...,
A peine si Dieu respire... Toute la nuit
Écoute et doute encore du voyageur si frêle.

Mais les êtres l'ont bien deviné. Le taureau
Sent en lui comme un taon qui fouille et le taraude,
Et beugle longuement vers les étables chaudes.
Et les vierges dont le sommeil sous les rideaux

Eut des rêves remplis de langueurs ignorées
S'éveilleront en pleurs, blanches, tout apeurées
D'avoir vu sur leur frêle corps adolescent
La floraison nouvelle et pourpre de leur sang.

(Les Moissons mûres.)

GEORGES BANNEROT.

EXÉGÈSE
SUR QUELQUES MOIS DE JUIN

Les anciens parlaient toujours de la lune avec un certain respect. Ils lui donnaient des noms d'amitié et la comparaient volontiers à un fromage blanc. Cette puissance nocturne régnait sur le peuple des oiseaux myopes, les champignons vénéneux, les clients du Malin et la mandragore, cette plante qui, selon Achim d'Arnim, « naît des pleurs équivoques des innocents pendus ».

Soleil des loups, des crapauds et des chouettes, cet astre provoquait les meurtres et protégeait d'une indulgence complice la tête creuse des idiots et des petits mort-nés.

Le Pierrot amoureux de la lune se montra le plus faible béjaune qu'on puisse imaginer. Cette Hécate blafarde en fit son dandin de prédilection et lui laissa la réputation d'un cocu maigre et sympathique, ce qui vaut moins que des rentes sur l'État.

Non contente de séduire les hommes et les bêtes d'imagination brumeuse, elle use encore de son influence pour brouiller les saisons. Elle étend son prestige

aux marées, et l'on se demande quels sont ses intérêts. Cette face plate, cette figure de panaris se permet d'ouvrir les robinets célestes. Elle garde les nuages et les fait crever sur nos têtes.

Cette divinité orbiculaire tient dans notre monde la place d'un clou sur le fauteuil d'un paralytique.

L'homme, pour se protéger contre les facultés sordides de la lune nouvelle, n'a encore trouvé que le parapluie. C'est tout.

Ainsi depuis plusieurs années, le mois de juin est la victoire de prédilection de ce poulpe accroché au zénith. Doit-on supprimer le mois de juin ?

Mais c'est un recul de l'humanité méthodique contre cette force humide et ingénue. En supprimant le mois de juin, les hommes se déclarent vaincus, et le mois de juin, qui n'est en rien responsable de cette perversité, perd sa place, une très bonne place en dehors des vexations lunaires, bien entendu.

Le remède à cet état de choses ne peut être absolu. Cependant il est très malheureux de constater qu'un riche philanthrope comme le soleil se voit réduit à demeurer couché des jours entiers pour le seul plaisir d'une coureuse de nuit.

Le soleil se couche au crépuscule du soir ; que la lune imite cette discipline et qu'à la fermeture des derniers cabarets elle s'efforce d'anéantir sa puissance contradictoire qui, d'un côté, protège la démarche hésitante des ivrognes et, de l'autre, met de l'eau dans leur vin.

PIERRE MAC ORLAN.

VOYAGE

Un secret nous conduisit jusque-là, et la jeune femme qui m'accompagnait mit un doigt sur la bouche avant d'entrer dans la chambre. Je ne compris pas au juste, mais l'infinie discrétion de son geste me toucha le cœur. Pour atteindre ce lieu, il avait fallu traverser plusieurs enceintes : d'abord suivre l'avenue qui éclatait de hauts lampadaires électriques, puis tourner à droite, dans le quartier des petites maisons grises ; enfiler enfin cette rue où, sur un perron, la porte éclairée par derrière m'attendait. C'est là que j'avais quitté mes compagnons de nuit, et j'étais entré... Dans la lumière intérieure, le secret m'avait pris, m'avait conduit, et, commençant à mieux sentir l'anormal de ma situation, j'avais parcouru des corridors où se croisaient de temps à autre des clartés étranges et où il fallait se garder d'escaliers en vis qui descendaient, — je ne demandai pas où à ma muette compagne. — Guidé par elle, j'étais arrivé très vite, non sans entendre des voix qui disaient : « Il a pris une des routes. *i* puissance *i* a une infinité de valeurs réelles. Il sera passé

par un des points communs. » — « Il avait, répondait l'autre, l'infini de chances contre une pour ne pas trouver le chemin. » — « Oui, reprit la première, mais... » Le reste du colloque m'échappa, et je pensai que je n'avais pas le droit de le connaître, ou que mon intelligence ne pouvait vibrer à cette octave et se taisait comme un piano devant un son trop aigu.

Dans la chambre vaste, nous connûmes la volupté de notre contact, car sa chair, contre la mienne, était aussi fraîche qu'elle pût l'être sans donner la brûlure du froid violent. Malgré le léger mal de tête qui me tenait, je regardai la fenêtre large et haute, ouverte sur des perspectives hors de la nuit et du jour. Pourtant l'ovale lanterne bleue d'un bar lançait, en face, de cruels rayons, décelant des lettres blanches que je ne sus pas lire. Et au delà je me dis qu'étaient des architectures, des pylônes et des feux.

Je fermai les yeux, je repensai aux phrases que j'avais entendues, et compris que j'étais dans l'univers des quantités imaginaires. Alors ma curiosité fut immense de ses villes, de ses savants et de ses Suburres, puis je songeai avec une certaine mélancolie qu'à présent j'avais, par réciprocité, l'infini des chances de rester là contre une de retomber dans les choses, et, prenant mon parti de ce changement, je m'endormis d'un lourd sommeil.

CLAUDIEN.

L'ORGUE DE BARBARIE

C'est la musique incomprise
Qui fait vomir et qui grise
Et qui tue...
A la fin, on s'y habitue.
J'ai dit l'orgue de Barbarie,
Je n'aimerais pas qu'on en rie.
Non cet orgue aux sons plus qu'iroquois
Qui met du cœur au ventre des chevaux de bois,
Mais l'orgue antique et troué par endroits
Que tourne un vieux aux longs doigts maladroits.

Valse des haricots ou polka des lilas,
Ce que tu dis est un baume aux cœurs las !

JULES DEPAQUIT.

A LA MÉMOIRE DE DOSTOIEWSKY

Quand le tramway eut passé sur le pont de Saint-Cloud, quelqu'un me dit en me montrant une boutique dont les panneaux sont ornés de peintures sur verre :
— C'est là qu'il se passe des choses!

J'ai appris ce qui se passait là : c'était un ancien acteur, un vieux petit ancien acteur ratatiné et râpé qui, à force d'avoir lu des romans-feuilletons, avait fini par confondre la réalité avec eux. Il avait vu qu'on peut se procurer des enfants en bas âge pour les vendre à des vieillards ; il l'avait cru et il l'avait fait. Quand j'arrivais chez lui, une petite blonde était sur un banc comme à l'école ; elle admirait avec confiance une affreuse poupée de pauvres. Une certaine vieille, la grosse Mélanie (on n'aurait jamais pu croire qu'un ancien acteur pût avoir une grand'mère plus jeune que lui), une certaine vieille, malgré les larmes de l'enfant, insistait pour déshabiller la poupée. Il ne s'agissait encore que d'une poupée à déshabiller, c'est-à-dire d'un clou qui allait tomber. L'ancien acteur se procurait des enfants abandonnés ou les achetait directement pour les autres :

il s'en servait aussi pour lui. Tout cela est horrible, et ce qui est plus horrible encore, c'est que j'ai trouvé chez un de mes plus intimes amis la grosse Mélanie qui faisait des comptes avec lui. On n'a pas voulu me laisser entrer parce que Monsieur travaillait, mais j'ai vu la grosse Mélanie.

Max Jacob.

UN CONCOURS ÉTRANGE

Hier, je descendais tranquillement la rue des Martyrs, me rendant dans quelque journal boulevardier, quand, près du carrefour Montmartre, je rencontrai Théodule Duplantain, un vieil ami de ma famille que d'anciens lauriers aux concours généraux ont progressivement conduit à diriger sur les voies publiques un important commerce de mouron, non seulement pour les petits oiseaux, mais pour les oiseaux de toutes dimensions.

— Ça va? lui demandai-je.

— Merci, ma chère amie, cela va assez mal !

— Ah! votre commerce ne donne pas?

— Ce n'est pas ça, les denrées de première nécessité marchent toujours : mais ma fille Hermance vient d'échouer à son concours d'oreilles.

Je ne dissimulai pas une profonde stupeur.

— Eh bien! De quoi? fit Duplantain, d'où tombez-vous? Je vous répète que ma fille Hermance vient d'être recalée au concours d'oreilles pour les aspirantes à l'emploi de demoiselles du téléphone, et que cela m'embête.

Ma physionomie renversée, — si j'ose ainsi dire, —

indiquait avec éloquence que je ne comprenais toujours pas. Duplantain continua :

— Vous paraissez ignorer que l'Administration soumet aux plus dures épreuves les jeunes femmes qui postulent à l'effet d'être déclarées aptes à intercepter au bout d'un fil, la tête cerclée d'un dangereux acier, les reproches que vous fulminez à vos fournisseurs, les bateaux que vous montez à vos amis, les mille riens dont vous entretenez, plusieurs fois par jour, quelques-uns de nos contemporains. Ah! cet examen! D'abord les candidates doivent répondre sur le Téléphone, le Téléphone, « ce sorcier, » comme disait Millerand ; puis sur le Télégraphe, son frère aîné ; la Poste, leur vieille mère ; l'Administration, ses douceurs, ses rigueurs ; la morale ; la politesse urbaine et rurale, etc. Ce n'est qu'un programme un peu chargé, comme tout bon programme. Hermance, grâce à mes robustes connaissances, est de « première » sur toutes ces balançoires-là. Mais la même Administration, pour s'entourer, se palissader de toutes les garanties, a institué le concours d'oreilles. Ça, c'est plus dur, plus brutal : il faut être doué.

Ma stupeur se transformait en anxiété.

— De grâce...

Duplantain poursuivit :

— Au fond, cela s'explique. Vous rappelez-vous ce mot assez juste du général Poilloüe de Saint-Mars : « Le pied, chez le soldat, est l'organe principal de la marche. » Par analogie, il est évident que l'oreille est, chez la demoiselle du téléphone, l'organe essentiel de l'audition, laquelle audition est, pour ladite jeune

fille, plus essentielle encore que pour un auditeur au Conseil d'État. Vous saisissez maintenant ?... De même qu'on examine, — pour en rejeter les plats, les mal façonnés, les bots, — la série des pieds des aspirants soldats, de même on examine lés oreilles des candidates au téléphone. Mieux... ou plus... C'est un concours, après lequel on fait une sélection. Ce concours dure deux jours. Le premier jour, on examine — éliminatoirement — l'oreille externe. On palpe, on mesure les lobes, les tragus, les antitragus et tout le tremblement, d'après la plus pure méthode du Dr Bertillon. Quelle est l'oreille administrativement parfaite? Je ne vous le dirai pas. Est-ce celle qui, parfaitement plate, s'applique au récepteur à la façon des bougeoirs pneumatiques qu'on colle aux miroirs? Est-ce l'oreille conchoïde pour des questions de résonance? J'ignore. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le jury composé de médecins, d'artistes, de mouleurs et de quelques représentants d'autres corps de métiers, est très sévère. Le deuxième jour, c'est l'oreille interne qui écope : expériences de crépitation, électrisation, friture, etc... Certaines candidates ne supportent pas ces expériences et se retirent, la cervelle pour toujours ébranlée. Enfin on classe. Hélas ! ma pauvre Hermance a été éliminée et cela me désole. Échouer pour une cause physique est aussi humiliant qu'inéluctable.

Légèrement abrutie par cette longue explication, je hasardai, pour dire quelque chose et afin de lutter contre la réputation de femme sans cœur que me firent ces dames de Montmartre :

— Qu'est-ce qu'elle avait donc à l'oreille, votre fille ?

— Un vice rédhibitoire.

— Lequel, sapristi ?

— Le *processus darwinien* trop saillant... Vous paraissez encore ignorer ?

— Oui, fis-je, — abasourdie (c'est le cas de le dire), — mais je suis pressée, vous m'expliquerez ça une autre fois. Pauvre vieil ami, vous aviez bien besoin de cette nouvelle catastrophe ! Et maintenant qu'allez-vous faire d'Hermance ?

— La prendre avec moi dans mon commerce. La municipalité n'a pas encore institué les concours de voix pour les marchands de mouron.

— Heureusement pour vous, observai-je avec une douceur palliative, car Duplantain souffre d'une affection improprement nommée « crapulite », puisqu'elle n'entache en rien la moralité du sujet.

Après un serrement de main rapide, songeuse, je m'éloignai.

Certes, les concours à outrance, les concours, partout, cela répond à l'idée démocratique, cela satisfait l'opinion, cela endigue tant bien que mal le gluant favoritisme ; mais, d'autre part, si l'État, les administrations, suivant les errements de ce sidérant concours d'oreilles, se mettent, pour chaque fonction, à donner des places en suite d'un concours des organes propres à la fonction, où irons-nous ? Grotesque, sûr ; immoral, bientôt. Finalement, j'hésite.

JEANNE LANDRE.

LE CHAT

Je souhaite, dans ma maison,
Une femme ayant sa raison,
Un chat passant parmi les livres,
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne saurais vivre !

LE PAON

En faisant la roue, cet oiseau
Dont le pennage traîne à terre
Apparaît encore plus beau,
Mais se découvre le derrière.

LA POULPE

Jetant son encre vers les cieux,
Suçant le sang de ce qu'il aime
Et le trouvant délicieux,
Ce monstre inhumain, c'est moi-même.

L'ARAIGNÉE

On sait même chez le Papou
Que la trop crédule Araignée
S'est avec un rasoir saignée
Pour les yeux enjôleurs du Pou.

LE LION

Le lion, malheureuse image
Des rois chus lamentablement,
Tu ne nais, maintenant, qu'en cage
A Hambourg, chez les Allemands.

LE SINGE

Lorsqu'à la cave sa main serve
Porte la viande de conserve,
On peut sans fouler la méninge
Dire : l'homme descend du singe.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

L'ORANG-OUTANG ET LA COMMANDITAIRE

Gilbert Gaussard, le spirituel secrétaire des Fantaisies-Décolletées, le grand music-hall du boulevard Cami, achevait tranquillement son courrier personnel, quand son directeur, M. Firmin Bidochon, fit irruption dans son bureau en donnant tous les signes du plus complet effarement.

— Gaussard ! mon ami, vous ne savez pas ce qu'arrive ?

— Pas idée, patron ! répondit le jeune secrétaire, que le perpétuel tracassin de son éminent directeur ne troublait plus depuis longtemps.

— Eh bien ! la mère Gibier débarque aujourd'hui de Pithiviers... et elle demande une avant-scène pour ce soir ! La mère Gibier, comprenez donc, sapristi, la mère Gibier !!!

— Je vous ai toujours entendu parler d'elle comme d'une riche commerçante retirée des affaires, parée d'une soixantaine alerte et solide, et qui mène une existence paisible dans son château de province.

— Mais justement, nom d'un chien! La veuve Gibier... qui a deux cent mille francs dans la maison, s'était toujours contentée jusqu'ici de toucher régulièrement ses dividendes. Elle affectait d'en ignorer la source. Elle n'a jamais paru aux Fantaisies-Décolletées!

— C'était comme une bonne fée lointaine...

— Vous l'avez dit, Gaussard... Et la voilà qui s'amène brusquement, au pire de la saison, quand nous faisons mille quatre cents balles avec la limonade, quand il me faudrait trente mille francs pour boucler!

— Mais alors, m'est avis, patron, que la veuve Gibier ne peut pas mieux tomber. Vous lui exposerez la situation...

— Non! mais vous perdez la boule, mon pauvre Gaussard... Si j'avais le toupet de lui demander trente mille francs, elle retirerait tout le reste! Et c'est bien ma crainte. On a dû l'avertir que ça ne marchait pas! Elle vient en tournée d'inspection... Elle va prendre une riche idée de la boîte! Un spectacle de fin de saison, bâclé à la hâte, parce que la revue de printemps a fait péniblement trente-cinq ! Des numéros de rencontre : un jongleur quelconque, un trapéziste qui a la frousse, deux duettistes aphones. Ah! c'est du joli!

— Mais, patron, protesta Gaussard, vous oubliez Makoko !

— Makoko... qui ça, Makoko?

— L'orang-outang qui est arrivé il y a huit jours de Hambourg avec son barnum et sa dompteuse miss Nellah!

Bidochon ne s'intéressait à ses spectacles que « quand il y avait des petites femmes ». Malgré toute la publicité qu'il avait cru devoir organiser, pour la forme, autour du fameux *singe surhumain*, Makoko le laissait tout à fait indifférent.

— Ah! fit-il... vous les avez vus répéter?

— Tous les jours depuis lundi, fit Gaussard, qui d'ailleurs avait assisté par hasard à une seule répétition... Un numéro épatant! de quoi faire courir tout Paris. Miss Nellah est d'ailleurs une délicieuse girl...

— Jolies jambes?

— Et pas de maillot! Quant à Makoko, patron, une merveille de dressage! Imaginez-vous qu'il saute dans la salle et va faire un tour de promenoir. Son barnum a eu l'idée originale de placer une dizaine de comparses aux fauteuils et dans deux loges. A l'un, Makoko enlève son cigare ; à l'autre, il arrache son chapeau. Vous savez mieux que moi que le public raffole des animaux savants. Nous avons déjà une très belle location...

M. Bidochon se promenait nerveusement en faisant claquer ses doigts.

— Le public, fit-il, je m'en fiche, je m'en contrefiche, entendez-vous? Ce soir, il n'y a que la mère Gibier qui m'intéresse! Nous ne pouvons pas monter une revue en trois heures exprès pour elle. Ce spectacle de foire va l'exaspérer! Elle n'est pas venue de Pithiviers pour voir des saltimbanques, n'est-ce pas? Je vous le prédis, mon petit Gaussard, nous courons à une catastrophe!

Elle arriva, en effet, mais non point telle que l'avait prévue l'expérience de l'éminent directeur.

Parée comme une châsse réservée, sanglée dans une gaine de velours sombre qui laissait voir des épaules encore attrayantes... mais un cou dont un triple rang de perles ne suffisait pas à cacher les rides, Mme Gibier suivit le spectacle avec l'air de dédaigneuse indulgence qu'eût arboré une impératrice romaine honorant de sa présence les jeux du cirque. Bidochon, qui occupait avec Gaussard l'avant-scène opposée, épiait anxieusement le visage de la commanditaire.

Sous sa magnifique couronne de cheveux blancs, où tremblait une précieuse aigrette, Mme Gibier demeurait impassible et lointaine. Durant l'éclair d'une seconde, l'apparition du trapéziste, un bel athlète moulé dans un maillot rouge-feu, fit battre ses paupières plissées, et ses yeux verts, restés vifs et malicieux, brillèrent d'un fugitif éclat.

Puis elle parut se désintéresser du spectacle ; à l'entrée des duettistes, elle détourna la tête et affecta de causer avec sa voisine (quelque dame de compagnie) et le ménage provincial qui occupait le fond de son avant-scène.

— Là ! qu'est-ce que je vous disais, Gaussard ? murmura Bidochon à l'oreille de son secrétaire... Elle regrette sa soirée. Demain, elle viendra me demander des comptes.

— Comme le sultan des *Mille et une Nuits*, gouailla Gaussard, que le pessimisme du patron exaspérait.

Mais un frisson parcourut soudain toute la salle.

Miss Nellah, travestie en fillette, les mollets nus sous une robe écourtée, les cheveux flottant sur les épaules, venait d'apparaître, tenant par la main un singe colossal, en qui semblaient se résumer toute la laideur et tout le vice humains.

Du fond de la scène, le barnum, vêtu en dompteur, le fouet à la main, suivait tous les mouvements de son redoutable élève. Ils étaient d'ailleurs réglés à merveille : miss Nellah semblait d'abord s'amuser du singe ; elle le taquinait, le faisait sauter, le contraignait à des exercices d'équilibre ; mais la bête se révoltait, poursuivait la gamine, la saisissait, esquissait le simulacre d'une correction enfantine, la forçait à danser une gigue frénétique, puis la reconduisait jusqu'au fond de la scène. La clarté de cette pantomime souleva des acclamations qui se changèrent bientôt en cris d'épouvante.

Makoko, d'un seul bond, avait sauté au milieu des fauteuils et secouait par ses immenses favoris blancs un grave spectateur, à tête de diplomate, assis sur un strapontin.

Mais déjà le sourire complice du barnum avait rassuré le public. Et lorsque l'orang-outang se redressa, agitant les deux favoris qu'il venait d'arracher, la salle entière fut secouée d'un fou rire.

— Eh bien ! mais dites donc, patron, la mère Gibier n'a pas l'air de s'embêter tant que ça, dit Gaussard ?

En effet, la commanditaire, penchée sur le rebord de son avant-scène, suivait de son face-à-main braqué tous les gestes du singe.

Parmi les éclats de rire, maintenant sincères, Makoko venait d'escalader le balcon et répandait parmi les spectatrices une terreur amusée et fébrile.

— Nom de nom! s'écria tout à coup Bidochon.

En essayant de sauter sur la scène où son barnum le rappelait, Makoko avait mal calculé son élan et était retombé dans l'avant-scène de la commanditaire épouvantée.

Avant même qu'on eût pu songer à le retenir, il sauta au cou de Mme Gibier, l'embrassa sur les deux joues, puis, ayant plongé ses mains immenses dans la magnifique couronne de cheveux blancs, il bondit jusqu'à la cage du souffleur, où il s'assit, ironique et triomphant, brandissant la perruque de la commanditaire.

Le public connut des minutes heureuses.

Quant à Mme Gibier, elle avait pris le parti de s'évanouir.

— Nous sommes fichus! dit Bidochon.

— N'importe, patron, opina Gaussard, il faut aller aux nouvelles !

Ils mirent cinq minutes à faire le tour du promenoir houleux et frémissant d'enthousiasme. Quand ils se furent fait ouvrir l'avant-scène, Mme Gibier avait déjà repris ses sens et se rajustait dans le petit salon du fond.

Bidochon ne sut que bredouiller des excuses navrées et confuses.

— Mon cher directeur, répartit Mme Gibier d'un ton jovial, il n'y avait pas là de quoi fouetter un singe! Personne ne me connaît ici, et il m'est tout à fait indif-

férent qu'on sache à Paris que je porte perruque. J'adore les animaux : je suis entourée de toute une ménagerie! Et ce Makoko m'a tellement emballée que je veux l'acheter. Combien votre barnum me le vendrait-il ? »

L'éminent directeur des Fantaisies-Décolletées n'en pouvait croire ses oreilles. Il faillit manquer son destin. Mais une sournoise bourrade de Gaussard le ramena à la réalité.

— Combien, Makoko? fit-il... Mais, je ne sais pas, Madame. Il appartient à miss Nellah. Elle en demanderait sans doute très cher! Songez donc, une bête unique, et dont le travail représente des années de dressage.

— Oh! je ne regarde pas au prix. Allez le lui demander !

Bidochon ne fit qu'un bond jusqu'à la loge de miss Nellah :

— Voulez-vous vendre Makoko, lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Pourquoi pas? repartit la girl. Mon barnum en a dressé trois autres, et mon amant est encore plus laid que ça! Tout dépendrait du prix.

— Ça va pour dix mille?

— Ah ! çà, non! quinze.

— Entendu.

Bidochon revint à l'avant-scène de la commanditaire.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il d'un ton désolé... Miss Nellah ne veut pas se séparer de Makoko à moins de quarante-cinq mille francs!

— Bah! fit Mme Gibier... On paie un beau cheval

4

bien plus cher encore ! Je vous remettrai un chèque demain...

Et elle ajouta, à demi voix, comme pour elle seule :

— Je ne puis plus vivre sans ce Makoko, il me rappelle mon pauvre Alfred !

— Qui ça, Alfred ?... Son mari ?... demanda Gaussard à l'oreille du patron.

— Mais non ! repartit Bidochon. Son mari s'appelait Évariste !

SAILLAND CURNONSKY.

DÉDICACES

— En quel bar, mon ami Douglas,
Videz-vous une pinte ?
A qui, d'une voix de complainte,
Proposez-vous un glass ?

O paysages des boissons !
Palette fantastique
Qu'enrichissent nos échansons
Dans l'étroite boutique !

Revivez ces soirs enchanteurs
Où, porteurs de lanternes
Inutiles, les serviteurs
Descendent aux citernes,

Que l'egg-nog au marc touché d'or
Vous suggère la brume,
Quand sur la lande qui s'endort
Un feu lointain s'allume,

Que l'ivresse soit, vous rythmant
Sa berceuse savante,
Le hamac où Flô, lentement,
Se met nue — et s'évente.

JEAN PELLERIN.

POURQUOI JE N'ÉCRIS PAS DE ROMANS

Quelques personnes m'ayant fait le grand honneur de me demander pourquoi je n'écrivais pas de romans, comme tout le monde, je leur dois une franche et loyale explication.

Je n'écris pas de romans parce que j'ai l'âme trop sensible et un commencement de maladie de cœur.

Voilà la vérité.

J'ai essayé, j'ai loyalement essayé : je n'ai jamais pu arriver jusqu'au bout de ma besogne.

Au début, cela allait bien encore ; comme un autre, je savais camper une héroïne charmante, trop charmante, même, car, dès la sixième page, je commençais à m'en éprendre, et pas plus tard que le troisième chapitre j'en étais amoureux fou.

Alors, il m'était complètement désagréable de lui faire épouser le jeune héros de mon roman ; j'étais jaloux du jeune héros de mon roman, et mon héroïne demeurait éternellement fille. Ne pouvant se terminer congrûment par un mariage, mon roman était dès lors dénué de toute espèce d'intérêt.

Un ami me conseilla d'essayer du roman policier où l'amour ne joue qu'un rôle secondaire et épisodique.

Je le tentai, mais ce fut une terrible épreuve.

Immanquablement je finissais par m'intéresser au criminel que je mettais en scène et que je savais bien, en mon for intérieur, innocent de tous les crimes que je lui avais prêtés et dont j'étais, en somme, le seul auteur.

Alors, c'était pour moi un véritable cas de conscience de le faire se défiler chaque fois que le général policier, avec des ruses d'apache, allait lui mettre la main au collet. Dans ces conditions, le général policier, toujours bredouille, avait l'air d'un véritable crétin, et l'aventure, de ce fait, se trouvait également dénuée d'intérêt.

On me dit :

— Écrivez donc un roman d'aventures...

Ce fut une catastrophe !

Chaque fois que ma jeune fille persécutée se trouvait dans une situation fâcheuse, j'en éprouvais de telles palpitations de cœur que, pour calmer ces terribles souffrances, je me hâtais de la tirer de ce mauvais pas. Le traître finissait par me faire peur à moi-même, et il m'inspirait, d'autre part, un tel dégoût que je me dépêchais de m'en débarrasser par les moyens les plus rapides, et, pittoyable pour mon héroïne, je lui faisais retrouver sa famille millionnaire dès le second chapitre de mon histoire.

Dans ces conditions, ce n'était réellement pas la peine de continuer.

Il y avait bien le roman historique.

Je ne l'abordai point.

Je me connais : j'aurais trouvé le moyen de faire échapper Henri IV au couteau de Ravaillac, et, au lieu de faire brûler Jeanne d'Arc à Rouen, je lui eusse fait épouser La Hire, Xaintrailles ou quelque autre joyeux garçon. Et alors, de ma vie, je n'eusse plus osé serrer la main à M. Lavisse.

Vous avouerez que, pour un romancier comme moi, honorablement connu sur le marché, c'est là une bien triste situation.

J'en ai depuis longtemps pris mon parti ; le sort en est jeté ; je n'écrirai jamais de romans, de contes, de nouvelles ou tous autres ouvrages d'imagination.

Heureusement que l'on peut être un parfait honnête homme de lettres et ne jamais écrire une ligne.

RODOLPHE BRINGER.

POÈME QUI MANQUE D'UNITÉ

Tout se passe comme au temps d'Alfred de Musset. Me voici dans un hôtel meublé de la rue du Rempart : un compositeur me reproche, à la lumière de la chandelle, de n'être pas venu à l'Opéra écouter son ballet ; puis, sur un vieux piano à queue, je m'exerce à soutenir les points d'orgue pendant qu'il fait des variations vocales... et il y avait dans l'alcôve une femme, mais cette femme était sa mère malade.

Me voici au bal : on fait des conjectures : « Remarquez-vous comme elle fait de la toilette ! Elle porte un turban rouge et sa fille aussi ! Elle aime, Mesdames, elle aime ! L'honnête Mme de Pont-Aven est amoureuse. Tous ces turbans ! ces changements de coiffure ! Elle ne quitte pas les salons de toute une nuit parce qu'il est là ! » Quand j'entrai, deux dames me demandèrent laquelle de l'une et de l'autre je préférais, et je les préférais toutes deux. Un monsieur très bien nous montra à danser la chaîne anglaise, et la leçon ne finissait pas. Par une innovation aussi hardie qu'ingénieuse, pendant que la chaîne anglaise s'organisait, on baissait le gaz

(avait-on le gaz?) et on en augmentait la lueur pendant que la musique augmentait de force. Quand la chaîne était établie, le piano allait brillamment et le gaz aussi. Innovation! Or, j'étais près de la cheminée : la maîtresse de maison me faisait envoyer des fleurs parce que j'étais malade; ces paniers de fleurs me faisaient pleurer et rire à la fois. Le salon se remplissait de turbans et d'épaules nues : tous ces gens avaient l'air de figurants du Théâtre Français. Deux dames disaient : « Dans notre monde, on n'est pas dupe et on ne fait pas de dupes! » Des messieurs essayaient de se rappeler une charade qui tient en deux vers, puis sortaient pour se battre en duel. On remarquait beaucoup mes joies, mes pleurs, mes fleurs près de la cheminée.

MAX JACOB.

CET HUISSIER...

Cet huissier qui jetait, l'été,
Tout autre odeur que l'ambre,
Avait le nom d'un pot de chambre,
Comme l'humidité.

L'autre, et noir, que sous les lanternes
On vit à ses leçons
Avarier les beaux garçons,
Est charognard aux Ternes.

Celui-là, qui fut président
De ses jolis compères,
A l'air de suer ses affaires
Par son fanon pendant.

Mais l'autre (ô père de famille,
Poète méconnu !)
Ne me laissa qu'un lit tout nu...
... Telle y couchait sa fille.

P.-J. Toulet

" LITTLE GIRLS "

Les petites *girls* qui s'en vont deux par deux d'un pas régulier et presque militaire font naître bien des désirs et bien des convoitises.

Ce sont de pimpantes petites choses qui s'en vont de capitales en capitales, à travers l'Europe et même à travers le monde. Elles ne restent jamais longtemps à la même place ; ce sont des oiseaux de passage. Les costumes qu'elles ont ne sont pas tout à fait des costumes de voyage, mais ils n'arrivent jamais à être non plus tout à fait des costumes de ville.

Des pays qu'elles traversent, elles ne connaissent que les music-halls et les endroits où l'on s'amuse, encore ne les voient-elles que de l'autre côté de la rampe.

Les petites *girls* subissent les promiscuités des coulisses et des hôtels meublés où elles habitent ; elles ont des flirts qui parfois vont très loin, mais elles n'oublient jamais leur *sweet Hart*, leur fiancé qui les attend là-bas, et c'est avec beaucoup de tendresse qu'elles songent à leurs villes d'Angleterre, à Londres et ses maisons entourées de petits jardins tous pareils, à

eurs parents, à leur père, leur mère, leurs sœurs, *girls* comme elles, leurs frères dont l'aîné est peut-être caporal dans l'armée des Indes. Certains soirs, les petites *girls* sentent naître une grande nostalgie et comme un vague désir de s'en aller très loin vers des pays inconnus, une nostalgie comme on peut en avoir au fond d'un bar, dans un port marchand, alors qu'on aperçoit, par-dessus es rideaux à carreaux rouges et blancs qui pendent aux vitres, les grands bateaux qui viennent de très loin.

On peut faire beaucoup de littérature avec les *girls*. On ne les connaît jamais tout à fait.

Elles ont une saveur de petit être exotique. Elles sont parfois tendres et sentimentales, mais il est facile de s'imaginer que leur candeur dissimule tout un enfer de perversité et une gamme étrange de vices sournois. On ne sait jamais ce qui se passe dans la tête de ces troublantes fillettes, qui gardent une dignité qui peut être prise pour de la distinction et qui les rend tout à fait adorables.

Et pourtant, la plupart du temps, ce sont de très honnêtes petites filles. Tout enfants, elles ont été à l'école de danse, et puis on les a expédiées au hasard des troupes en partance, partout où l'on avait besoin de leur sourire et de leur grâce même. Les parents les ont confiées au manager ; lui seul est responsable de ce qui leur arrive ; il les paie et doit les ramener en bon état en Angleterre.

A Paris, elles habitent dans une pension de famille, le *heatrecal-home*, à moins qu'elles ne préfèrent loger deux par deux dans un hôtel meublé. Ce sont des petites

amies très douces qui mettent en commun leur argent leur lit, leurs chagrins et leurs espoirs ; leurs mère leur envoient parfois des friandises, des journaux d là-bas et puis de bons conseils. Ce sont des vierge sages.

Il y a aussi des vierges folles.

Peut-être moins qu'on ne se l'imagine, mais elle suffisent pour mettre dans l'esprit des gens des idée fausses sur les *girls* en général. Celles-là ont goûté presque tous les fruits défendus. Elles ont des audace candides et déconcertantes. Elles s'agitent sans cesse rient très fort, racontent avec un joli sourire des chose épouvantables et vous lancent bien en face et sans rou gir de diaboliques monstruosités. Elles ont un goû prononcé pour les liqueurs fortes, les boîtes chic, le lumières et la musique des tziganes.

Mais toutes, les plus folles comme les plus sages se retrouvent sur le quai de la gare Saint-Lazare quan arrive le moment du retour en Angleterre. Depuis de jours et des jours on pensait à ce départ ; hier, ç'avai été, dans les loges et les couloirs, une exubérance sem blable à la joie des casernes les jours de libération d la classe, et puis, ce matin, toutes les petites *girls* son là, parmi l'amoncellement des malles et des bagages.

Aïda, toute menue et fine dans son manteau roug vif, tient le livre que, tous les soirs, elle lisait dans s loge. Voici Flory avec ses cheveux séparés en deu petites nattes. Flossy traîne un paquet aussi gro qu'elle. Daisy rit de toutes ses dents, et son joli visag de gosse est tout illuminé de joie. Lily sourit de se

rands yeux bleus et de ses lèvres rouges. Suzy, en nanteau de velours noir, raconte des histoires et 'agite, *always excited*.

Le temps passe, on s'installe dans les wagons, les mployés claquent les portières, le train démarre et lisse sur les rails... des mouchoirs s'agitent!...

Les petites *girls* sont parties; elles reviendront dans in an, peut-être dans un mois, peut-être jamais...

André Warnod.

LA DERNIÈRE VALSE

ÉTUDES SUR LE QUARTIER PIGALLE

Hélas ! la grosse Colbert est morte !

Elle occupait au cinquième étage l'appartement avec balcon d'une de ces maisons meublées du quartier Pigalle où l'on pratique à tous les paliers l'hospitalité la plus accueillante.

C'était une haute et forte dondon à chignon jonquille ayant passé la soixantaine, qui pesait 120, non pas 120 livres, mais bien 120 kilos, et qui, malgré une existence nécessairement orageuse et cette excessive maturité, avait conservé, sans l'adjuvant des fards, une grande fraîcheur de teint, ainsi qu'une chair ferme et pleine d'enfant anglais.

Privilège surprenant qu'on rencontre quelquefois chez les blondes qui, avant tout, se sont bien nourries. Il permettait à la Colbert de concurrencer avantageusement encore sur tous les marchés galants pas mal de jeunesses, un tas de « petites crevées » comme chacun sait, qui ont mauvais estomac, mauvaises dents, fétide

aleine, et, sauf votre respect, « trépignent de la man-
arde » ou « polkent du poêlon ».

Hélas! la grosse Colbert est morte!

De quoi? On ne sait trop. Ce dont on est sûr, c'est qu'elle n'a pas souffert, et qu'elle paraît s'être éteinte comme une bougie. On l'a trouvée, en effet, dans son fauteuil, les yeux clos, la tête légèrement renversée, le visage calme et tenant encore sur ses genoux un volume de Musset ouvert aux pages de *Rolla*.

Le médecin venu constater le décès a parlé « d'hémorragie cérébrale », mais cette explication semble obscure. On croit à une autre cause bien plus romanesque. On se souvient qu'elle se prédisait une fin plus belle et qu'en se boxant fortement son gros sein gauche, tendu encore, elle affirmait qu'elle périrait « par le cœur », car elle avait toujours rêvé d'une vie pure, et elle adorait les feuilletons, la poésie, les romances et les douleurs d'amour.

Hélas! la grosse Colbert est trépassée!

On ne verra plus à son balcon, les soirs de printemps et d'été, sa lourde et haute silhouette de belle femme enveloppée dans son peignoir mauve, sa silhouette et son chignon jaune s'enlever sur l'azur pâli du ciel! A quoi rêvait-elle à cette balustrade? Au temps passé comme toujours, à son jeune temps à elle, contemporain de celui de la Mogador, de Rigolboche la fameuse ; Rigolboche, qui avait traversé le boulevard Montmartre dans le costume d'Ève ; oui, Monsieur, tout cela, Mabille, Valentino, Brébant, Tortoni, toute la noce carabinée de l'Empire. Ah! en ce temps-là, les

hommes savaient se conduire avec les femmes, tandis que, maintenant, sous cette canaille de République !..

Pauvre Colbert, on ne l'entendrait plus au dîner dans le petit restaurant, en bas de la maison, fréquenté par toutes ces dames et leurs beaux amants de cœur, on ne l'entendrait plus conter ses prouesses d'autrefois, ses prouesses de valseuse célèbre, car c'était par la valse qu'elle s'était fait connaître ; on ne rigolerait plus de son étonnante verve de femme mûrie dans la noce et le commerce des hommes, car elle était aussi joviale que sentimentale, et sa loquacité spirituelle et voyoute convulsait les rates présentes.

La valse ! Ah ! oui, pauvre Colbert ! Elle l'aimait encore, et, chaque soir, on pouvait la voir au Casino ou au Moulin tourner lentement au bras d'un maigre Valentin d'occase et envoyer « bouler » d'un solide coup de croupion les couples de rivales plus jeunes qui se permettaient de l'effleurer.

Que de fois, que de fois elle était rentrée bredouille de ces établissements, et, malgré une chasse acharnée, son teint frais et sa chair encore saine, n'avait pu ramener le moindre potache !

Heureusement qu'elle avait gardé des relations... Oui, une clientèle de vieux beaux, d'élégants du boulevard qui avaient surmonté comme elle les désastres de 70 et la Commune. Cinq ou six, pas plus, qui suffisaient à la faire vivre ; ils portaient des guêtres, la redingote pincée à la taille, le pantalon à la housarde, le chapeau gris badingueusard... sur les cheveux rares séparés par une raie, et ils conservaient les favoris à

autrichienne ou bien la moustache et la barbiche impé-ialistes.

Ah! pauvre Colbert!

On a fait une collecte dans la maison parmi ces dames our acheter une couronne. En bas, le corbillard des auvres attend, et tout se déroulerait selon le « pro-essus » ordinaire, quand on s'aperçoit d'un contre-emps bien ennuyeux.

Pour parvenir à son cinquième, il faut gravir un der-ier escalier en étroit colimaçon. Ces vieux immeubles u quartier Notre-Dame-de-Lorette sont souvent ourvus de ces incommodités.

Déjà, une personne vivante et debout a de la peine le monter ou descendre sans se défoncer le crâne ; nais voilà qu'on vient de constater qu'on ne peut y asser la bière rigide de la morte! Pour l'entrer, on l'a nise droite et on en a enlevé le couvercle, mais pour sortir, impossible! On a beau faire, on a beau s'y rendre de toutes manières, en large, en long, en tra-ers : pas moyen! Ah! si on pouvait seulement fran-hir cet étage en coquille, ensuite, cela irait tout seul : escalier s'élargissant au quatrième et conservant alors des imensions normales jusqu'au bas! Mais, ici, on ne peut.

Après une heure d'efforts, car les 120 kilogrammes e la courtisane défunte se sont augmentés du poids du ercueil, les croque-morts en sueur délibèrent, et, d'ac-ord avec l'ordonnateur, il est convenu qu'on va se procu-er un palan, des cordes et passer le corps par la fenêtre.

On rentre la morte dans son appartement.

Puis il est fait comme il est décidé. Au bout de plu-

sieurs quarts d'heure de préparatifs (il a fallu aller a plus pressé chez un entrepreneur de ravalements q a fourni des câbles, un rouleau, un cric et un croisillc à échafaudages), on passe la bière, entravée de chanvr par le balcon, et lentement, lentement, retenue p les croque-morts, elle effectue sa descente.

Tout le quartier est en émoi. Toutes ces dames au fenêtres : les midinettes, les boutiquiers, les garçoi épiciers, la fleuriste, la papetière, tout le monde b stupéfait à ce spectacle peu commun d'un cercueil dar le ciel. Au loin, des voyageurs l'ayant aperçu de l'imp riale de Clichy-Odéon le désertent et accourent.

— C'est épatant !

— On dirait d'un coffre-fort

— Ou d'un monoplan.

— Qui c'est?

— C'est la Colbert!

— A pesait lourd!

— Cent vingt kilos!

— Mince! Si les cordes allaient casser!

Mais les grelins ne cassent pas ; seulement, vu l distance, leur longueur et le poids qu'ils supporten voilà que le cercueil prend un certain balan, oscill comme un pendule, que lentement, lentement, i tourne, en cercle, qu'à mesure qu'on le descend cett giration s'accentue et que, somme toute, avant d'ar river au trottoir, où les aides l'attendent, la Colber exécute, bien à son insu, la plus molle, la plus langou reuse et la dernière de ses valses.

(*Comœdia*, 27 février 1910.) JEHAN RICTUS.

APRÈS LE DRAME

Le théâtre est noyé de pénombre très terne.
Un dernier bec de gaz éclaire, douloureux,
La scène où se devine encore une lanterne
Éteinte sous laquelle arpégea l'amoureux.

Des morceaux de décor se découpent dans l'ombre,
Séville avec Paris, Rome confusément
Dorment dans un chaos mystérieux et sombre,
Car minuit a tinté, heure du dénouement.

Louis X aux quinquets allume sa bouffarde.
Le brave Buridan remet son pantalon.
Monsieur Gauthier d'Aulnay trouve le temps bien long.

Et le traître chaffouin, à figure blafarde,
Après avoir trahi Dieu, sa Foi, son Serment,
Va, jusqu'au lendemain, dormir tranquillement.

JULES DEPAQUIT.

LA LEÇON DE TEMPÉRANCE

Le vieux Toby, de la célèbre maison anglaise *Toby or not Toby,* — fourniture de crin matelassé pour fourreaux de parapluies, — est un des plus respectables gentlemen qui se puissent voir dans toute la cité de Londres. Son flegme est imperturbable. Il continuerait à fumer sa petite pipe en bois de bruyère, sans sourciller, quand même on viendrait lui annoncer que le pape vient de se faire musulman.

Il porte toujours un chapeau haut de forme, dont il brosse les poils dans un sens, les lundis, mercredis et vendredis, et dans l'autre sens les autres jours, pour mettre quelque variété dans leur vie. Ses favoris sont passés, chaque matin, au ripolin bleu. Il a un fils, qu'il élève dans les mêmes principes austères.

Le vieux Toby était au bar, l'autre soir, avec son fils. Et, tout en buvant son septième cocktail, il prodiguait à cette tête blonde les conseils de la sagesse :

— Mon fils, disait-il, Dieu n'a pas voulu que l'homme souffrît ici-bas de la soif. Et c'est pourquoi il a créé le gin, le pale-ale et les cocktails variés. Il est permis

d'en user dans les limites de la soif, selon les voies de la Providence. Mais on ne doit jamais dépasser les bornes permises. Et il faut savoir s'arrêter aussitôt que l'on s'aperçoit que c'est assez.

L'enfant écoutait rêveusement. Il prit la parole.

— C'est très bien, dit-il, mais à quelle marque reconnaître que l'on a bu suffisamment ?

— Je vais te donner, ô mon fils, un infaillible moyen de t'en rendre compte. Tu vois ces deux hommes, là-bas, dans le coin du bar. Si tu en voyais quatre à la même place, c'est que tu aurais assez bu, et qu'il conviendrait de t'arrêter...

— Mais, papa, répondit l'enfant d'une voix timide, il n'y a pas deux hommes là-bas, dans le coin. Il n'y en a qu'un !

GABRIEL DE LAUTREC.

NOUVELLE CARTE DU TENDRE

LE CARREFOUR DE CHATEAUDUN

La géographie du cœur, si l'on peut dire, a tenté maints observateurs. Il serait fastidieux de les dénombrer. Aussi bien ne semblera-t-il point paradoxal, singulièrement à notre époque, de remarquer que la géographie est une science soumise à d'incessantes variations. Celle du royaume de Cythère ne fait point exception à la règle. De modestes paroisses y sont devenues de gras évêchés et d'imposantes commanderies, de simples succursales.

Les anciennes galeries de bois du Palais-Royal ne sont plus qu'un souvenir. Leurs arceaux débonnaires, s'ils attirent encore à de rares vitrines de suspects bibliomanes ou de fâcheux amateurs de ganteries clandestines, font alterner d'autre part l'exposition de nos produits coloniaux avec la nomenclature alphabétique des départements envahis. Le geste de Camille Desmoulins, bousculant une chaise qui n'en peut mais et le front de tempête du Hugo de Rodin ne président plus guère qu'aux jeux innocents des enfants.

Le quartier Marbeuf se respectabilise de plus en plus depuis que des présidents chenus de conseils d'admi-

istration y fixèrent leurs dieux lares. Les Ternes, la laine Monceau sollicitent davantage ces demoiselles. Montmartre proprement dit n'est plus qu'un noviciat u qu'un lieu de retraite. Au Boul'Mich, la dernière Aimi abdiqua naguère entre deux romances de Milandy, t il semble paradoxal de voir encore dans la rue, récemnent aérée, de Vaugirard, défiant la pioche des iconolastes, l'ultime brasserie, — la traditionnelle s'entend, elle où nos honorables firent leur droit et Richepin ses cadémiques fredaines, — se confire, sous un vocable ynégétique, dans une nostalgie quasi vertueuse. On ne ait quoi de frelaté, — et qui date ou qui anticipe peuttre, — rôde, ailleurs, sur Montparnasse, le Montparnasse e la *Rotonde*, du *Dôme* et de la rue Campagne-Première...

De nouveaux affluents sont venus grossir les grands euves directeurs : le *Sébasto*, torrentueux comme un ave à l'époque des crues, les Boulevards au cours our à tour précipité et paisible, le Carrefour de Châaudun où se mêlent les affluents montmartrois et eux du Quartier de l'Europe par les rues Saint-Lazare, afayette et de la Victoire.

Il convient de bien délimiter sur la carte du Tendre importance géographique du Carrefour de Châteauun. Entre 5 et 7, à la terrasse d'un de ses cafés, on peut sément y tâcher. Une faune particulière s'y rencontre ui, à cette heure dite de l'apéritif, délaisse les futaies u voisinage pour le problématique gibier du Bouleard. Très peu de grands fauves d'ailleurs, ou tellement pprivoisés, qu'un appétit, raisonnable en somme, uide vers un pourchas routinier.

Ramage et plumage y sont à l'unisson. Le chapeau vient de chez une marchande à la toilette de la rue Notre-Dame-de-Lorette, — un louis et demi avec la garniture ; — l'argot a été conservé avec les fourrures dans le camphre, il a connu au moins trois hivers, c'est déjà presque le vocabulaire des revues : *Ne bouscule' pas le pot de fleurs ; tu jardines ; il est piqué le poulet, il saute sur le buffet ; on s'était frayé trois piges, puis il les avait mis, quand ne voilà-t-il pas que l'autre soir, au coin du faubourg, il m'a sauté au cou comme une médaille, tu parles de l'affure !*

Un enfant du Vénézuéla lui-même pourrait donner la réplique.

Dans les parages immédiats du Carrefour se rencontrent de classiques hôtelleries d'amour, dont l'une, notoire, porte le nom d'un ancien intendant d'Auvergne et de Provence, chancelier, par la suite, de Monsieur. Cet économiste estimable, philanthrope par surcroît, s'avéra inquiet à un tel point de vertu que l'Académie, tous les ans, consacre celle-ci par des prix qui portent ce nom. En son *Pays du Mufle*, Laurent Tailhade célébra en un vers immortel cette étrange coïncidence.

On nous conta qu'un jour un interprète, ayant mené en cette discrète demeure un respectable Yankee, s'en vit désormais condamner l'huis à la suite d'une mésaventure qui vaut d'être relatée.

Après avoir sablé plusieurs bouteilles de Moët dans le mystérieux local appelé *la Grotte* et réservé aux visiteurs de marque, l'Américain, qui avait jusqu'alors été d'une gaieté de cow-boy en bonne fortune, se prit

subitement, en regardant les femmes aux peignoirs indiscrets qui l'entouraient, à verser d'abondantes larmes :

— Pauvres chères petites choses tombées! sanglotait-il en tendant alternativement ses bras mal assurés vers l'une et l'autre.

Manon, la plus âgée de ces « chères petites choses », et qui avait de la lecture, — elle venait d'achever *Résurrection* de Tolstoï dans une collection à douze sous, — expliqua à ses compagnes les raisons possibles de ce désespoir inattendu :

— Qui sait? Il a peut-être perdu une fille qui avait notre âge, et de nous voir faire ce métier !...

Lors, tout le monde de s'attendrir, comme on sait s'attendrir en ces endroits.

Mais l'interprète, que sa connaissance de la vie nocturne avait rendu des plus sceptiques touchant la sentimentalité de ceux dont il s'instituait le cornac, de la détromper incontinent :

— Lui? Non, mais des fois! Ce que vous vous *gourez*, ma fille! « Ces pauvres chères petites choses tombées » qu'il dit, si vous fermiez votre peignoir, je vous parie cent sous contre un louis qu'il n'en parlerait pas !

Madame, qui avait de l'éducation et le sens des affaires, fit dévier la conversation.

Mais quand, le lendemain, l'interprète se présenta pour toucher son habituel pourcentage, il lui fut répondu qu'il n'eût plus désormais à se donner cette peine.

Chaque province de la Carte du Tendre a le folklore qu'elle mérite...

JACQUES DYSSORD.

COMPLAINTE

Maigre, boiteux et ridicule,
Il s'assit au fond du café.
Par la vitre, le crépuscule
Maintenant tombait tout à fait.

— Qui es-tu ? — Laissez-moi tranquille.
— Veux-tu boire, veux-tu manger ?
Il but, mangea, troussa la fille
Et chanta comme un enragé.

— Adieu ! — Ne t'en va pas ? — Qu'importe !
A minuit juste il disparut
Et la belle, contre sa porte,
Lendemain, le trouva pendu.

Le diable était à la croisée
Qui riait et tenait sa proie.
Depuis, il tourne sur le toit
Et pisse par la cheminée.

FRANCIS CARCO.

MADRIGAL

L'amour — et son arc irrité —
L'eussé-je cru, Madame,
Se cachait à Magic-City.
Toute cette réclame,

Ce tournoîment, où le repas
Se rappelle — et rebelle,
L'enfant ne décourageait pas
Qui n'avait vu plus belle!

Ainsi qu'au billard japonai
Vire une bille sûre,
La douce flèche s'obstinait
A creuser ma blessure.

Et, depuis, du fougueux vainqueur,
C'est, la course incongrue,
Un Scenic-Railway qui se rue
Aux tournants de mon cœur.

JEAN PELLERIN.

JOSÉPHINE EST PUNIE...

C'est d'abord Irma Nabucet qui l'a dit à Marie Lahoussine : « Voui, ma fille, la maîtresse a puni Joséphine Spiridon pasqu'elle a trempé son doigt dans l'encre pour faire des pâtés su l'cahier d'calcul à Charlotte Censéman... Voui, ma fille!... Alors sa mère va l'savoir à cause qu'elle est en retenue jusqu'à six heures. »

Marie Lahoussine l'a vite raconté à Mathon Simplice et à Stéphanie Lacourbette, qui se sont empressées de le répéter à Totor Bonfils et à Rossignol, si bien que tous les gosses de la rue le savent.

Totor Bonfils a déclaré : « Qu'est-ce qu'i va prendre le « der » à Joséphine ! »

Mme Spiridon écosse des haricots suisses en compagnie de Mme Glacemin, sa voisine, quand une petite voix crie derrière la porte :

— Moman!

— C'est ma fille, dit Mme Glacemin. Entre, Pulchérie!

Pulchérie ouvre la porte et salue :

— B'soir, mââme Spiridon!... b'soir, moman!

— Joséphine n'est pas avec toi ? s'étonne Mme Spiridon.

La gamine devient toute rouge et balbutie :

— C'est pasque...

— Pasque ?

Pulchérie est en équilibre sur la jambe gauche, car elle a posé son cartable ouvert sur sa cuisse droite soulevée. Elle remue fébrilement ses livres, ses cahiers, son ardoise, son plumier qui rend un bruit de castagnettes et répond, d'un trait :

— C'est la maîtresse à cause que j'reste su l'même palier qu'vous qui m'a dit que j'vous remette une lettre...

— Une lettre... pour moi... donne! C'est pas un malheur des fois ?

— Oh! non, mââme Spiridon !

Mme Spiridon reçoit la lettre après s'être frotté les mains sur son tablier. Il se fait un profond silence. On n'entend que le petit cri du papier qu'on déchire et l'écrasement d'une goutte d'eau, tombée du robinet de la cuisine, sur le fond sonore d'une casserole.

— Ho!... ho!... ho!... grognonne Mme Spiridon, Joséphine est en retenue jusqu'à six heures! J'aurais dû m'en douter! C'est une dissipée, cette gamine-là... c'est tout son père!... Qu'a-t-elle fait ? Pulchérie, dis-moi ce qu'elle a fait ?

— Heu... heu...

— Allons, dis-le! ordonne Mme Glacemin toute fière d'avoir une fille qui n'est pas en retenue, dis-le puisque Mme Spiridon te le demande ?

— Joséphine a trempé son doigt dans l'encrier...

— Dans l'encrier...

— Voui... et pis elle l'a mis près d'la joue à Charlotte Censéman... et pis elle a appelé. « Censéman, r'garde mon nez! »... Alors Censéman a r'gardé son nez... alors a s'est mis plein d'encre su sa joue... alors elle a pleuré... alors Joséphine, avec son doigt, elle a écrit : « T'es un robinet », su l'cahier à Censéman.

— Elle a écrit : « T'es un robinet! ».

— Voui... alors la maîtresse a lu l'cahier... Alors elle a envoyé Censéman au lavabo... alors elle a puni Joséphine...

— Son doigt dans l'encrier! T'es un robinet! Croyez-vous, chère mââme Glacemin, une enfant que j'ai nourrie d'mon lait... que j'ai choyée, dorlotée, éduquée! T'entends, Pulchérie, Joséphine aura la fessée tout à l'heure! Si, si, elle aura la fessée!... Et une fessée publique encore! T'entends, Pulchérie, dans la rue... une fessée publique!

Dans l'escalier, Pulchérie rencontre Marie Lahoussine et Totor Bonfils. Elle leur annonce aussitôt, en grand mystère :

— Mââme Spiridon est colère!... Vrai, c'qu'elle est colère!... Joséphine aura la fessée tout à l'heure, dans la rue, en plein d'vant nous, qu'elle a dit!

Marie Lahoussine, âme compatissante, saute de joie sur un pied : « C'qu'on va rigoler! c'qu'on va rigoler! »

Six heures cinq minutes. La rue du Sureau, une rue étroite de faubourg, serait déserte, sans la trentaine

de gosses, qui, en longue file, assis sur le bord du trottoir, les pieds au frais dans le ruisseau, attendent l'arrivée de Joséphine Spiridon. Il y a là une assemblée de choix, surgie on ne sait de quels corridors ténébreux. Tout ce petit monde jubile, bavarde, papote, piaille des exclamations :

— A pleurera pas, la môme Spiridon... all est trop crâneuse! — Voui, ma fille, en plein d'vant nous! — Su la chemise? — Non, su la peau. — Ah! — Oh! — Mince de rigolade!

Et sous le porche de la maison, toute droite, les bras croisés sur l'écrasement de ses seins énormes, les cheveux hérissés dans le courant d'air qui vient de la rue, les sourcils dans les yeux, terrible comme le Châtiment, Mme Spiridon attend la coupable.

Six heures dix minutes. Joséphine Spiridon apparaît à l'extrémité de la rue. Elle gagne aussitôt le milieu de la chaussée et s'avance d'un pas assuré. Elle est toute petite, Joséphine Spiridon. Quand elle dit : « J'ai huit ans », personne ne veut la croire. Ses cheveux crépus, courts mais ébouriffés, amincissent encore son visage « en coin d'rue », comme dit Trique. Elle porte sous le bras droit un cartable gonflé de livres et de cahiers et, sous le bras gauche, le petit panier d'osier de son déjeuner.

Les gosses, dès qu'ils l'aperçoivent, glapissent par trois fois : « Hou!... hou! hou! » et Joséphine, qui ne s'attendait point à tant d'affluence, pâlit un peu. Néanmoins elle fait bonne contenance et s'efforce de

sourire pour dissimuler sa honte. Mais les commissures de ses lèvres frémissent et le bout de son nez devient tout blanc. Joséphine a grande envie de pleurer. Soudain, dans l'ombre du porche, elle aperçoit sa mère qui se frictionne les avant-bras comme pour se préparer à quelque travail de force. Elle sursaute, s'arrête et sent un grand froid, en nappe, lui couler dans le dos.

Les mômes trépignent en signe d'allégresse, s'éclaboussent d'eau sale et braillent sur l'air classique des *Lampions* : « Elle ira! — Ira pas! — Elle ira! — Ira pas! »

Mais Joséphine ne veut pas « avoir l'air » de trembler. Elle brave les ricanements sournois, les sarcasmes cruels des gamins et la colère sourdement contenue de Mme sa mère.

« Elle ira! — Ira pas! »

Joséphine arrache du sol ses pieds devenus lourds et continue sa marche résolue.

« Elle ira! — Ira pas! »

Elle affecte même un air de parfaite insouciance et joue des hanches comme une coquette. Dans son panier, un gobelet et des couverts d'étain, en se heurtant, tintinnabulent. Les gosses se font du bon sang.

— Vingt-deux! Tu vas la prendre!

— Hé ! Fifine... ça va t'cuire!

La gamine ne semble pas entendre. Elle passe, très digne, devant la gouailleuse assemblée. Et Trique siffle pour l'exciter : « Tsst!... tsst!... tsst! »

Mais Joséphine, d'un pas égal, s'en va vers le Châtiment.

Le Châtiment se caresse maintenant les épaules, d'un frottement lent et circulaire des paumes.

— Gare la casse! crie Marie Lahoussine. Tout à coup Fifine s'arrête et pose son panier sur le sol, à dix mètres environ du porche fatal.

— Hou! all cane! braillent les mômes, ravis de cette reculade.

Non! Joséphine n'a pas peur. Elle juche sur une épaule le cartable épais qui la protégera, comme un bouclier, contre les gifles probables, ramasse son panier, et repart, tête en avant, le dos rond, sous le poids des livres et la crainte d'un rude assaut.

Mais elle va, va, va...

Dans la bande des mômes maintenant silencieux, une fille, très nerveuse, jette un cri : « Aïe! »

Mme Spiridon se penche, ouvre les bras et, dans un large geste de faucheur, saisit Fifine. Puis elle rentre dans l'ombre du porche, emportant sa proie sur une hanche.

On entend sur les pavés le rebondissement d'un gobelet, d'une fourchette, d'une cuiller, puis d'un plat d'étain et l'éclat d'une voix vengeresse qui clame : « Sacré cochon d'enfant qui nous déshonore! »

Alors, toute la marmaille se dresse, hurle des exclamations de joie cruelle et, dans une poussée bruyante, une galopade sonore de godillots à clous, se précipite sous le porche pour voir les fesses à Joséphine...

ALFRED MACHARD.

LE VOILIER

Au temps d'aimer, où l'on peut voir
Se lier la glycine aux branches
Du cyprès noir,

Ton jupon, balancé des hanches,
Me fait rêver aux ailes blanches
Du voilier,

Qui s'en va, d'un port de la Grèce,
Au pays des gérofliers
Et des négresses.

LES ALISCAMS

Dans Arle, où sont les Aliscams,
Quand l'ombre est rouge sous les roses
Et clair le temps,

Prends garde à la douceur des choses,
Lorsque s'entend battre sans cause
Ton cœur trop lourd,

Et pleurer plus bas les palombes :
Ne t'arrête à parler d'amour
Au bord des tombes !

LES TROIS DAMES D'ALBI

Auguste, Faïs, Esclarmonde,
Les plus rares que l'on pût voir
Beautés du monde :

Auguste, lasse encor d'avoir
Couru la lune, l'autre soir,
Aux quatrerues,

Écoute : au bruit noir des chansons,
Satan flagelle tes sœurs nues.
Viens, et dansons !

P.-J. Toulet.

SOLSTICE D'HIVER

Il vient de se passer un événement.

Personne n'y a fait attention ; on cause aéroplane ou budget de l'agriculture.

L'événement, cependant, est l'un des plus émouvants de l'Année : le Solstice d'Hiver !

C'est-à-dire que dans la nuit du 20 au 21 décembre, à pas de loup, l'Hiver est rentré dans la Ville...

L'Hiver !

Le Printemps est une Bouquetière, un peu sentimentale ; l'Été est un gros Monsieur, un peu vulgaire et qui s'éponge le front ; l'Automne est un rapin un peu raté ; mais l'Hiver est un élégant Pierrot qui marche sur la pointe des pieds dans des pantoufles de satin blanc.

C'est la Saison distinguée ; c'est le Mime silencieux qui précède d'un pas léger le facteur rural dans le matin blanc, quand il traverse en diagonale la prairie prismatique et le bois cristallisé.

Mais cet Hiver-là, nous ne le connaissons pas en

ville, car on lui confisque à l'octroi son gracieux travesti. M. de Pontich n'aime pas les pierrots de neige. Gare à ceux qui s'introduisent en fraude sur les trottoirs de la capitale! Il les fait balayer par ses boueux, ou bien il les soumet au supplice du Sel.

Aussi l'Hiver, pour rentrer en Ville, prend un déguisement de pauvre homme qui a un catarrhe dans le nez et dont les souliers prennent l'eau.

Et il rôde par les rues en mangeant deux sous de marrons pour se réchauffer.

Je le rencontre souvent (c'est sa promenade favorite) sur les boulevards extérieurs, du côté où tu vois les toits de l'hôpital, par delà les arbres squelettes, derrière le mur interminable.

Une porte s'ouvre dans le mur.

C'est par cette ouverture que l'Hôpital se vide de ses cadavres.

Les croque-morts vont s'asseoir, en attendant sur un banc du boulevard, à côté de créatures qui ont de placides figures de femmes de ménage et qui sont de vieilles prostituées.

Les croque-morts ont de bonnes faces joufflues et d'étonnants chapeaux de cuir ciré ; et les basques de leur habit se replient sous eux, comme des ailes...

Le Métro, au-dessus, appuie de toutes ses forces sur le trottoir louche. C'est la promenade favorite de l'Hiver.

Il se rappelle alors qu'il y a de la neige, là-bas, dans son pays d'origine ; il y a des petits enfants heureux de voir tomber

De petits oiseaux sans ailes
Sur des arbres sans feuilles,

et il y a aussi un médecin de campagne qui secoue son manteau comme un ours blanc, pour entrer dans une masure qui ressemble à un sac de farine.

Alors, il regarde les croque-morts allégoriques qui s'en vont derrière le corbillard de l'Année! Ah !... comme elle part sans prestige, en ville!... et il songe que là-bas, le drame a tout de même une majesté plus douce.

Oui, il se rappelle ; ce médecin qui a l'air d'un ours blanc, il le voit encore enlever sa fourrure et poser avec précaution sa faulx dans un coin ; ce médecin, il le reconnaît : c'est le Temps-qui-passe!

Saint Sylvestre est assis dans son fauteuil de garde-malade, et cette paysanne dans son lit, c'est encore une année qui va mourir.

Le vieux docteur s'approche de « l'illustre Alitée » pour lui tâter le pouls ; il consulte en même temps un petit sablier de poche qui lui sert de chronomètre, et il compte en silence les dernières pulsations... Oh! l'instant romantique lorsqu'il prononce ces mots graves : « 31 Décembre... il faut s'attendre d'un moment à l'autre... » et lorsqu'à voix plus basse, il ajoute : « Elle ne passera pas la nuit!... »

Georges Delaw.

LA PAROISSE DU MOULIN-ROUGE

DAME PATRONNESSE

I

Au gré des tripots clandestins,
Elle suit jusqu'au bout les « mains »
A cause qu'attirent son homme
Les dominicaux hippodromes.

C'est une âme de filoselle,
Paroissiale et patronnesse ;
Elle adore le vermicelle
Et porte un cœur bleu sur la fesse.

Elle perd tout ce qu'elle veut
Et même au delà, mais, prudente,
Se réserve une thune ou deux
— Et porte une blouse amarante.

II

Un préfet de l'Ordre Moral,
Féru de ses grâces champêtres,
Naguère l'avait mise à mal.
Tout un chacun trouve son maître.

Elle connut les soirs légers
Du boulevard des Capucines,
Plus tard Enghien et ses dangers,
Et la cocaïne assassine.

Elle habite square d'Anvers,
Et dans les « maisons de sept heures »
Fait son business à couvert
Et, si l'on peut dire, son beurre.

On l'assure des plus disertes
Sur le massage et l'exégèse
De la méthode dite anglaise
Dont sont femmes pourtant expertes.

III

Elle rêve, en quelque Chatou,
D'un home doré pour son homme,
D'un phonographe et d'un coucou
Et d'une vieillesse économe,

D'un abonnement aux Annales,
De billets pour les générales,
De romans à trois francs cinquante
Où l'amour du moins a des rentes.

En attendant, le noir destin
Paraît épris de la cagnotte :
C'est « la poisse » jusqu'au matin.
Le croupier seul fait sa pelote.

Lorsque fermeront le Rat-Mort,
Le Tabarin *et le* Pigalle,
Son sautoir et sa bourse en or
S'en iront dormir au « pégale »...

Paris, décembre 1913. JACQUES DYSSORD.

LE VENTRE DE TOM JOË

Je franchis le seuil de la maison de santé, en essayant vainement de maîtriser les sanglots qui m'étouffaient.

Il y avait dans la loge du concierge un interne en train de lutiner une jeune et jolie fille en bonnet blanc, une infirmière sans doute. Je passai brusquement la tête par le carreau et fis : « Coucou ! ».

L'escalier me conduisit jusqu'au premier étage. Sur le palier, les indications d'un homme ivre, que je reconnus pour le directeur de la maison, me firent trouver aussitôt la salle d'opérations.

J'ouvris la porte. Quel spectacle !

Mon pauvre ami Tom Joë était étendu sans défense sur une table, entouré de trois chirurgiens cruels. Sa figure évoquait exactement celle d'un gigot qu'on va découper.

Il m'adressa un sourire sardonique et me fit signe d'approcher . Un des chirurgiens me donna une chaise. Je m'assis auprès de Tom Joë, et je lui tins la main pendant qu'on lui ouvrait le ventre stoïquement.

J'étais arrivé juste pour l'ouverture.

Ce ne fut pas long. Au bout de cinq minutes, tout était terminé et la plaie parfaitement bien recousue. Les trois opérateurs étaient en train de se féliciter mutuellement. On entendait à travers la porte, dans le corridor, l'écho affaibli des chansons bachiques du directeur.

Tout à coup, un des chirurgiens pâlit affreusement.

— Mes lunettes! s'écria-t-il.

Il fallut se rendre à l'évidence, après les avoir cherchées partout. Les lunettes ne pouvaient être que dans le ventre de Tom Joë. On défit les points de suture. On ouvrit. On trouva les lunettes dans le duodénum. Tom Joë cependant faisait la grimace chaque fois que l'aiguille trouait sa peau.

Quand ce fut fini, le deuxième opérateur prit son mouchoir pour s'essuyer le front. Ou plutôt il voulut le prendre. Le mouchoir avait disparu, oublié dans le ventre de Tom Joë.

On redécousit ; on recousit, après avoir retiré le mouchoir du jéjunum.

— Je prendrais bien une prise! dit le dernier chirurgien, rompant un silence impressionnant.

Il chercha la tabatière dans la poche de sa redingote, mais vainement.

Un éternuement formidable du patient, suivi d'une cascade d'autres, ne laissa aucun doute sur l'endroit où la tabatière s'était réfugiée.

Alors, comme ces hommes farouches reprenaient leurs instruments, une voix s'éleva dans la salle, à la

fois suppliante et sarcastique, et cette voix était celle de Tom Joë :

— Ne croyez-vous pas, gentlemen, si vous avez à y revenir encore souvent, ne croyez-vous pas qu'au lieu de recoudre il serait peut-être plus avantageux de me mettre des boutons ?

GABRIEL DE LAUTREC.

LE VOYAGE DE SHAN-HIEN-SIEN

Ancien conseiller à la cour impériale pour le département de la justice criminelle, plus spécialement chargé de la revision du Code des Supplices, non point à l'effet de son allègement, mais bien au contraire pour le rajeunir en le perfectionnant, Shan-Hien-Sien, depuis la proclamation fallacieuse de la céleste République, exerçait les fonctions de commissaire préposé à l'application du décret ordonnant la suppression des nattes. La natte n'est pas un ornement national ; pour un vrai Chinois, ce n'est qu'une barbare parure mandchoue, partant un signe d'esclavage imposé par les anciens envahisseurs au peuple noble qu'ils vainquirent jadis ; quelque chose comme le casque à pointe pour les paysans de la Moselle.

Au temps qu'il avait ses entrées à la cité impériale, Shan-Hien-Sien portait une belle robe de soie bleu-paon, recouverte d'une tunique de soie noire brodée d'un dragon vomissant des flammes, et il se coiffait d'un petit chapeau comme on en voit un au valet de

trèfle, mais piqué au sommet d'un bouton de cristal.

Ainsi vêtu, Shan-Hien-Sien ressemblait beaucoup à cet autre Shan-Hien-Sien qui vécut, voici bien des siècles, sous la célèbre et florissante dynastie du passé, c'est-à-dire quand le Fils du Ciel, de la divine famille des Mings, se nommait Kia-Tsing et pouvait faire d'un misérable esclave un poète sublime, en le regardant d'une certaine façon.

Mais, aujourd'hui, Shan-Hien-Sien porte une redingote de professeur allemand, un pantalon à carreaux de godelureau bruxellois, et sa boutonnière s'orne des palmes académiques.

Si parfois le glorieux passé l'investit, alors le sage et glorieux savant Shan-Hien-Sien fait jouer à son piano mécanique quelques airs du temps que les empereurs marchaient dans le sentier fleuri de la justice, du temps que l'empire jouissait de la paix la plus profonde, quand les fonctionnaires civils et militaires se distinguaient par leurs éclatantes vertus, quand le peuple était heureux, parce qu'il ignorait le crime. Et ces airs, dont Shan-Hien-Sien récitait à mi-voix les poèmes, c'étaient : *l'Harmonie universelle* de Hoang-Ti, *les Six Fleurs* de Tiko, *les Cinq Tigres* de Tchuen-Hio, *le Grand Éclat* de Yéro, *les Suites Heureuses* de Schun, *la Vaste Étendue* de Yu, *la Grande Égide* de Tching-Tang, *les Exploits héroïques* de Wu-Wang et, enfin, *le Chant des Ministres enivrés par ordre impérial*, qui est une fleur du génie anonyme.

Cependant, Shan-Hien-Sien était un homme résolument moderne. C'est pour cela qu'un jour il quittait

a Chine par le bateau à vapeur, et, en moins de deux unes, se trouvait un soir à Paris.

La grande ambition de Shan-Hien-Sien, commis-saire général, président de la commission des nattes, était de se créer un intérieur moderne!

Shan-Hien-Sien descendit dans un hôtel assez con-ortable, mais banal, tenu par des Allemands, et qui essemblait étrangement aux hôtels tenus par des Allemands à Tien-Tsin, à Shang-Haï, à Hong-Kong, à Canton et à Fou-Tchéou.

Le lendemain de son arrivée, le commissaire s'en ut présenter ses devoirs à M. Césaire Boussarigue, chargé de missions, et que le gouvernement de la Répu-blique française avait longtemps entretenu à Pékin pour y étudier un projet de repopulation. La Chine peut, en effet, fournir de beaux exemples à la France, bien que, pour ce qui est de donner les petits enfants à manger aux cochons, les Français, inventeurs du poêle à combustion lente, n'aient plus rien à apprendre.

Shan-Hien-Sien fut très frappé de l'aménagement du home de M. Césaire Boussarigue. Sur les divans, ce n'était que soies mandarines ; des dieux de jade et d'ivoire ornaient les cheminées et les étagères. Il y avait partout des paravents de laque gravée, historiés des nstants fabuleux de la vie des plus sages empereurs. Des lotus se fanaient dans des vases émaillés à la mode de Canton. Enfin, Shan-Hien-Sien ne considérait pas sans surprise deux panneaux de bois ornés de carac-tères placés de chaque côté de la porte du salon. Le sens des caractères surprenait singulièrement Shan-

Hien-Sien, mais Shan-Hien-Sien était trop bien élevé pour se permettre un sourire. Le commissaire général quitta M. Césaire Boussarigue pourvu d'une lettre de recommandation à l'adresse de l'amiral de Ploaré. En attendant, Shan-Hien-Sien s'en fut faire la noce à Montmartre.

Certes, les boîtes de nuit de la Butte ne valent pas les bateaux de fleurs. Les courtisanes y manquent de discrétion et, lorsqu'elles importunent à l'excès, on ne peut s'en débarrasser en les jetant par la fenêtre.

Toutefois, Shan-Hien-Sien prit, çà et là, suffisamment de plaisir. Comme il entrait, aux accents de *Su la Riviera*, dans les salons de l'*Araignée-Rose*, il remarqua d'abord une jeune femme blonde, laquelle s'écria à sa vue :

— Comme ça se trouve!

Elle se nommait Éva et gîtait rue Fromentin, à deux pas. Elle dit :

— Tu viens en tirer une sur la natte, dis, ma potiche en sucre?

Shan-Hien-Sien ne comprit pas très bien ; en dépi de quoi il suivit docilement la petite courtisane blonde

Éva introduisit Shan-Hien-Sien dans une pièc presque obscure, éclairée seulement par une petit lampe reposant sur un plateau de jade posé à même l sol. Le commissaire général remarqua que cette pièc n'était pas une chambre à coucher. Puis, s'accoutumar à l'obscurité, il reconnut la grimace familière du Die de la Fièvre Typhoïde et du Dieu de la Fièvre Scar latine. Ils ont une bonne face rouge et une belle barb

erdâtre. Shan-Hien-Sien vit encore divers ornements, ivers ustensiles de provenance incontestablement éleste ; c'est alors qu'il comprit qu'on l'avait introduit ans une fumerie d'opium.

Éva, qui n'avait gardé sur soi qu'une frêle combi-aison soyeuse, revêtait un somptueux kimono. Elle 'étendit et convia son hôte à prendre place à ses côtés. han-Hien-Sien remarqua qu'elle avait de jolies jambes ; .va ne lui laissa pas le temps de s'en amuser. Elle lui t fumer douze pipes sans lui laisser reprendre haleine ; lle-même s'administra une dose magistrale de drogue, près quoi elle dit :

— Hein, vieux père la Chine, c'est de la fameuse ouffianne, ça te rappelle ton patelin !

Shan-Hien-Sien était trop respectueux des lois de a civilité pour confesser, lui, vieux connaisseur, que e fournisseur d'Éva la volait odieusement, mêlant à ıne très petite quantité de drogue du cirage, de l'arome our pot-au-feu et un peu de laudanum pharmaceu-ique. Par politesse, Shan-Hien-Sien fuma encore trente ipes détestables, qui eurent pour effet principal de le evrer des plaisirs de l'amour.

Après deux journées d'un repos bien gagné, Shan-Hien-Sien s'en fut visiter l'amiral de Ploaré. Introduit lans le vestibule de l'hôtel du guerrier des mers, han-Hien-Sien aperçut d'abord deux lions de porce-aine bleue, un paravent de laque, un large parasol au lafond... Shan-Hien-Sien est fixé...

... Ses achats terminés, il part pour Marseille ; il 'embarque, ayant surveillé lui-même l'installation

à fond de cale de ses quarante-trois caisses d'objets d'art.

Ah! ses amis de Pékin seront jaloux !...

... Chargé par son gouvernement d'une nouvelle mission, M. Césaire Boussarigue rend visite à son ami et obligé le commissaire général Shan-Hien-Sien.

Shan-Hien-Sien est assis au centre de son salon, devant son bureau américain ; mais ce qu'il sied d'admirer, c'est la décoration de ce salon. On se croirait chez M. Césaire Boussarigue, chez l'impudique Éva, chez l'amiral, avec cette nuance, toutefois, que l'Européen y remplace, comme de juste, le Chinois.

Au-dessus du seuil, Shan-Hien-Sien a accroché la carotte d'un bureau de tabac ; sur la cheminée flamboient les bocaux rouge et vert d'un pharmacien! Une ombrelle d'alpaga parée de son étiquette, « 6,95 », se balance au plafond en guise de lustre! Au-dessus du divan on lit, lettres blanches sur fond bleu : *Secours aux noyés*, et, de chaque côté de la porte du salon, il y a des tablettes peintes de caractères, et ces caractères signifient : *Vins et Liqueurs, la Concierge est dans l'Escalier!...*

ANDRÉ SALMON.

LE TRAITRE

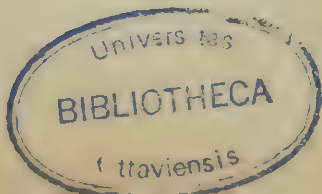
C'est lui qui fait trembler tous les soirs la racaille,
Enfermé jusqu'au cou dans un sombre manteau
Couleur de chocolat ou couleur de muraille.
Ses armes sont Poison, Trahison ou Couteau.

Sa voix de basse sort de sa bouche farouche.
Il blasphème son Dieu, méprise son serment.
Le masque du mensonge habite sur sa bouche.
Il est roi, tavernier, spadassin, nécromant.

On le hait, on le craint, la plèbe le rancune
Parce qu'il a tué Gontran ou bien Oscar,
Enlevé Geneviève à l'heure de la lune
Et trahi sa patrie à dix heures un quart.

Et quand il meurt enfin, au quatorzième acte,
D'un coup de carabine ou bien de coutelas,
Au bord du vieux calvaire ou de la cataracte
Du Niagara, c'est un fameux débarras.

JULES DEPAQUIT.



LA MESSE CHEZ LE BISTROT

ESSAI SUR L'ÉSOTÉRISME DES CHOSES FAMILIÈRES

Cinq ou six compagnons robustes, des maçons, des déménageurs ou des charpentiers, pénètrent chez le Bistrot.

Il est quatre heures de l'après-midi, c'est le moment du casse-croûte cher à tous ceux dont les muscles triment depuis l'aube.

Vers le même instant de la journée, d'autres personnes d'une catégorie sociale différente lunchent et flirtent dans les *teas-rooms* ou les garçonnières. A chacun son genre de plaisir, n'est-ce pas?

Debout près du comptoir en étain, les ouvriers forment un chœur, un groupe de comparses rugueux, de « poteaux » aux visages humbles et naïfs. Leurs dos voûtés, leurs bras ballants, leurs traits tirés disent leur fatigue.

Pendant quelques minutes, ils restent muets et leurs regards sont vagues.

Sans même qu'il en soit requis, le Bistrot, qui connaît sa fonction dans la vie, va prendre à la huche un long pain fendu et, de retour dans son comptoir, e

coupe et distribue autant de morceaux qu'il y a d'assistants.

L'un d'entre eux réclame du « fromgi ».

— Bon! approuve le marchand de vins ; mais, à part ça, qu'est-ce que vous prenez, les « enfants » ?

— Moi! affirme, péremptoire, un « enfant » de six pieds, moi, ça sera du vin... Et vous, les « frangins »?

— Ben, nous aussi, ça s'ra du vin, déclare le chœur ; « patron », un kilo!

Toutefois, l'un des gars propose :

— Si qu'on prendrait une bonne bouteille ?

— Convenu... vas-y, bouffi!

Aussitôt, le « patron » choisit des petits verres fins à pied, dits « petits bordeaux », et les aligne devant ses clients ; car, pour savourer du « supérieur », il faut des récipients moins grossiers aux lèvres que les « canons » ordinaires, qui lui enlèveraient son bouquet. Puis il plonge dans la cave et en remonte peu après, avec précautions, une « négresse » poussiéreuse à chéchia de cire rouge.

Ses manches retroussées découvrent ses gros bras nus comme ceux d'un sacrificateur rituel ; il place la bête entre ses cuisses ainsi qu'un boucher le ferait d'un agneau ; il lui enfonce dans la gorge, pardon! le goulot, l'outil meurtrier, et, d'un seul coup vigoureux, lui déchire la carotide, j'entends qu'il débouche la « bonne bouteille ».

Les « enfants » ont surveillé tous ses mouvements, prêts à l'invectiver au cas où il l'eût trop secouée, car leur respect pour le Vin est héréditaire et mystique.

Mais point ; le « patron » partage leur culte, et, avec la lenteur sérieuse d'un officiant, il commence à remplir les « petits bordeaux » et le flot pourpre glougloute, vermeil et translucide comme un sang surnaturel.

Les verres pleins, un « frangin » invite le dispensateur :

— Et vous, « patron », qu'est-ce que vous prenez ?

— Ça sera tout comme vous, répond-il.

Et, à son tour, il se verse un doigt du liquide sacré, avec discrétion : « pour trinquer ».

L'instant est grave.

Élevant son verre au-dessus des yeux, afin qu'on puisse admirer dans la lumière la beauté et la couleur du vin, il semble rendre grâces au Soleil, père des vendanges et de toutes choses créées sur la Terre.

— Regardez-moi ça !

Tous imitent sa libation et les réponses s'expriment :

— Oh ! c'est du bath, du chenu !...

— Sûr... c'est du nanan !

Alors, solennel comme un ministre du Dieu vivant, le Bistrot donne le signal essentiel et, chacun renversant la tête, la liqueur sublime et mystérieuse coule dans les gosiers avides.

Forte lampée... claquements de langues, silence ; recueillement prolongé, méditation instinctivement religieuse.

Puis les teints s'empourprent, les visages se détendent, les yeux rient, la joie divine règne dans les cœurs. On repose les verres ; ce petit choc sur le comptoir dissipe l'extase, et des avis se formulent :

— C'est un vrai velours...
— Ça r'met l'palpitant.
— Y a encore que l'inglet... ça réchauffe.
— Ça fait du bien par où qu'ça passe.
— On s'en ferait mourir.

Bientôt, la chaleur du breuvage pénétrant les poirines et montant aux cervelles frustes, naissent les azzis et les propos salés. On s'envoie de grandes laques amicales et on trempe le Pain dans le Vin, nariant ainsi les deux substances.

Pas de querelle, de la tendresse fraternelle et de la aîté entre rudes gaillards, entre pauvres diables qui i'imaginent point de consolation plus grande.

* * *

Assis dans un coin de la salle, j'ai d'abord suivi disaitement cette scène vulgaire en apparence et tant de ois observée ; mais certaines phrases, certains gestes nt pour moi une signification symbolique.

L'Homme n'est-il pas identique à lui-même à avers l'espace et le temps? La loi d'évolution, qui 'implique pas l'idée de progrès, ne modifie pas ses iouvements vitaux, qui sont en petit nombre et qu'il ecommence chaque jour. Donc, chacun de ses gestes rdinaires qui ont pour but de perpétuer sa vie retentit ans l'Idéal.

Peu à peu, je suis frappé par l'analogie existant entre scène qui se déroule et la cérémonie eucharistique. ai beau vouloir échapper à cette vision, tyrannique-

ment elle s'impose à mon esprit, et, malgré moi, j'en découvre et interprète l'ésotérisme. Les accessoires m'y aident même ; tout, jusqu'aux phrases des protagonistes, dont le sens caché se dévoile, m'apparaît sous l'angle chrétien, et j'en consigne ici l'exégèse inattendue.

* * *

J'assiste à la Messe, à la Communion des fidèles sous les espèces du Pain et du Vin, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a instituée.

— Mangez, ceci est mon Corps ; buvez, ceci est mon Sang.

Sans oublier la parole :

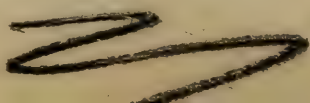
— Lorsque vous vous réunirez en mon Nom, en quelque lieu que ce soit, je descendrai parmi vous.

Ainsi s'avère la Présence du Sauveur chez le Bistrot, aidée par les substances du sacrifice, le Pain et le Vin ; chez le Bistrot, au milieu des Pauvres qui l'invoquent inconsciemment, au milieu des Pauvres où il est toujours.

Or, la communion fut instituée par le divin Maître afin de faire régner l'Amour et la Fraternité entre les Pauvres.

— Aimez-vous les uns les autres !

L'Esclavage antique équivaut au Prolétariat moderne. Si Jésus fut le Dieu des Esclaves, jadis, il est aujourd'hui uniquement celui des Salariés, des Locataires, des Écrivains honnêtes, des Artistes, et ne peut à aucun



moment passer pour favoriser les Propriétaires, encore que ces derniers s'en soient emparés contre toute logique, toute justice, commettant ainsi la plus révoltante profanation, le plus étonnant sacrilège.

Jésus n'est autre chose que la cristallisation des souffrances populaires, des travailleurs, des prolos, de leur désir d'universel amour tant de fois trahi et bafoué.

Je défie qu'on me prouve le contraire ; tous les Pères de l'Église, tous les Saints me donnent raison.

Maintenant, le Symbole évangélique est complet, et je comprends quelque chose au raccourci du drame chrétien. La simple dégustation d'une « bonne bouteille » prend des proportions grandioses. Tout y est, d'ailleurs, y compris le décor.

Le comptoir devient l'autel et la table sainte dont s'approchent ceux qui ont faim et soif d'amour et de paix ; la Bouteille offerte est le sacrifice ancien de l'Agneau, remplacé par l'emblématique hostie, et le Prêtre ou Sacrificateur, c'est le Bistrot aux bras nus.

Jésus, mythe solaire, est appelé l'Agneau, dans les textes. « Ils ont répandu le sang de l'Agneau. » Tout homme d'action, tout prophète qui aime l'espèce, est canonisé d'ailleurs en mythe solaire par la mémoire reconnaissante des Hommes.

Pour Jésus, *Agneau*, ou *Agni*, ou *Igni*, sont des vocables sanscrits qui désignent le Feu... ou le Soleil. Le Soleil étant le père de la vigne, le Vin se trouve devenir strictement le Sang du Christ ou de l'Astre dont les bienfaits se répandent sur tous les hommes, sans distinction de caste.

Reflet du Soleil, Miroir de l'Amour, ô Jésus!

Et ce symbole du Feu se retrouve brodé sur la chasuble du prêtre catholique, car l'on y voit un Soleil en flammes derrière une croix ; la croix formée des deux bâtons mémorables par lesquels les Peuples primitifs ou prétendus tels obtenaient le Feu.

Quant au Pain de froment considéré par l'Esclave antique comme une friandise, on sait que c'est la civilisation chrétienne qui en popularisa l'usage.

Maintenant, je n'interpréterai que quelques paroles ou gestes des ouvriers qui boivent une bonne bouteille pour le déroulement logique de la Similitude.

Inconscients serviteurs du Divin lorsqu'ils nomment le Bistrot « patron », lequel les appelle ses « Enfants », qu'entre eux ils se qualifient de « frangins » et qu'enfin ils réclament les indispensables substances, le Pain et le Vin, il faut entendre la prière de leurs âmes, que révèlent leurs attitudes, leurs yeux vides, leurs traits tirés et désespérés.

« *Notre Père, nous sommes pauvres et las.*

« *Notre besogne est dure et notre cœur est amer. Écoute notre plainte. Nous acceptons de gagner notre Pain à la sueur de nos Corps ; mais gagner le Pain de ceux qui nous exploitent, est-ce juste, ô Seigneur ?*

« *Nous sommes tes fils, et frères entre nous, et nous venons, selon ton invitation renouvelée au cours des siècles, manger ton Corps et boire ton Sang, afin de nous réjouir, de nous aimer et reprendre des forces pour continuer notre labeur et notre vie, en attendant que, sur la Terre, ton Règne arrive, le règne du définitif Amour.* »

Puis, lorsque, d'un mouvement unique, ils haussent leurs verres ou calices vers la lumière et lui rendent grâces, en disant : « C'est du bath, du chenu, etc. », cet instant s'appelle l'*Élévation*, et n'a pas d'autre nom.

Enfin, j'ai suffisamment indiqué plus haut l'instant de la *Transsubstantiation*, ou changement miraculeux de la Substance du Pain et du Vin en celle du Corps et du Sang de Notre-Seigneur, lorsque j'ai démontré sa Présence réelle et continuelle parmi les Pauvres, fussent-ils réunis autour d'un comptoir de mastroquet.

Après la lampée, s'élève de leurs cœurs réconfortés un hymne reconnaissant qu'ils traduisent par :

« Ça fait du bien par où qu'ça passe ! » etc., etc.

* * *

J'en suis là de mon émerveillement. Voici la fin de la cérémonie qui corrobore mon interprétation. Le quart d'heure du casse-croûte est passé ; il faut retourner au *boulot*. On achève de vider la bouteille ; chacun tire de son gousset sa part de la dépense, ce qui constitue l'Offrande ; on trinque une dernière fois :

— A vos santés, les frangins !

— A la tienne, Étienne !

Ite Missa es !

La Messe est terminée ; ils s'en vont et, comme souvent cela se produit, la conversation étant tombée sur la Religion, ils font profession d'athéisme et déblatèrent contre les curés.

JEHAN RICTUS.

MOLLE RIVE...

Molle rive dont le dessin
Est d'un bras qui se plie,
Colline, de brume embellie
Comme se voile un sein ;

Filaos au plaintif ramage :
Que je meure, et demain
Vous ne serez plus, si ma main
N'a fixé votre image.

P.-J. TOULET.

POÈME DANS UN GOUT QUI N'EST PAS LE MIEN

A toi, Baudelaire !

Auprès d'un houx dont les feuillages laissaient voir une ville, don Juan, Rothschild, Faust et un peintre causaient.

— J'ai amassé une immense fortune et, comme elle ne me donnait aucune jouissance, j'ai continué à acquérir, espérant retrouver la joie que m'a donnée le premier million.

— J'ai continué à chercher l'amour au milieu des malheurs, dit don Juan. Être aimé et ne pas aimer, c'est un supplice ; mais j'ai continué à chercher l'amour dans l'espoir de retrouver l'émotion d'un premier amour.

— Quand j'ai trouvé le secret qui m'a donné la gloire, dit le peintre, j'ai cherché d'autres secrets pour occuper ma pensée ; pour ceux-là on m'a refusé la gloire que m'avait donnée le premier, et je reviens à ma formule malgré le dégoût que j'en ai.

— J'ai quitté la science pour le bonheur, dit Faust, mais je reviens à la science, malgré que mes méthodes soient démodées, parce qu'il n'y a d'autre bonheur que la recherche.

Il y avait à côté d'eux une femme jeune, couronnée de lierre artificiel, qui dit :

— Je m'ennuie, je suis trop belle !

Et Dieu dit, derrière le houx :

— Je connais l'univers, je m'ennuie.

MAX JACOB.

SLANG

Une lèvre mordue au sang ;
Un sourire complice ;
Ainsi qu'un long frisson descend,
Une robe qui glisse...

Les gentils souvenirs furtifs !
Mais quel vocabulaire !
Vos cheveux devenaient des « tifs »
Et « rogne », ta colère.

A chaque mot nouveau d'argot
Que la mode consacre,
Je revois, lascive Margot,
Tes yeux, ta chair de nacre,

Et t'évoque, ce mot disant,
Rieuse, sur ta couche,
A quelque monsieur complaisant
Qui le cueille à ta bouche.

JEAN PELLERIN.

LE POISSON D'AVRIL

Force poissons en ce temps régneront,
Frais et salez, vieulx, pourris et nouveaux,
Dont ceux d'Avril le bruit emporteront.
Principalement entre ces juvenceaulx.

(*Pronostication d'Habenragel.*)

Cette pronostication d'Habenragel, qui parut vers la fin du XVe siècle, proclame dans le quatrain ci-dessus la renommée du poisson d'avril entre tous les poissons. Du Laurier, dit Bruscambille, dans ses *Prédictions grotesques* pour l'an 1619, paraît le confondre avec la maquereau et sa compagne. L'erreur de ce comédien provient de l'insuffisance de ses données scientifiques, du peu d'abondance de ses lectures et d'un désir d'extravaguer facilement sur des équivoques vulgaires dont cette confusion lui offrait un choix, d'ailleurs peu délicat

Le poisson d'avril est un poisson évidemment fabuleux et, par cela même, victime des définitions les plus fantaisistes. Dans la famille des poissons, certains navigateurs, comme le capitaine Robert Boyle, n'hésitent pas à le placer à côté du serpent de mer, de la baleine de Jonas, dit le gobe-mouche fuséiforme macroglosse, et du kraken ou poulpe mélancolique des profondeurs abyssales.

La sardine géante qui obstrua le port de Marseille, et qui semble un croisement récent dû à la science des pisciculteurs provençaux, n'a rien de commun avec le poisson d'avril qui, de même que les maquereaux et harengs, apparaît à certaines époques de l'année, précisément le 1er avril, pour disparaître de la circulation en se résorbant dans la mort.

Ayant parcouru la collection complète des voyages imaginaires, nous n'avons pu découvrir les traces de cet animal pourtant populaire. Et ceci prouve que la source populaire, en toutes choses, est très souvent la meilleure. Elle résout des problèmes obscurs parce que les savants les troublent à merveille, perdant l'objet de leurs investigations sous un déluge d'explications rassemblées par le procédé dit de midi à quatorze heures. La source populaire, bien plus directe en sa simplicité même, indique la véritable voie. C'est pourquoi nous ne retrouvons trace du poisson d'avril dans aucun ouvrage traitant de la vie des poissons d'eau douce et d'eau salée. Les océanographes semblent l'ignorer ou le cachent sous une appellation grecque ou latine qui le dissimule aux yeux des profanes. Cependant le poisson d'avril, aussi célèbre que la sardine de Nantes et le rouget de Marseille, mérite une place dans les divisions et subdivisions de l'espèce. Il est regrettable que Frank T. Bullen, qui écrivit les *Idylles de la Mer* avec une sensibilité charmante et pleine d'humour, n'ait pas cru devoir lui consacrer quelques lignes. Nous nous permettons de réparer cet oubli, parce que nous en avons le droit aussi bien qu'un autre, que nous connais-

sons les poissons aussi bien que quiconque et que nous serions très content qu'un écrivain famélique fît pour nous, dans l'avenir, ce que nous faisons ce jour pour le poisson d'avril.

* * *

Physiquement, ce poisson appartient à la subdivision des ganoïdes, par simple esprit de contradiction, car il pourrait tout aussi bien appartenir à la subdivision des cyclostomes, avec un peu de bonne volonté. Il possède, pour son usage personnel, une vessie natatoire en forme de sac à malices. Cette vessie natatoire lui permet de se tenir en équilibre dans la vie. Selon le sel qu'elle distille, elle permet au poisson de vivre plus ou moins longtemps, de connaître même le succès. Savoir nager constitue, pour le poisson d'avril, l'expression même de son intelligence, souvent plus espiègle qu'on ne saurait l'attendre d'un poisson si, par exemple, l'on considère le hareng comme un modèle d'intelligence chez les animaux aquatiques.

Comparé au poisson d'avril, le hareng n'est qu'un veau, si l'on peut dire. Il est malheureux qu'on ne puisse mettre le poisson d'avril en bocal. Il charmerait tout le monde par son aisance et sa gentillesse. Mais l'essence même de ce petit personnage est sa mobilité extrême et son extrême fugacité. La nature l'a bâti ainsi qu'une plaisanterie, sans insister. On le distingue à peine. Il apparaît, s'évanouit, laisse derrière lui un sillage de rires et meurt quand sa vessie natatoire crève comme une bonne blague.

Le poisson d'avril se nourrit et se reproduit par l'ef-
ort d'une pensée féconde et rapide. C'est un cas phy-
iologique pouvant présenter un intérêt, étant donnés
'époque et le prix du poisson sur les marchés parisiens.

* * *

Nous voici donc arrivé à cette question d'actualité
n ce temps remarquable où la sole vaut 20 francs le
ilo aux Halles.

Le poisson d'avril est-il bon à manger ?

Le poisson d'avril est comestible ; il nourrit son
omme pendant une journée. Pour l'ordinaire, on ne
e mastique pas, on se contente de le gober, tel un œuf.
S'il est bon, il passe. La facilité avec laquelle on le gobe
offre un sûr garant de sa fraîcheur et de sa qualité.
Dans le cas contraire, il se montre très dur à avaler
et le consommateur ne fait aucune difficulté pour le
ejeter purement et simplement.

En général, sa digestion est laborieuse. Les gens qui
ont gobé le poisson d'avril sont tristes et, comme
disent les anciennes chroniques, « mélancolieux ».

Ce malaise ne persiste pas et, au demeurant, n'ins-
pire aucune pitié. Des ricanements accueillent ceux
qui en souffrent, et l'exemple de leur infortune n'em-
pêche pas la consommation du produit. Le remède
contre cette indisposition est purement moral. Il suffit,
en effet, d'offrir un poisson d'avril à une autre personne,
pour voir son propre malaise disparaître à mesure
qu'on aperçoit les signes d'un malaise semblable chez
a personne qui vient d'accepter cet aliment.

Mais, disons-le, le poisson d'avril nourrit ses victimes car, en général, il nourrit leurs illusions les plus chères et, si notre législation ne nous laisse qu'un plat à manger le premier jour de ce mois, tenez pour certain que le poisson d'avril en fera les frais.

* * *

Le poisson d'avril se pêche un peu partout. Sa capture est d'une facilité déconcertante et, pour ainsi dire, à la portée de tout le monde. Comme la cuite, qui n'est pas non plus un poisson d'eau douce, il est facile à prendre.

Presque toujours les pêcheurs de poisson d'avril se caractérisent par une grande simplicité de mœurs et d'intelligence. Leur face ronde et douce porte des yeux à fleur de tête et des oreilles qu'ils tendent comme des filets où le poisson va bénévolement donner.

Les pêcheurs de poissons d'avril le prennent donc avec les oreilles, et plus leurs pavillons auditifs sont larges, plus ils peuvent capturer de gros poissons. Cette pêche ne demande l'emploi d'aucun effort musculaire. Comme Baudelaire, et en général tous les pêcheurs de fond, elle hait le mouvement qui déplace les lignes.

C'est donc à sa porte, quand, tranquillement assis sur un petit banc, le pêcheur de poisson d'avril se chauffe béatement aux premiers rayons d'un soleil avare, que le poisson va le trouver pour se précipiter, aussi droit qu'un carreau d'arbalète, dans les oreilles candides de cet enthousiaste dandin.

PIERRE MAC ORLAN.

LETTRE DE LA REINE AU ROI

Votre femme, ô mon noble époux,
Met la main à la plume.
Comment allez-vous ?
Et votre rhume ?
Votre estomac
Serait-il plus délicat
Que de coutume ?
Mon bon gros chien,
Crois-moi, porte-toi bien !

Quant à la maison, rien de neuf.
Notre bon vieux coq rouge
A pondu un œuf
Sur la pelouge.
Le perroquet
Toujours souffre du hoquet.
Le poisson rouge
Et le cochon
Jouent ensemble au bouchon.

Notre maison vient de brûler
Avec ses dépendances.
Pour s'en consoler,
Ce soir, on danse.
Le grand vizir
Dans son lit vient de mourir,
Ce n'est pas d'chance !
Son fils Alin
En restera orphelin.

Moi, m'ennuyant énormément
De vous voir à la guerre,
J'ai pris un amant,
Mais ce n'est guère.
Il m'en faut des quantités
Comme naguère.
Sois sans souci,
Tu peux me tromper aussi.

Sache qu'une révolution
Ou bien guerre civile
Trouble la ville,
Faut pas faire attention !
Moi, je crois bien
Que tout ça ne sera rien.
Le prix de vertu
Vient, hier, d'être pendu.

Je vois avec joie nos enfants
Toujours manger et boire

Tant qu'à tout moment
Ils ont la foire.
Le médecin
Croit que ce régime est sain
Et plein de gloire :
« Les drogues, dit-il,
Je trouve ça inutile ! »

Donc, pour finir, sans boniment,
Sire, ni cérémonie,
A toi tendrement
Ta Virginie.
Un post-scriptum :
Tu sais bien, notre aîné Tom,
Cet enfant plein de vie !
Eh bien ! le croup
L'a pris.
Eh ! la, houp ! la, la, houp !

(Tout le monde danse. Le roi aussi.)

JULES DEPAQUIT.

NOUVELLE CARTE DU TENDRE

LA RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

La rue du Faubourg-Montmartre est le trait d'union entre le carrefour de Châteaudun et le Boulevard. Ce trait d'union restait lumineux naguère, toute la nuit. Ses brasseries étaient accueillantes, trop accueillantes même. Nombre de Walkures, de business en chignon, d'un blond fadasse laborieusement tressé, aux avantages débordants, avec leurs managers d'outre-Rhin, — nous en observâmes, tel soir, un, lunette d'or, l'air d'un privat-docent en rupture de Bonn ou d'Heidelberg, — y préparaient de rémunérateurs entôlages. Elles « grillaient » littéralement, œuvrant à bas prix et sabotant le « client », leurs compagnes indigènes. L'œillade discrète de chez nous, le sourire aguichant se faisaient raccrocheurs chez elles. Ce n'était plus cette fine galanterie, cette spirituelle séduction qui moussent comme un *extra-dry* doré, mais bien le marché dans toute son écœurante laideur. En cherchant bien dans les camps de concentration, on trouverait certaines

habituées d'une taverne placée sous le vocable, mettons de Bamboula. Toutes ces Minna, Hedwige, Gerda et Fridday, accaparaient les tables vers les neuf heures, dépêchant une choucroute qu'elles arrosaient copieusement de Pilsen ou de Munich et étudiaient la salle avec l'œil froid et méticuleux d'un expert évaluant un objet d'art. Un hôtel voisin, tenu par un compatriote complaisant et discret, où d'occurrence elles menaient leur conquête, favorisait leur dessein ; aussi bien la complicité des garçons ne leur y était-elle pas le plus souvent acquise? Le malheureux qui s'était laissé prendre par leurs charmes robustes, outre qu'il était volé dans les voluptés qu'il se promettait, s'apercevait trop tard, hélas! le plus souvent, que son portefeuille avait été prestement délesté de quelques estimables bank-notes. Le mieux qu'il eût à faire était d'en prendre son parti. Si d'occurrence, d'ailleurs, une plainte était portée, une villégiature en Suisse de son amoureuse de passage ne mettait-elle pas entre elle et lui d'infranchissables frontières ?

A l'heure des *Folies*, le Faubourg battait son plein. Les chauffeurs de taxi et les modestes collignons invectivaient entre eux, tels des héros d'Homère. A la devanture de Boilaive, les primeurs évoquaient les fruits de quelque Terre promise. Les enseignes lumineuses de *l'Auto* et de *l'Éclair* alternaient leurs feux.

Des adolescents au teint mat, aux cheveux coupés en boule, aux complets trop stricts, s'attardaient dans les bars, se livrant aux émotions de la passe anglaise ou tentant leur chance dans les appareils à sous. Une

femme entrait; quelques mots brefs étaient échangés, et la partie, après son départ, reprenait de plus belle.

Vers les deux heures du matin, un modeste restaurant de nuit que nous appellerons le *Vieux-Celte*, précédé d'un zinc, et dont les panneaux s'agrémentaient d'allégories mérovingiennes, devenait un lieu de rendez-vous bien pittoresque.

C'était l'heure dite « de la sortie de l'atelier ». L'*atelier* était dans les parages immédiats : rue Poissonnière, rue Grange-Batelière, parfois plus loin du côté de la Porte Saint-Denis ou de la rue du Quatre-Septembre.

Les ouvrières, portant sous leur bras leur « blouse » sans doute, troussée dans un journal, arrivaient en coup de vent, les cheveux immodérément ondulés, les yeux et les lèvres faits.

Des conversations s'engageaient, des anecdotes se donnaient libre cours :

— Crois-tu? La Georgette, à qui on dit de faire la dame du monde avec le vieux binoclard. Comme femme du monde, elle était un peu là — tu parles de l'occase! Ne voilà-t-il pas que, pendant qu'elle s'explique, son cothurne se débine... Elle avait les bas troués, toute la *planque* de la journée qui, du coup, va se balader sur le tapis... Il y en avait pour près de trois thunes en pièces d'un laranque!... Tableau!...

Les hommes, *leurs hommes* arrivaient un à un chaloupant des épaules ou plastronnant pour la galerie. Un coup d'œil interrogateur, auquel répondait un cillement imperceptible, et ils s'asseyaient en face d'elles

pour souper. Le menu, le plus souvent, était d'une moule, d'un veau froid mayonnaise, d'un quart de brie et d'un café-fine ou calva...

Le garçon, stylé, évitait de leur présenter l'écot. Ils eussent en effet été déshonorés pour ne point s'effacer à ce moment-là devant leur partenaire du sexe faible.

Il nous souvient même d'un jour où il nous fut donné d'en voir un en passer discrètement sous la table le montant à une femme au sourire désenchanté, qui l'avait préalablement prévenu que la destinée avait, ce jour-là, été des plus inclémentes pour elle.

Vers les trois heures et demie, quatre heures, une voix perçante s'élevait dans le faubourg et, agitée d'une gesticulation frénétique, une vieille marchande de journaux entrait dans la salle du fond :

— Tiens, voilà Marie! Comment ça va, Marie?

— Très bien, mon petit gars... Toujours jeune, comme tu vois ! *Le Journal ! le Matin ! l'Auto !...*

JACQUES DYSSORD.

COCHER DE NUIT

— Vous mettrez bien quatre sous de pourboire?

— Deux sous.

— Vous êtes donc fauché aussi? Tous fauchés alors? Allons, montez, j'vas vous emmener...

— Eh bien, cocher, ça va, les affaires?

— Ah! pas bien fort, Monsieur, avec les automibiles: maintenant tout le bon client d'aut'fois, vous savez, il prend des automibiles. Le fiacre vaut plus rien. Et l'auto, il a abattu aussi la grande remise. N'y a plus guère que la voiture à galerie qui travaille encore, pour les départs, vous savez. Mais combien de temps? — deux mois dans l'année!

— Alors vous n'êtes pas content?

— Oh! moi! C'est pas la même chose. Moi, je fais la nuit. L'après-midi, je ne fais rien; mais le soir, je gratte... Tenez, je ne sais pas ce que j'ai, ce soir : je trouve des clients tout le temps, j'arrête pas; je viens de faire douze francs en trois heures de temps... J'ai ma place Pigalle, ma rue Duperré, tout ça... Tout à

l'heure, que je retourne à la place Pigalle, je fais encore quelqu'un, j'en suis sûr... Il y a les poupées ; elles me connaissent toutes ; Louis, par ci ; Louis, par là... Je ne suis pas maquereau, seulement, quand elles me disent : « J'ai pas d'argent, descends-moi au boulevard, j'te ferai gagner, après », je marche, et elles, quand elles ont trouvé un michet, c'est tout de suite : « Psitt, Louis ! » Elles sont pas méchantes filles. Elles ont une craquette, c'est pour s'en servir... Faut bien gagner son pain ; et le cocher aussi...

Ah ! vous voilà chez vous ! 10, 12, 14, voilà... Merci, Monsieur, merci, à la prochaine...

EUGÈNE MONTFORT.

LE RABACHIS

C'était au cours de l'hiver de 1911, dans un salon bien parisien.

Un jeune peintre suédois, habile à imiter les accents et quelque peu ventriloque, nous singea, avec une maestria sans pareille, une conversation qu'il devait entendre dans un salon de Berlin, où il devait passer six mois en 1917, et d'où il reviendrait à volonté par la Suisse :

« Il y a longtemps, nous dit-il, que l'Allemagne a ses boucheries canines, mais elles étaient réservées au menu peuple.

« Lorsque je visiterai le Brandebourg, dans sept ans environ, on entendra, dans les salons les plus selects de Berlin ou des Résidences, des dialogues dans le genre de celui-ci :

— Et vous, madame Conseiller intime, que préférez-vous, le loulou rhénan ou bien le saint-bernard ?

— Oh ! madame Conseiller de commerce, notre boucher nous réserve de préférence un râble de dogue d'Ulm ou bien des côtelettes de barbet.

— Vous savez que notre Hindenburg se régale de temps en temps avec des pieds de basset *mit compot* !

— Et vous, madame Recteur Magnifique?

— Nous sommes plus raffinés, nous adorons les cervelles de chat ; on nous en réserve une fois la semaine.

— Je vous recommande aussi la queue de chat, dont on fait des bouillons extrêmement rafraîchissants.

— C'est pourquoi vous avez un si joli teint, madame le Recteur Magnifique.

— Mais reprenez donc une tranche de pommes de terre.

— Bien volontiers, et daignez permettre que j'admire votre prodigalité. »

Cette incursion dans le domaine de l'avenir avait rafraîchi tout le monde, aussi regarda-t-on presque avec tendresse un jeune poète d'un âge indécis et dont l'élégance vestimentaire rivalisait avec la banalité de versification, qui se leva pour dire des vers, en maniant d'un air dégagé une badine de prix. Car il était l'heure de la déclamation quotidienne.

Un explorateur peu connu était là ; mais spirituel et barbu, il n'aime pas qu'on récite ailleurs qu'au théâtre...

D'un geste hardi, il groupa autour de lui toutes les femmes et les enchanta en leur racontant l'histoire véridique de l'*arbre à pierres précieuses* qui pousse aux Philippines. C'est une sorte de bambou appelé *rabachis.* Il produit des opales aussi belles que celles des grands bijoutiers, mais avec des reflets plus changeants. Toutes les tiges, il est vrai, ne sont pas gemmifères...

L'histoire du bambou merveilleux empêcha le jeun poète de déclamer.

— J'aime bien mieux, a dit une admiratrice, entendr parler du *rabachis* qu'écouter rabâcher deux fois pa semaine le même poème.

Après quoi, l'explorateur raconta l'histoire miri fique du perroquet de Ménélik :

« Il y a quelques années, dit-il, on offrit au négu d'Abyssinie un perroquet dressé à Marseille et qu disait avec l'*assent* de la Cannebière :

« — As-tu bien déjeuné, Jacquot?... J'ai mangé d rôti de roi.

« Le négus passait des heures à écouter le perroque répéter ces deux phrases. Mais il voulut un jour e connaître le sens, et on lui en donna cette traductio infidèle, mais pleine de courtisanerie :

— Longue vie et prospérité au souverain d'Abys sinie! »

Il continua par la lugubre facétie d'un mormon.

« Un millionnaire de Salt-Lake City vient de donner u dîner lugubre. Tous les mets étaient noirs, mais suc culents : les truffes abondaient. Le service était fa par des nègres et, au dessert, les lumières furer éteintes. Des spectres apparurent alors et, poussant d longs cris sinistres, secouant des chaînes, distribuèrer des fleurs aux convives.

« Lorsqu'on éclaira de nouveau la salle, quelques fem mes s'étaient évanouies et l'on eut bien de la peine à le faire revenir. »

Après quoi, à propos de la mort du fameux princ

de Sagan, un acteur, nouvellement entré à la Comédie Française, raconta l'anecdote suivante :

« Par-dessus tous les autres fruits, dit-il, le duc de Talleyrand, plus connu sous le nom de prince de Sagan, aimait les fraises. Il en mangeait en toute saison. Un jour, il en reçut un panier, une primeur : on était au mois de janvier. L'envoi était accompagné des noms des expéditrices, trois actrices d'un théâtre parisien.

« On ouvrit le panier : il ne contenait que six fraises, placées deux par deux dans des feuilles de vigne. Chaque couple de fruits était de taille et de couleur différentes, et une carte indiquait le nom de celle qui offrait ainsi l'image à la fois symbolique et précise de sa poitrine. »

Et une poétesse qui, par hasard, se trouvait être encore charmante, ajouta que le prince de Sagan, si prodigue qu'il fût, savait parfois compter.

« Au temps où il était arbitre des élégances, dit-elle, il devint une fois amoureux d'une actrice qui se refusait à écouter l'aveu de sa flamme, disant qu'elle réservait ses faveurs au plus offrant.

« — Qu'à cela ne tienne ! répliqua le prince piqué de cette indifférence et écœuré de ce cynisme. Je vous entretiendrai, Madame, sur le pied d'un million par an. »

« L'actrice ne résista pas. Et la... conversation finie, le prince de dire négligemment :

« — Un million par an... J'ai passé avec vous une « demi-heure... Voici trois francs cinquante. »

« Et il s'en alla. »

On mangea quelques gâteaux sans farine et l'on but du porto; puis, dans l'intention de prendre des notes en vue d'un ouvrage intitulé : *Comment le déroulement à rebours des films cinématographiques influe sur les mœurs*, je m'en allai à la Bibliothèque Nationale.

Cet établissement imposant donne de la noblesse à la rue Richelieu. L'aspect des salles de lecture y est tout à fait *style Second Empire*, et, pour que tout y soit *de style*, les encriers, ces encriers dont l'encre est fournie par la Troisième République, portent la marque : B. I., qui signifie Bibliothèque Impériale.

Je fouillai consciencieusement les catalogues imprimés ou manuscrits, d'abord au mot *cinématographe*, ensuite au mot *scenario*, puis à *scenarii* ; *argument* me fit perdre trois minutes, de même que *canevas* et que *plan*. Alors, renonçant brusquement à toute recherche, je pris une feuille verte où j'écrivis mon nom, mon adresse et cette demande indiscrète : *Quelques scenarios pour cinématographe*.

... Au bout d'une heure, pendant laquelle je lus *le Moniteur*, un garçon me frappa sur l'épaule en disant qu'on me demandait au bureau... j'allais dire au comptoir. J'y fus. Un monsieur sévère me parla en ces termes :

— Vous voudriez quelques scenarios de cinématographe, Monsieur ? Et cette demande est formulée de telle façon qu'il nous est impossible de la satisfaire... Voyez-vous nos lecteurs demandant quelques ouvrages de médecine, ou bien quelques lexiques de langues étrangères ?... Reprenez votre plume, Monsieur, et

demandez un scenario dont vous déterminerez le titre, le format, le lieu et la date d'impression. Vous avez droit à dix demandes rédigées sur dix bulletins différents.

— Monsieur le bibliothécaire, répliquai-je, ce que vous me dites là est peu raisonnable. Sans doute ne savez-vous pas que les scenarios pour cinématographe sont généralement écrits à la machine à écrire et que c'est sous cette forme qu'on en fait le dépôt légal. On ne les voit point en librairie, de sorte que je ne pourrais indiquer ni le format, ni le lieu, ni la date d'impression ; tout au plus puis-je me souvenir de certains titres apparus un instant avant que le film ne se déroulât sur l'écran, dans la chapelle de couvent abandonné, où, en compagnie des gens de mon quartier, j'ai coutume d'aller voir le spectacle moderne par excellence : le cinématographe.

— Faites donc ! me dit le bibliothécaire. Faites donc !...

Et il reprit une lecture interrompue, celle des *Contes de la Bécasse*, de Maupassant...

Je rédigeai dix bulletins portant les titres de dix scènes cinématographiques auxquelles j'avais assisté récemment.

J'indiquai soigneusement le nom de la compagnie cinématographique propriétaire de chacune de ces scènes dont les scenarios sont soigneusement déposés pour éviter la contrefaçon. Et j'attendis une heure.

Au bout de ce temps, un employé me frappa sur l'épaule, sans rien me dire. Et le comprenant, je m'en

allai lentement vers le bureau. Le bibliothécaire referma les *Contes de la Bécasse* et me reparla en ces termes :

— Monsieur le bibliothécaire chargé des recherches me fait vous dire que vous êtes le premier lecteur qui ait demandé des scenarios de cinématographes. Mais ne vous réjouissez pas. Sans doute ne serez-vous pas le premier à en lire dans cette salle. Ainsi que vous me l'avez appris, car je ne le savais pas, ces scenarios sont dactylographiés sur deux ou trois feuilles volantes réunies par une agrafe. Nos magasins en contiennent un grand nombre; l'an dernier seulement, on en a reçu plus de trois mille. Mais je dois avouer qu'on n'a pas encore catalogué ces scenarios; on en entasse, voilà tout. Les fera-t-on relier, cette année, ou cartonnera-t-on séparément chacun de ces scenarios? Je n'en sais rien.

« L'administration n'a encore rien décidé à leur égard...

« Ah! Monsieur, le livre prend une drôle de tournure, feuilles volantes, agrafes, machine à écrire... Et quelle étonnante littérature ce doit être! Je dois ajouter toutefois, que le bibliothécaire chargé des recherches me prie de vous communiquer ses réflexions touchant les titres des scenarios choisis par vous.

« Ils lui paraissent récents et, depuis cette année nous ne recevons plus les scenarios cinématographiques mais les films eux-mêmes.

« Cela nous débarrasse aux *imprimés* d'une chose dont on ne savait que faire. Les films — soixante mètres de photographies successives — vont aux estampes.

J'y allai et je rédigeai ma demande. En vain. L'employé m'assura qu'il ne connaissait pas de films dans la maison.

— Des films! C'est peut-être même des films de mauvaise vie que vous voulez ?

Sur mon insistance, un bibliothécaire s'approcha, m'écouta en silence et répondit :

— Comme vous êtes peu raisonnable ! Dix films!... Non. Monsieur, nous ne sommes pas encore outillés pour communiquer ces choses-là... Songez donc, vous voudriez dérouler ici dix fois soixante mètres de ruban fragile. Non, Monsieur, nos employés ne sont pas là pour enrouler ce que vous avez déroulé... Votre place, Monsieur, présenterait à la fin de la séance un spectacle désolant et peu banal... Six cents mètres de ruban photographique... Mais, monsieur, nous aurions l'impression que la Bibliothèque Nationale est affligée d'un ver solitaire... Non, non, non, pas de ça, Lisette!... On ne communiquera les films que lorsqu'on aura découvert la façon de les communiquer... Au revoir, Monsieur!

Je retournai chez moi, d'où j'entendis la voix puissante de mon voisin le magnétiseur, dont j'avais remarqué la veille les vêtements usés jusqu'à la corde.

Il était en train d'exercer son art sur une cliente qui, d'après ce que je compris, lui avait demandé qu'on la débarrassât d'un amour malheureux.

— Cessez donc de l'aimer, criait mon voisin le magnétiseur et, de plus, je vous ordonne de m'acheter pour demain un pantalon neuf, vous m'entendez, un pantalon neuf !

Et l'endormie devait lutter contre cette influence, car je l'entendais crier d'une voix blanche :

— Non! non!

— Un pantalon neuf, 145 de tour de taille, je vous l'ordonne ! reprenait mon voisin le magnétiseur.

Et le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, je le vis qui sortait avec un pantalon à raies flambant neuf, ce qui me donna à penser sur l'usage modeste que cet homme faisait de sa puissance morale.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

CÉLADON

'ASTORALE EN VERS DANS LE GOUT D'HONORÉ D'URFÉ

— Neuf cents francs! Pas même le billet!... Non, 'est à déposer son bilan!

Et ayant jeté la feuille de recettes, roulée en boule, u visage du *Mercure* de Jean Bologne qui, par un nexplicable hasard, orne la cheminée de son bureau, directeur des *Fantaisies*, d'un coup de pied rageur, ait pivoter son fauteuil américain, qui se met à tourner omme un derviche.

Le secrétaire général du music-hall a pris l'air affligé u monsieur en redingote qui veut savoir si le corps st descendu. Les traits du directeur, au contraire, ont uelque chose de féroce. Les yeux fixes semblent éfier l'adversité, et les lèvres amères méprisent le nauvais sort. Heureusement, comme il a ramené ses enoux à la hauteur de son menton, pour que ses alons traînant à terre ne ralentissent pas son tournoiement, l'originalité de sa posture corrige l'extrême sévéité de son visage.

— Mais que faut-il leur donner, à ces cochons-là! éclate soudain le patron, qui pense évidemment au public parisien... On leur donne un spectacle d'attractions, ils ne viennent pas ; une revue, on ne fait pas un sou ; une opérette, on reste en bobine !... Rien ne marche, rien ! Et pas un imbécile pour m'apporter une idée, quelque chose d'un peu neuf !

Le secrétaire général, qui prévoit l'instant fâcheux où le directeur va se permettre des personnalités offensantes, veut tenter de faire accroire qu'il a une idée, et subsidiairement qu'il n'est pas un serin.

— Si nous montions l'*Histoire de la chanson* ? propose-t-il, effrontément. Hein ! le défilé de tous les chansonniers et artistes célèbres, depuis Béranger ? Avec les costumes, ça serait fameux : Pierre Dupont en blouse, Nadaud en redingote à taille et pantalon à sous-pieds, Thérésa et son panier, Amiati et son drapeau, Paulus en habit !...

Le directeur hausse des épaules dégoûtées.

— L'*Histoire de la chanson* ! Vous ne prenez pas ma boîte pour un musée, non ? Ma parole, vous voudriez me faire foutre en faillite, que vous ne parleriez pas autrement... Paulus !... Béranger !... Pourquoi pas Bossuet dans un numéro de plain-chant ?... Je ne dis pas cela pour vous flatter, mais si, dans la prochaine revue, il y a un défilé de colis, je pourrai vous distribuer le rôle du ballot (1). Je suis sûr qu'il sera bien tenu.

— Naturellement, réplique le secrétaire vexé ; il n'y

(1) Prière de supprimer cette facétie dans mes œuvres posthumes : elle vieillira. (*Note de l'auteur.*)

a que vos idées de bonnes. Seulement çà ne fait jamais un sou.

— Jamais un sou! s'exclame le patron blessé dans son cœur d'artiste. Elles n'ont pas fait un sou, mes petites Hollandaises dans *Tout nu! tout nu!*... Et ma revue de *Dix mille costumes*, elle n'a pas fait un sou? Et ma *Pantomime marocaine* ?...Vous manquez de mémoire, mon petit. Décidément, j'aime mieux ne pas discuter avec vous.

Quand un monsieur dit à un autre qu'il ne veut pas discuter avec lui, c'est généralement qu'il s'apprête à l'abreuver d'injures. La conversation tout amicale menace donc de dégénérer en démêlé poissard, lorsque la dactylographe pousse la porte. Une fois entrée, elle frappe poliment trois petits coups et, sans attendre la réponse, pénètre dans le bureau.

— Un monsieur, dit-elle succinctement en tendant une carte.

— Pierre de Brigneau, lit le directeur. Connais pas... Quelle tête a-t-il ?

— Bien, résume la jeune fille.

Et comme elle est observatrice, elle ajoute ce renseignement précieux :

— Belles chaussures.

— Alors, envoyez-le, fait le patron rassuré. Il a peut-être une idée, lui!

Le secrétaire, qui préfère mépriser cette allusion blessante, sort délibérément derrière la dactylographe en chantonnant et, au passage, il jette, comme un gros sou, un regard de pitié au petit monsieur qui fait antichambre.

Le jeune homme salue ce personnage important et, pour se donner un air dégagé, laisse tomber le rouleau qu'il tient sous le bras. Au même instant, la dactylographe l'appelle, d'un signe de tête. Vite, il ramasse son paquet, s'élance, traverse la pièce au petit trot pour ne pas faire attendre, et entre dans le bureau en galopant, comme sur le quai d'une gare.

La porte refermée sur lui, il s'arrête et rougit. Le directeur le regarde, sans sympathie, mais sans dégoût. Le jeune homme, les joues empourprées, lui fait deux jolies révérences, puis, pour rattraper le temps perdu, il repart au pas accéléré, bouscule un siège auquel il demande pardon et s'arrête enfin devant le bureau américain où le patron déclasse des papiers.

— Bonjour, Monsieur, bafouille-t-il en souriant niaisement. Vous me reconnaissez? Pierre de Brigneau. Chez les Horlan, à Dinard...

— Oui, oui, parfaitement, je me souviens, fait le directeur, dont les yeux écarquillés démentent cette affirmation polie. Comment allez-vous?

Le jeune homme s'élance vers la main qu'on lui tend, comme une biche altérée vers l'eau pure, et, comme ses dix doigts sont occupés, il lâche résolument son chapeau, sa canne, ses gants et son manuscrit, qui tombent à ses pieds.

— Drôle! pense le directeur. Bon numéro d'excentrique.

— Vous vous rappelez, n'est-ce pas? insiste le jeune homme accroupi qui ramasse son bagage. Je vous avais parlé d'un acte dont le sujet vous avait plu. Je payais les

écors, les costumes, les interprètes et j'abandonnais ıes droits, plus une petite somme...

Cette fois, le directeur se souvient. Ces bonnes aroles tombent dans son cœur comme des louis d'or.

— Mon cher Monsieur, que je suis content de vous èvoir! Je n'attendais plus que votre pièce pour monter prochain spectacle. Très drôle, votre sujet. Un petit audeville militaire, n'est-ce pas? Un réserviste qui ne eut pas faire les marches parce qu'il a les pieds plats! rès rigolo!...

Visiblement humilié, le jeune écrivain secoue tristeıent la tête :

— Vous vous trompez, Monsieur. Je n'ai jamais écrit ien de semblable Je suis poète, et c'est un acte en vers ue je vous apporte.

— En vers! se récrie le directeur en sursautant... iable, vous ne badinez pas!...

Le poète, qui semble froissé, déroule son manuscrit t en dessous, l'œil soupçonneux, le directeur surveille e jeune homme, dont il faut se méfier.

— Tous les frais payés et un sac, se répète-t-il pour e donner des forces. C'est une bonne affaire, mais le ublic va gueuler. Un acte en vers! Ce qu'il faut faire, out de même, pour gagner sa vie! Ma parole, les jeunes ens sont plus vicieux que les vieux!

Le poète, ayant caressé son ouvrage, comme on lisse s poils d'un chat, toussote et lève le nez.

— Voulez-vous que je vous lise?

— Oui, répond courageusement le directeur, prêt tout. Je vous écoute.

Le jeune homme prend alors la voix monotone et pleurarde du poète, qui dit ses vers et commence :

— Céladon, pastorale en vers dans le goût d'Honoré d'Urfé.

Céladon, pastorale en vers dans le goût d'Honoré...

LE DIRECTEUR, *interdit.* — Hein? quoi? Dans le goût de qui?

LE POÈTE. — D'Honoré d'Urfé, un écrivain du XVIIe siècle.

LE DIRECTEUR, *accablé.* — Du XVIIe siècle! Bon Dieu! vous n'y allez pas avec le dos de la cuiller!... Enfin, lisez toujours.

LE POÈTE. — Le décor représente...

LE DIRECTEUR, *l'interrompant.* — A propos, nous appellerons ça *Grande Pastorale amoureuse,* deux mille costumes.

LE POÈTE, *surpris.* — Deux mille costumes... C'est impossible, il n'y a que trois personnages.

LE DIRECTEUR, *haussant les épaules.* — Ça ne fait rien, je compte ceux des spectateurs. Allez, je vous écoute.

LE POÈTE. — Le décor représente un riant bocage ; un ruisseau jaseur serpente dans l'herbette fleurie et caresse le front penché des saules. A l'horizon bleuté...

LE DIRECTEUR, *impatienté.* — Passons, passons... Je vois ce qu'il vous faut. Un jardin anglais, n'est-ce pas? Avec la Seine au second plan, comme dans la finale de *Tout nu! Tout nu!...* C'est compris, enchaînons...

LE POÈTE, *résigné, tourne une page, la plus belle, en*

soupirant. — L'action se passe dans le Forez, au temps de Dagobert.

LE DIRECTEUR, *poussant un petit cri de satisfaction.* — Ah! ça très bien. Très bonne idée, pour un débutant! Épatant !

LE POÈTE, *levant un regard interrogateur vers le visage épanoui du directeur.*—Comment... je ne comprends pas ?

LE DIRECTEUR, *ragaillardi.* — Je vous vois venir, allez... La culotte à l'envers, pas vrai? Et Dagobert la retire en scène. Très rigolo, mon petit.

LE POÈTE, *indigné.* — Mais pas du tout. Vous n'avez pas compris. Dagobert ne figure même pas dans ma pièce. C'est une simple indication...

LE DIRECTEUR, *prenant un air sévère, comme il convient quand l'heure est grave.* — Mon petit, croyez-moi. Ajoutez un bout de rôle, débrouillez-vous, mais retirons-lui sa culotte. C'est indispensable. Ça porte comme une pièce de soixante-quinze, ces machines-là, c'est un effet sûr...

LE POÈTE. — Mais je ne veux pas...

LE DIRECTEUR, *fermement.* — Laissez-moi faire, ça marchera tout seul. Allons, la suite...

LE POÈTE, *dont les épaules se voûtent et dont la voix s'altère.* — Personnages : Astrée, Céladon, Hylas.

LE DIRECTEUR, *levant la tête et flairant, comme si une odeur fétide se répandait dans ses appartements.* — Quoi? Où avez-vous pêché ces noms-là? Vous blaguez?

LE POÈTE, *froissé.* — Dans l'*Astrée*, Monsieur d'Honoré d'Urfé.

LE DIRECTEUR, *jetant ses bras en l'air, comme s'il voulait s'en débarrasser.* — Mais tout le monde s'en fou de votre Honoré, mon bon ami. Je ne vois qu'une chose c'est que ce ne sont pas des noms de théâtre. On ne s'appelle pas Hylas, voyons ! Vous appelez-vous Hylas ? Non. Eh bien ? Collez à vos personnages des noms qui fassent rigoler, Babylas, par exemple ! Enfin, nous verrons cela aux répétitions. Enchaînons...

LE POÈTE, *reprenant sa lecture d'une voix étranglée.* — Céladon, assis aux pieds d'Astrée qui file, tresse une couronne de fleurs champêtres.

LE DIRECTEUR, *haussant les épaules.* — Vous ne réfléchissez donc pas avant d'écrire. Raisonnez un peu si elle file, comment voulez-vous qu'il soit à ses pieds, à moins de courir comme un cul-de-jatte.

LE POÈTE, *très digne.* — Elle file le lin, Monsieur !

LE DIRECTEUR, *atterré.* — Elle file le lin ! Comme à l'Opéra ? (*Il hoche tristement la tête.*) Si le public ne fout pas le feu après ce coup-là, je veux bien être pendu !...

LE POÈTE, *lisant* :

CÉLADON.

J'ai tressé de mes doigts, pour couronner ta tête,
Le beau coquelicot, la blanche pâquerette
Et le bleuet, moins bleu que tes beaux yeux en fleur.

ASTRÉE.

Écoute, Céladon, le perle mersifleur.

LE DIRECTEUR. — Hein ? Quoi ?

LE POÈTE, *très troublé, se reprenant.* — Je me trompe...

Écoute, Céladon, le merle persifleur.
Ne se raille-t-il pas de tes amours volages,
Lui qui a, tant de fois, dans ces mêmes bocages,
Entendu tes serments, faits à d'autres que moi ?

Le Directeur, *exaspéré.* — Dites-moi, ils parlent ongtemps comme ça, avant de danser ?

Le Poète, *ahuri.* — De danser quoi ?

Le Directeur. — Pas le quadrille des lanciers, bien ûr. Une danse grecque, puisqu'ils sont tout nus ?

Le Poète, *révolté.* — Tout nus ! Mais ils ne sont pas out nus, ils sont habillés ! Astrée nue devant Céladon, nais vous n'y pensez pas ! Ils s'aiment d'un amour pur, mmatériel, platonique. Puisqu'elle lui tient rigueur le...

Le Directeur. — Tout cela, c'est bien joli, mais il aut qu'ils dansent. S'ils ne dansent pas, le public ueulera. Fiez-vous à moi, Mariquita réglera un petit allet de berger amoureux, qui ne sera pas dans un bas le buffet. Avec les nymphes qui danseront une ronde utour de vos deux types et les couvriront de fleurs.

Le Poète. — Des nymphes ? Mais il n'y a pas de ymphes !

Le Directeur, *judicieux.* — Eh bien, vous en mettrez. Vous ne voulez pas que je paye mes petites Anglaises pour rien.

Le Poète, *démoralisé.* — Bien, je verrai... *Et comme ne profonde douleur l'étreint, il cherche la consolation lans ses vers.*

CÉLADON, *la main sur le cœur,*

Je jure sur le front du bon druide Adamas
Que mon amour est sincère et fervent.

ASTRÉE.

Hylas
A ses beautés d'un jour dit les mêmes paroles
Et comme un papillon, de corolle en corolle,
Il volette, inconstant, sans se poser jamais.

LE DIRECTEUR, *qui improvise une marche militair sur son bureau, avec ses doigts pour instrument.* — / propos, nous intercalerons un petit numéro de dres sage dans votre machine.

LE POÈTE, *hébété.* — Un dressage de quoi ?

LE DIRECTEUR. — J'ai engagé, pour le premier, un dresseuse de cochons, un numéro épatant. (*Il se tap joyeusement sur les cuisses.*) Ils ont une façon de valse sur leurs pattes de derrière, ces veaux-là, c'est à creve de rire.

LE POÈTE, *se levant pâle d'indignation.* — De cochons qui dansent dans ma pastorale ! Ah ! ça ! nor jamais ! Des cochons dans une pièce en vers, mais tou le monde rirait de nous !

LE DIRECTEUR, *sensé.* — Eh bien ! croyez-vous qu le public vienne ici pour pleurer ?

LE POÈTE. — Je ne sais pas, mais je sais que jamai je ne consentirai à une chose pareille. Des cochon savants dans une pastorale !

LE DIRECTEUR. — Justement, c'est leur place. Dans ne pastorale, il y a des bergers et, des bergers, cela arde les bêtes. Et puis, ma dresseuse est engagée, : ne vais pas m'amuser à payer le dédit.

LE POÈTE, *se rasseyant*. — Eh bien, je la payerai...

LE DIRECTEUR, *s'inclinant*. — Dans ces conditions...

LE POÈTE, *reprenant son manuscrit d'une main qui 'emble*. — Je saute quelques pages, n'est-ce pas ? 'arrive à la grande scène où Hylas vient chanter sur :s bords du Lignon pour narguer Céladon qui pleure.

LE DIRECTEUR, *désespéré*. — Il pleure maintenant ! 'ous, au moins, rien ne vous fait peur. Enfin, heureu- :ment que l'autre chante.

LE POÈTE. — Voici la chanson d'Hylas, sur un air utillant et moqueur.

LE DIRECTEUR. — Quelque chose comme un *rag-time*, : vois ça...

D'une voix grêle et fausse, le poète chante sa romance ır un air funèbre, et, résigné, le directeur écoute. La hanson finie, l'autre, sans reprendre haleine, poursuit npudemment sa lecture, gargouillant ses alexandrins t abattant les rimes comme on gaule des noix.

LE DIRECTEUR, *qui voudrait bien être remis en liberté*. - Et parati, et patata... Et je t'en raconte... Si son éladon payait l'électricité, il serait certainement moins avard...

... O nymphes du Lignon !
Je veux poser mon front sur vos blanches épaules
Et dormir près de vous, pour toujours, sous les saules !

LE DIRECTEUR, *songeur*. — Comment faire pour transformer ça en pantomime militaire ?

LE POÈTE :

Oui! puisque la cruelle est sourde à mes accents,
Je préfère la mort à de nouveaux tourments.
Adieu! bois parfumés! Adieu! charmants bocages!
Céladon va passer aux funèbres rivages,
Et quand reparaîtront les coursiers du soleil,
Il poursuivra là-haut son suprême sommeil!...

Le poète se tait... La tête baissée, le directeur écoute toujours, et, comme il n'aime pas l'oisiveté, il gratte une tache d'encre sur son bureau.

LE DIRECTEUR, *levant la tête*. — Eh bien ?

LE POÈTE. — C'est tout, c'est fini...

LE DIRECTEUR, *écarquillant les yeux*. — Comment cela, c'est fini! Eh bien, et l'apothéose?

LE POÈTE, *candide*. — Quelle apothéose?

LE DIRECTEUR. — L'apothéose finale, parbleu, avec les femmes nues et le chœur !

LE POÈTE, *balbutiant*. — Mais il n'y a pas d'apothéose!

LE DIRECTEUR, *se levant d'un bond*. — Il n'y a pas d'apothéose! Eh bien, ça, c'est le comble! Alors, vous croyez que le rideau va tomber comme ça, sans rime ni raison et que tout sera dit. (*Il beugle.*) Mais que voulez-vous que je f... sans danseuses au finale! Non, vous êtes épatants, vous autres, auteurs !...

ROLAND DORGELÈS.

LA BOUTEILLE A LA MER

« Mon histoire, dit mélancoliquement Tom Joë, ressemble de façon frappante à celle de Polycrate, tyran de Samos. Effrayé de son bonheur persistant, ce personnage historique craignit quelque revers effroyable. Il voulut apaiser les dieux par un sacrifice volontaire. Et il jeta à la mer son alliance de mariage en or. Mais vous savez comment il la retrouva, quelques jours après, dans le ventre d'un poisson, qui, sans doute, l'avait avalée. Les conspirateurs comprirent que le moment était venu. Ils mirent un masque sur leur figure et s'enveloppèrent de manteaux couleur de muraille. Et, la semaine suivante, le malheureux Polycrate mourut lâchement assassiné.

« Mon histoire, soupira Tom Joë, est exactement le contraire de celle de Polycrate, tyran de Samos. Mais l'infortune peut être pareille en des événements opposés. La vie est variée autant que sournoise, comme disait feu ma grand'mère, dont Dieu ait l'âme ! »

Tom Joë se signa dévotement, puis tapa de petits coups de sa pipe, sur la table, pour la vider. Il examina

scrupuleusement les cendres qui venaient de tomber. Ce n'étaient pas celles de sa grand'mère, malgré toute la bonne volonté. Il les balaya d'un geste large et continua :

« Une bouteille de rhum toute neuve. Je venais de l'acheter, et je l'avais emportée avec moi, comme j'allais à la pêche, ce jour-là. Comment ai-je fait? L'ai-je imprudemment posée au bord d'un rocher glissant? Ou la brise venue du large l'a-t-elle attirée au sein des flots? Quelque poisson vorace et monstrueux fut-il tenté par cette liqueur insolite? Je ne sais. La bouteille a disparu. Heureusement qu'elle était admirablement bouchée.

« Trois ans de suite, muni des meilleurs appâts, je suis revenu à la même place. J'ai lancé ma ligne, jeté mes filets, dardé mon harpon, dans la direction où je présumais que devait être ma bouteille. Vainement. J'ai embauché d'honnêtes scaphandriers qui se sont livrés à des sondages minutieux. La moitié de ma fortune y a passé. Une voix mystérieuse, venue d'en haut, ou plutôt du fond de la mer, me disait de ne pas désespérer. Et cependant je me remémorais les vieilles histoires mélancoliques où des naufragés ont écrit des lettres d'appel qu'ils ont mises dans une bouteille lancée à la mer. Je n'aurais pas été étonné d'en voir surgir une, au bord des flots, bourrée de papiers émouvants. Mais j'eusse préféré ma bouteille, toute vide, avec du rhum.

« Un jour, enfin, à la longue, ma patience a été récompensée. La patience n'est d'ailleurs jamais

récompensée qu'à la longue, et il faut qu'il en soit ainsi, car, si elle n'avait pas attendu, ce ne serait plus la patience et on ne pourrait plus la récompenser. Je venais de lancer ma ligne ; quand je tirai sur elle pour la ramener, je sentis une résistance insolite. J'étais arrivé, par la pratique, à une telle délicatesse de toucher que j'étais capable, rien qu'à la tension du fil, de diagnostiquer exactement la pointure d'un vieux soulier. Mais, cette fois, l'hameçon avait l'air d'être accroché au fond de l'eau. Je tirai encore, mais vainement. Une émotion m'envahit. Avais-je mis la main sur le poisson d'or des légendes que l'on ne pêche que tous les mille ans? Je fis un effort suprême. Le bout de la ligne s'arracha tout à coup des profondeurs, et je tombai sur le dos, tandis que, de l'extrémité du fil, décrivant une courbe majestueuse, une bouteille, que je reconnus aussitôt, venait s'affaler à mes côtés.

« Elle était ventrue et large, mais de goulot étroit, et dans le ventre de la bouteille, la remplissant hermétiquement, vingt fois trop gros pour sortir par le col, il y avait un poisson.

— Un poisson, Tom Joë ?

— Un poisson. Et non pas mariné, comme on aurait pu s'y attendre. Il était au contraire très vivant. Mais comment diable avait-il pu se glisser là-dedans ? Je pensai d'abord à ces choses ingénieuses que des matelots font pénétrer, à grand renfort de patience, dans une bouteille, un navire, par exemple, avec tout son gréement, dont ils assemblent les morceaux pièce à pièce, au moyen de longues pinces, de telle sorte qu'on se

demande par quelle sorcellerie ce navire, qui remplit toute la bouteille, a pu passer par la minceur du goulot Ce sont des ouvrages stupides. Et quelle apparence qu'un homme, si ingénieux fût-il, eût eu la patience d'introduire dans cette bouteille, morceau par morceau, un poisson vivant?

« Mais la pauvre bête me regardait à travers les parois diaphanes de sa prison, et je lus, dans son regard lamentable, l'explication. Elle était entrée par le goulot, n'étant encore qu'un petit poisson. Le petit poisson avait grandi, sans se soucier de sortir, et, quand il y avait pensé, comme dans l'histoire de la belette, il était trop tard. Peut-être son étourderie venait-elle d'une faiblesse irrémédiable du cerveau amenée par l'abus du rhum. Je ne pus savoir si c'était lui qui avait ôté le bouchon pour entrer dans la bouteille, ou si c'était le hasard. Dans tous les cas, ce qu'il y avait de certain, c'est qu'il avait bu tout le rhum. Il n'en restait pas une goutte. C'est l'ivrognerie qui l'a perdu. Il est devenu, si je puis m'exprimer ainsi, par une comparaison aussi neuve qu'elle est juste, le prisonnier de son vice. Et je cite volontiers cette histoire comme un exemple des funestes effets de l'intempérance. Il y a des gens que je connais, sans allusion personnelle, qui pourraient en faire leur profit. »

Tom Joë, en disant ces mots, me regardait par-dessus ses lunettes, avec insistance et âpreté. Je rougis légèrement, et pour détourner la conversation :

— Mais vous ne me dites pas, Tom Joë, ce que vous avez fait du poisson?

— Ce que j'en ai fait ? Vous ne pensez pas que je l'aie fait monter en bague. Je l'ai mangé, naturellement. Il était délicieux, d'ailleurs, avec un exquis fumet de rhum.

— Et comment, Tom Joë, comment avez-vous pu le manger ?

— Comment ? De la façon la plus naturelle, comme on fait toujours dans un cas semblable, avec un tire-bouchon !

Gabriel de Lautrec.

CAPORAL CARCO !...

Caporal Carco, vous n'étiez
Pas un gradé sévère ;
Quand on vous cherchait au quartier
Pour vous offrir un verre,

On s'arrêtait soudain, charmé...
Vous lisiez du Tailhade
Et du Stéphane Mallarmé
Aux gas de votre escouade

Ils écoutaient, ces bons amis,
Votre voix inspirée,
Car tous péchés étaient remis
Dans la bonne carrée,

Hormis celui de ricaner
Au cher sonnet du « Cygne »..
Alors, vous saviez les donner
Les deux jours de consigne !

JEAN PELLERIN.

L'EXCENTRIC

Sam Bobett, le pitre sans rival des music-halls américains, l'incomparable casseur d'assiettes, l'excentric silencieux à la trogne enfarinée, au chef hirsute, au nez rubescent, était à la ville le plus paisible et le moins fantaisiste des hommes. Il avait, au cours de ses tournées, amassé une fortune rondelette et, depuis longtemps, il caressait un projet : se marier avec une petite femme tranquille, avec une bonne ménagère qui satisferait enfin ses goûts de bourgeois rangé et méticuleux.

Dans son français bizarre, il dit un jour à son camarade Zecco, le prestidigitateur :

— *Say, old boy !...* Je vais marier.

— Qui donc ?

— Moi-même avec une *girl* convenable et bien élevée, dans laquelle je suis tombé en amour le mois dernier.

— Ah ! je parie que c'est cette fascinante Ketty Bashford, l'étoile du Manhattan.

— No, Zecco. Vous parlez à travers votre chapeau ! Moi, épouser une artiste ! Plutôt boire un cocktail avec

une paille fendue!... A force de casser des assiettes, je connais les femmes, *old man!* Impossible qu'on me tire la jambe sur cette matière. Et depuis longtemps j'ai atteint cette conclusion que la Française est la plus recherchée des épouses. Je marie donc une Française. Jolie. Brune... *A peach!* Estraaaordin're, je vous dis! Elle était captivée par mon numéro et venait souvent au Royal-Palace, toujours chaperonnée par sa propre et véritable mère !

— C'était sans doute ces élégantes habituées de l'avant-scène de droite, qui...

— No! Pas cela du tout. Elles ne sont pas riches assez... Elles s'asseyaient sur la galerie... La maman est blanchisseuse. C'est meilleur ainsi. Pas le goût du luxe, pas le désir de bijoux, ni de la vie compliquée, ni du théâtre, ni de toutes ces histoires qui sont si horripilantes !

— Alors, vous êtes un heureux homme?

— Sûr, que je suis ! Grâce à Noémie, ma future femme, — vous savez, j'ai une faiblesse pour ce petit nom si français et si harmonieux de Noémie, — grâce à elle, je vais enfin réaliser mon désir de pantoufles, de cuisine bon garçon et de coin du feu !... Car, en somme, entre nous, mon cher, j'étais fait pour instruire des lapins et vraiment pas pour jongler avec la vaisselle, ni pour me gifler sur la physionomie, ni pour exécuter tous ces damnés tours que le public rigole devant, comme si c'était une satisfaction pour moi de me blanchifier la façade et de buter à cause d'un pantalon trop spacieux!...

* * *

Un an plus tard, le prestidigitateur rencontra am Bobett. Tout d'abord, il ne l'avait pas reconnu ous son martial uniforme khaki de volontaire amé-icain.

— Bonjour, Bob! fit-il la main tendue.

— Hello! Bonjour, répondit l'ex-gloire des music-alls... Vous voilà de retour à Paris ?

— Oui, mais quelle surprise, vieux Bobett! Vous en haki!

— *Well*, je vais vous expliquer. Avec la déclaration le guerre des États-Unis, j'ai pensé que mon devoir tait d'enrôler ma personne comme les camarades, et 'est ainsi que j'ai rejoint la *National Reserve*.

— Bravo! Et votre femme, Bob? Qu'a-t-elle dit? Elle a dû être bien triste de vous voir partir !

Sam Bobett frappa l'épaule de son ami et fit, en ochant la tête :

— Ah! je n'ai pas eu la chance!... C'est curieux, mon auvre Zecco, combien les *girls* peuvent nous intro-luire tous dans l'erreur !... Je vous avais confié mes goûts ourtant si faciles et mon désir d'un *home* très pondéré... Eh bien, après quelques mois de vie en société, Noémie 'est révélée très différente... Oh ! quelle volte-face!!!

— Pas possible!

— Si... Ce n'était pas l'épouse ratatinée, obéissante et exiguë que j'imaginais... Mais pas du tout! Alors, j'en ai pris mon parti. Et, si vous voulez m'être agréable,

nous parlerons sur un autre sujet. Venez avec mo
prendre un *drink* et oublions ces choses.

Ils traversèrent les boulevards. Devant le Royal Palace, le prestidigitateur s'arrêta et dit à Sam Bobett

— J'aurai un engagement ici, la semaine prochaine. Bonne boîte. On refuse du monde tous les soirs. Il y a paraît-il, des numéros excellents dans la revue... Entr autres, Gladys Moore, la fameuse *girl* de Londres qu danse, mon cher, une merveille! Allez voir la petit Moore, vous m'en direz des nouvelles!

— Oui, répondit tranquillement Sam Bobett. J sais. Je vais attendre la petite Moore, chaque soir, la sortie des artistes.

Zecco eut un sourire égrillard.

— Hé! Hé! plaisanta-t-il... Vous! Déjà infidèle!

— No! La petite Moore, c'est Noémie, ma femme

Le prestidigitateur stupéfait s'écria :

— Votre femme! Mais alors, c'est une révélation Vous pouvez être fier de votre élève!

Sam Bobett eut un geste de regret. Il s'arrêta sur l trottoir et soupira :

— Oui... Elle a un succès fou et ça me désole!

MAURICE DEKOBRA.

MARDI GRAS

Un vent froid faisait battre le volet d'une fenêtre voisine ; sur les murs et au ciel vide gelait la lumière ; de jeunes femmes coururent en frissonnant dans leurs manteaux. Celle du milieu s'arrêta une seconde, me fixa de ses yeux noirs, puis repartit. Elles tournèrent à l'angle des façades, disparurent. Suivit un gros homme rouge et jaune, dont le ventre de carton ballottait, moins énorme que ses joues. A travers les ellipses peintes de deux trous, il me dévisagea et poursuivit tout droit sa route, lourd comme un paysan qui a bu et lent comme un aveugle. Puis vint, appuyée sur son bâton, une mendiante qui posa son regard sur le mien ; un adolescent à barbe grise et à chapeau de soie rebroussé parut scruter mon inquiétude avant de continuer sa marche vers la fin de la rue, coin où luit, fermée, la petite boutique du marchand de vins ; des jeunes gens me virent et me dépassèrent ; une Folie, dont les épaules et les bras disparaissaient sous un maillot en coton rose, tourna vers moi sa figure de plâtre et remua les grelots de sa jupe, dont le tintement se perdit dans

l'air sec. Ce fut alors que m'atteignit la rafale, élevan
entre les maisons blanches les corps d'armée de l
poussière. Sur le trottoir et la chaussée ne passait plu
rien, et je fus seul entre les joies éloignées de ce carna
val, seul et triste à mourir d'imaginer les masques, l
soleil, les cieux et les rythmes.

CLAUDIEN.

AMÉNITÉS POSTALES

(TRILOGIE)

I

Girandol se leva brusquement, et, d'une voix qui it dresser la tête à tous les clients de la terrasse :

— Alors, fit-il, c'est bien entendu ? Tu me refuses :inquante louis ?

Lapouard-Tappey, très gêné, haussa doucement les paules, paya (selon son habitude), puis, prenant par e bras son redoutable ami d'enfance, l'entraîna sur le oulevard.

— Lâche, va! grogna Girandol... Tu n'oses même as me les refuser en public !

Lapouard-Tappey sentit sa patience l'abandonner.

— En voilà assez, n'est-ce pas ? dit-il... Cela me ait assez de peine, de ne pas pouvoir te les prêter. Mais, ue diable! tu devrais comprendre : je ne suis pas seul !

Girandol eut un rire sarcastique.

— Parbleu! Tu as épousé une femme charmante... avec trois cent mille francs de dot ! Et tu gagnes vingt-

cinq mille francs avec ta peinture de genre... de genre ennuyeux! Et moi, le pauvre copain, qui n'ai jamais eu de veine, — qui ne vis que pour l'art, — tu me laisses partir pour l'Algérie sans un sou...

— Mais, puisque le ministère t'envoie en mission et que tu vas toucher 2 500 francs avant ton départ et 7 500 là-bas... Tu n'as pas besoin d'emmener Mathilde

— Voyons, mon vieux! supplia Girandol... Passe-moi vingt-cinq louis! Comme ça, tu ne m'en devras plus que vingt-cinq... que tu m'enverras là-bas !

Cette plaisanterie classique resta sans effet.

— Non, Girandol ! conclut Lapouard-Tappey, énergique. J'ai trop de charges: déjà trois gosses... et un en espérance. Et tu sais bien que ce n'est pas moi qui tiens les cordons de la bourse.

— Personne n'ignore que ton odieuse belle-mère te traite en gamin...

— Justement! Et rappelle-toi, mon vieux, l'immortel principe de notre grand Raoul Ponchon : *Il vaut mieux ne pas payer que d'avoir des histoires !*... Là-dessus, bon voyage !...

— Tu me plaques! s'indigna Girandol... Oh! mais, ça ne se passera pas comme ça : tu auras de mes nouvelles!

— C'est cela! Envoie-nous des cartes postales...

Et, par une manœuvre savante, Lapouard-Tappey mit un autobus entre lui et le chef de l'école rhomboïdale, qui, de l'autre côté du trottoir, hurlait de confuses malédictions.

II

Quatre mois s'étaient écoulés depuis cet entretien. Malgré sa menace, Girandol n'avait pas donné signe de vie. Lapouard-Tappey se reprochait parfois sa dureté, et sans cette crainte de sa belle-mère, qui était pour lui le commencement de la sagesse, peut-être eût-il envoyé quelques subsides à l'exilé.

« Pauvre vieux, se disait-il, je lui pardonne de m'en vouloir !... »

Or, une nuit, vers onze heures et demie, comme tout dormait déjà chez les Lapouard-Tappey, qui ne se couchaient jamais bien tard, la sonnerie électrique vibra tout à coup.

Le peintre, arraché à son premier sommeil, ouvrit les yeux vagues.

« Bah! pensa-t-il... des idiots qui se trompent l'étage! »

Mais, dans le lit jumeau, près de lui, sa jeune femme, ui s'était endormie en lisant *le Buste du décapité*, enait de se dresser en sursaut et criait d'une voix lanche :

— C'est la *Bande noire* !

Il y eut un silence... Puis la sonnerie reprit, insisinte et prolongée. Au fond de l'appartement, les enfants éveillés se mirent à pousser des cris. Puis belle-maman, s bigoudis en bataille, apparut, un bougeoir à la main.

— Mais vous n'entendez donc pas ?... Qui peut nner à une heure pareille; j'ai le pressentiment d'un alheur ! »

Quelques secondes plus tard, toute la famille était groupée derrière la porte dans des attitudes et des costumes de Peaux-Rouges sur le sentier de la guerre. A tout hasard, Lapouard-Tappey s'était muni de son browning.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Télégraphe, répondit une voix jeune et ironique.

Des chaînes de sûreté cliquetèrent ; un verrou grinça.

— Excusez, M'sieu, fit le porteur... Mais ça vient d'Afrique, et, dans ces cas-là, on porte les dépêches jusqu'à minuit...

Sous le globe électrique de l'antichambre, Lapouard-Tappey dépliait nerveusement le papier bleu... L'Afrique?... Girandol ! parbleu... ce ne pouvait être que lui. Très malade sans doute... à bout de ressources...

— Eh bien, lisez, mon gendre, ordonna la voix sévère de belle-maman.

Lapouard-Tappey, qui venait de parcourir la dépêche, répondit simplement :

— Impossible!...

Et il allait la déchirer. Mais sa belle-mère, plus preste s'en saisit et lut à haute et intelligible voix :

Ben-Siffrach, 8 h. 25 soir.

Remarqué oasis Ben-Siffrah chameau femelle ressemblant si curieusement à ta belle-mère que n'ai pu résister plaisir t'en aviser.

GIRANDOL.

— Maman! ma pauvre maman chérie! sanglota la jeune Mme Lapouard-Tappey en se jetant dans les bras de sa mère.

Cependant les trois enfants : Yette, Dédé et Toto, se livraient aux transports d'une joie irrévérencieuse. Leur père les fouetta d'importance pour faire diversion, mais il n'échappa point à la juste fureur de belle-maman...

— Ah! c'est ainsi, Monsieur, hurlait-elle, que vous me faites respecter de vos amis! Voilà qui prouve assez dans quels termes vous leur parlez de moi!

Elle continua ainsi jusqu'à l'aurore.

Lapouard-Tappey dut vivre à l'hôtel pendant quinze jours et n'évita le divorce que grâce à la bassesse de son repentir.

III

... Mais, ayant appris quelques mois plus tard que irandol, revenu d'Afrique et enrichi par le succès le son exposition chez Legrand-Venelle, avait loué un plendide atelier avenue de Villiers, Lapouard-Tappey e présenta chez son ami à une heure matinale (deux ieures après-midi...), où il était sûr de n'être point eçu... Il en profita pour causer longuement avec le oncierge, un *concierge-gérant* important et solennel, ui daigna lui confier que son nouveau locataire lui araissait d'allure quelque peu fantasque et débraillée. a tenue correcte et l'aspect bourgeois de Lapouard-appey encouragèrent même le cerbère à déplorer que propriétaire d'un aussi bel *immeuble* crût devoir

louer son sixième à des artistes « qui n'étaient même pas de l'Institut ».

Lapouard-Tappey approuva avec véhémence d'aussi saines idées... Puis, rentré chez lui, il adressa à Girandol, au revers d'une carte postale illustrée qu'il évita soigneusement de mettre sous enveloppe, ces quelques lignes d'une écriture nette et appuyée :

Mon cher ami,

Je me suis présenté tantôt chez toi sans avoir le plaisir de t'y rencontrer. J'eusse été heureux de te dire ma reconnaissance pour ton gracieux souvenir, et la joie que me cause ton retour... Mais pourquoi t'amuses-tu à répandre partout le bruit que ton nouveau concierge est une brute avinée et un garçon de mœurs douteuses?... J'ai causé près d'un quart d'heure avec lui et je le tiens pour un parfait honnête homme. Tu as passé l'âge de ces fumisteries de rapin qui ne peuvent que faire du tort à de braves gens, et plus encore à toi-même. Sans rancune, n'est-ce pas?... et à bientôt.

Ton fidèle, LAPOUARD-TAPPEY.

... Et le 15 de ce mois-là, qui coïncidait avec le terme, Lapouard-Tappey, en se promenant sur l'avenue de Villiers, goûta la joie sournoise de voir entassés pêle-mêle au bord du trottoir, devant la maison de son vieux copain, tous les meubles, tapis, tentures et souvenirs d'Afrique... Girandol avait reçu son congé.

CURNONSKY.

LE CYGNE

(GENRE ESSAI PLEIN D'ESPRIT)

Le cygne se chasse en Allemagne, patrie de Lohengrin. Il sert de marque à un faux col dans les pissotières. Sur les lacs, on le confond avec les fleurs et on s'extasie alors sur sa forme de bateau ; d'ailleurs, on le tue impitoyablement pour le faire chanter. La peinture utiliserait volontiers le cygne, mais nous n'avons plus de peinture. Quand il a eu le temps de se changer en femme avant de mourir, sa chair est moins dure que dans le cas contraire. Les chasseurs l'estiment davantage alors. Sous le nom d'eider, les cygnes aidèrent à l'édredon. Et cela ne lui va point mal. On appelle hommes-cygnes ou hommes insignes les hommes qui ont le cou long comme Fénelon, cygne de Cambrai, etc...

MAX JACOB.

ENCORE FANTOMAS

Ils étaient aussi gourmets que gourmés, le Monsieur et la Dame. La première fois que le chef des cuisines vint, un bonnet à la main, leur dire : « Excusez-moi, est-ce que Monsieur et Madame sont contents ? », on lui répondit : « Nous vous le ferons savoir par le maître d'hôtel ! » La seconde fois, ils songèrent à le mettre dehors, mais ils ne purent s'y résoudre, car c'était un chef unique. La quatrième fois (mon Dieu ! ils habitaient aux portes de Paris, ils étaient seuls toujours, ils s'ennuyaient tant !)... la quatrième fois, ils commencèrent : « La sauce aux câpres est épatante, mais le canapé de la perdrix était un peu dur ! » On en arriva à parler sport, politique, religion. C'est ce que voulait le chef des cuisines, qui n'était autre que Fantomas.

MAX JACOB.

L'ACCENT

Il y avait soirée chez M. Picquois-Afternoon, l'élégant professeur de diction, et j'y avais été convié.

Picquois, Français authentique, s'était jadis embarqué pour le Nouveau Monde en qualité de précepteur.

Il en avait rapporté sa gracieuse femme, née Afternoon, et tous deux avaient ouvert, dans le quartier des Champs-Élysées, un cours de musique, solfège, littérature, lecture et diction françaises à l'usage des jeunes étrangers des deux sexes, désireux de se perfectionner dans notre langue et surtout d'attraper cet accent, cette netteté de prononciation qui est l'apanage de nos plus grands acteurs.

Souvent j'avais proposé à Picquois d'annexer à son cours une chaire d'argot, mêlé d'un peu de bellevillois ou de loucherbême, dont il m'aurait chargé ; mais, bourré de préjugés et de pudeurs ridicules, il s'y était toujours refusé. Il est juste d'expliquer, pour sa défense, qu'en raison des origines et des relations de sa femme, la majorité de leurs élèves était faite de délicieuses jeunes filles de la colonie américaine. Cependant, ceux et celles qui veulent pénétrer les secrets de

notre idiome n'y parviennent qu'en retournant à ses sources, c'est-à-dire en tous les temps, la langue, les vocables, les tournures, les locutions populaires qui formeront le français académique futur.

Tout en rendant justice à mes déductions, Picquois ne voulait pour rien au monde les appliquer.

En compagnie de Mme Afternoon, il faisait donc piocher à ses bénévoles « élèves » les classiques, et rien que les classiques. Il avait fait bâtir chez lui une petite scène sur laquelle elles jouaient le répertoire, notamment la tragédie, et le plus grand nombre était parvenu, après des mois d'efforts, à « sarah-bernhardtiser » et à « mounet-sullyfier » de façon congrue.

Grâce à des méthodes de son invention restées pour moi mystérieuses, Picquois certifiait qu'il détruisait les grasseyements britanniques ou germaniques les plus rebelles, et ses prospectus bilingues portaient qu'il lui fallait un nombre dérisoire de leçons pour conférer à ses pupilles l'accent français le plus pur et chasser de leur prononciation la plus petite inflexion qui les eût fait reconnaître pour des « foreigners »...

Et un jour, afin de faire les parents et le public juges des progrès obtenus par sa gymnique linguale, il offrit une grande soirée artistique, littéraire et dramatique, dans laquelle ne devaient donner que ses pouliches et « pur sang » favoris.

Toutefois, auparavant, je l'avais tellement endoctriné à propos de l'inertie, voisine de la mort, des formules classiques, qu'il s'était, disait-il, décidé à faire travailler « autre chose » à ses élèves...

Autre chose ! Mais quoi ? Il était peut-être allé jus-'à Victor-Hugo, Baudelaire, Verlaine, Vielé-Griffin, allarmé, Verhaeren, Henri de Régnier, Moréas ! nprudent Picquois ! Qui savait ?

A toutes mes questions il se déroba, me promettant seu-nent une « surprise », un « clou », un « numéro », présenté r deux de ses meilleurs produits, qui ferait sensation. Très bien !

La première partie de la soirée étant consacrée à vers gazouillements et intermèdes musicaux et le clou » devant être révélé au mitan de la fête, j'arrivai, our le « clou ».

C'était la fin de l'entr'acte. Je me glissai à travers une ande affluence d'épaules et de nuques nues, dont rtaines, plus grasses et blanches, m'évoquaient invin-blement des nourritures de réveillon et me donnaient ositivement faim.

Je trouvai Picquois-Afternoon très entouré, très licité, et je surpris au vol ces compliments caracté-stiques qu'on lui adressait de divers côtés :

— Extraordinaire ! Merveilleux ! Maud n'a pas plus léger accent ! Bettie non plus, c'est divin !

A quoi le professeur, rouge et dans tous ses états, postait :

— Ceci n'est rien, vous allez voir, vous allez voir sera le clou !

Chacun reprit sa place dans un grand bruit de chaises de jupes remuées. Picquois frappa les trois coups, le rideau de la petite scène s'ouvrit lentement. On t régner l'obscurité comme chez Gémier, comme

partout. Apparut un décor de frais printemps : un pe à droite, un banc de pierre sur lequel un jeune homn vêtu d'une cape et tête nue semblait mourant. Nc loi n de lui une jeune élève de Picquois, habillée de ga: légère et couronnée d'un laurier d'or, se tenait gracieus

De la coulisse, la voix de Mme Picquois-Afternoo qui aurait dû bénéficier des méthodes irrésistibles c son mari, annonça :

— The nouit of May by Alfred of Miousset ! Th Miouse !

Et « The Miouse » commença dans l'émouvant silence

« Paoaitte ! pends tone louth eye mé daonne one baysé !
The flower of égantier sent ses bougeons éclaore,
The pintemps nay cette souar : lé vents vont s'embazer
Et the beyge ouhonnête en attendant l'Aorore
Aux pemmiers bouissons verts commence à se paoser.
Paoaitte ! pends tone louth eye mé daonne one baysé ! »

Où diable avais-je perçu quelque chose d'approchant Je n'eus pas le temps de m'en rendre compte. La voi de Mme Picquois-Afternoon recommença de la coulisse

— The Paoaitte !

Et le jeune « paoaitte » sur lequel je comptais pou raccrocher mes souvenirs déclara :

Caomme il faye nouar in the valley,
J'aye crou qu'oune fôme vouâlée
Flaottait le bas, sur le faorêt.
Elle saôtait dé la puairie.
C'est one étange ouêverie.
Elle s'efface et dispaouait !

Et je dus supporter jusqu'à la fin cet inconcevable ragouin auquel j'ai conservé son orthographe photique. Je ne pus même pas me sauver lorsque « the iouse » demanda au « paoaitte » sur un ton d'institrice qui gronde un petit enfant :

Crois-tu donc qué j'ey soâ comm' lé vent d'aotonne
Qui sé nouyit dé plaouro jusqué su one tombao
Et pour qui the Doulaeur n'eye qu'une goutte d'ao ?
Aoh ! paoaitte ! One bayser, its me quoui té lé daonne !

Ici la jeune « Miouse », qui devait avoir d'excellentes isons pour le faire, donna un « kiss » sonore à son ulloureux partenaire, qui le lui rendit avec vigueur...

Des protestations jaillirent du public : des parents obablement :

— It's hawful ! It's a shame !

Et cela fit un petit scandale étouffé dans les rires.

Picquois-Afternoon était épouvanté et riboulait vers oi des yeux farouches. Sûrement il imputait à mon fluence la tournure désastreuse que prenait sa tentave...

Aussi, dès les derniers vers, je m'enfuis et profitai des plaudissements pour me dérober tout à fait. Depuis i appris que, ruiné, mon ami recrute ses élèves chez s acrobates français, italiens, allemands ou espagnols ui veulent apprendre à parler « clown » dans les parades cirque.

(*Comœdia*, 23 mars 1910.)

JEHAN RICTUS.

UN CAFÉ

Le Monsieur, *Montmartrois*. — Comme elle est int
midée ! Il n'y a pas longtemps qu'elle travaille ?

La Vieille. — Elle ne sort que depuis quinze jour

Le Monsieur. — Est-ce qu'elle a du goût ?

La Vieille. — Mais oui. Dans deux ou trois moi
elle ira bien ; elle sera même peut-être trop dessal
alors...

Le Monsieur. — Je vous intimide, mon enfant

La Petite. — Non, Monsieur.

La Vieille. — Elle est drôle. Il y a longtemps qu
nous pourrions être rentrées. Elle en a manqué trois
Un type très bien, jeune, chic, gentil ; elle n'a pas voulu
— Quand il me donnerait cent francs, je n'irais pa
avec lui ! Il disait : — Mais une demi-heure !... — Non
Quand il a été parti, elle m'a dit qu'il lui faisait peur
Elle préfère les vieux, ils l'effraient moins. Elle est dif
ficile, mademoiselle : elle choisit.

Le Monsieur. — Et moi, est-ce que je vous fai
peur ?

La Petite. — Non, Monsieur.

La Vieille. — Il faut être doux avec elle, il faut lui rler poliment.

La Petite (*regardant la vieille*). — Oui, on obtient ıt de moi par la douceur, rien par la colère.

La Vieille. — Elle a sa tête.

(*Une pause.*)

La Vieille. — Elle est fatiguée, elle voudrait bien coucher.

Le Monsieur. — Allez la coucher, allez!

La Vieille. — Oh! nous allons rester encore un peu...

Le Monsieur. — Elle a une jolie oreille. Pourquoi coiffe-t-elle comme ça? Il faudrait montrer ses oreilles.

La Vieille. — Elle a aussi un joli front. Mais elle ut mettre ses cheveux sur son front. Ah! elle est pas commode!

Le Monsieur. — Voyons, il faut être plus obéissante ıe cela, Mademoiselle!... Quel âge a-t-elle?

La Vieille. — Elle a eu dix-sept ans hier.

Le Monsieur, *poli*. — Mais c'est déjà une grande ersonne... (*Un temps.*) Bonsoir, Mesdames.

Eugène Montfort.

COMME UNE NYMPHE

L'Allemand essuya ses lunettes d'or. C'était un viei lard aimable et païen, vêtu de vert-bouteille, coiffé d'u chapeau mou orné d'une plume de tétras, et végétarie au point de ne manger que des racines grecques.

Il raconta d'une voix tranquille ce qui va suivre, e son attitude dans le parc complice était celle d'un homm qui a connu les dieux et qui ne peut véritablement pa s'en féliciter.

— Elle, Monsieur, c'était ma petite Léda, et j l'avais consacrée nymphe. Elle vivait dans ce bea décor, dansant en tunique blanche sur l'immortel ray grass de cette prairie d'agrément. Elle me charmai par sa grâce de petite naïade qui ne sait rien de rien, pas même le nom des arbres qu'elle appelait : frères!

« Ce bonheur mythologique m'échappa des mains et mon trop grand souci de la propreté parut sans doute un anachronisme par rapport à cette évocation.

« Il advint, Monsieur, que Léda découvrit ce petit lac et, naturellement, en se penchant entre les roseaux, elle aperçut sa jolie figure rose que l'onde reflétait.

ırprise, apeurée, elle se rassura, se tira la langue et ›ussa la curiosité jusqu'à poser son doigt sur l'image ıi lui révélait à la fois et l'eau et les miroirs. L'image dissipa et la petite Léda, de jour en jour, s'enhardit s'initia aux mystères du lac, au point de plonger du ıut d'un rocher et de nager ensuite en poursuivant s libellules.

« Moi, durant ces jeux, j'adressais des remerciements Zeus, qui, dans sa puissance, me permettait de revivre ›us un ciel de l'Olympe avec ses accessoires.

« Ça pouvait durer, Monsieur, mais il en fut autre-ıent. Léda, les cheveux dénoués, vint, — mon Dieu, ›urquoi? — frapper à la porte de mon cabinet de avail que Dorothée, ma vieille bonne, venait de passer l'encaustique et à la paille de fer. J'ouvris à la jeune lle qui, devant le sanctuaire des livres, mit un doigt ır sa bouche, n'osant avancer d'un pas.

— Allons, dis-je, venez, Léda, ma chérie!

« Chose étonnante, la jeune nymphe ne voulait point vancer, se cramponnant au tapis avec une résolution ırouche.

« Et je la vis, Monsieur, se pencher sur le parquet rillant comme un miroir ; elle y découvrit sa figure et e sourit avec complaisance. L'attitude gracieuse de la emi-déesse me ravissait, bougre de Prométhée à la ıanque que j'étais! hoqueta Fuchs dans un sanglot.

« Oui, Monsieur, quand la petite fut lasse de se mirer, lle grimpa sur un escabeau de sept mètres de hauteur t qui me servait à atteindre les derniers rayons de ma ibliothèque. Je la vis grimper comme une vraie petite

faunesse reconstituée, puis, Seigneur! elle allonge les bras, fléchit sur les jarrets et plongea la tête l première sur mon parquet trop ciré, ce parquet ciré o elle avait aperçu son image et que, dans son ignoranc de la stupidité humaine, elle avait confondu avec l miroir profond du lac où elle s'ébattait !

« Le temps de fermer les yeux, ma nymphe étai à terre, aplatie, étalée comme une crêpe. Je voulu la relever, mais la jeune fille venait d'acquérir la connais sance des choses, elle me coula un sale regard et s'e alla.

« Elle partit, conclut Fuchs, elle partit sans un mo de remerciement, et maintenant, m'a-t-on dit, ell vend ce que la morale réprouve, dans un port du Sud où les matelots, les soldats et les autres, de profession diverses, sont tous d'accord pour l'appeler : Paméla.

PIERRE MAC ORLAN.

AVEZ-VOUS DES MOYENS D'EXISTENCE?

La langue française a de ces souplesses : avez-vous le moyen d'*exister* ?... c'est-à-dire de respirer, de penser, de vous mouvoir, de dormir, etc... Le moyen, c'est-à-dire le droit. Deux gendarmes, un beau dimanche, vous arrêtent le long d'un sentier :

— Avez-vous des moyens d'existence ?... Non ? alors, mon garçon... que je vous interdis d'exister !...

Pour exister, il est indispensable de manger ; il est bien nécessaire aussi de se loger.

Les troglodytes ne sont plus à la mode ; je sais bien que l'espèce n'en est pas complètement disparue ; on a découvert dernièrement à Montmartre, dans un de ces étranges souterrains dont la Butte est rongée comme un fruit véreux, une chambre à coucher ornée de salpêtre et garnie d'un matelas ; autour du matelas, il y avait une quantité considérable de vieilles boîtes à sardines.

Mais on signale la trace de ces troglodytes comme celle des derniers aurochs, dans les Karpathes.

Aussi, peut-on dire que la population d'un pays

civilisé se divise en deux groupes : ceux qui ont un domicile et ceux qui n'en ont pas. Le premier groupe comprend les « propriétaires » et les « concierges » auxquels se rattachent les « locataires ».

Le second groupe comprend les « vagabonds ».

Ceux-ci rôdent comme des renards sans gîte et cherchent à la nuit tombante des terriers ouverts dans de vieilles murailles... J'en ai connu trois qui se glissèrent ainsi, un soir, par une porte ouverte au fond d'un terrain vague. Ils trouvèrent une maison trapue, avec des fenêtres larges, et un bon toit solide contre le vent aigre et la pluie froide.

L'abri était sûr ; ils s'installèrent dans les pièces sonores. Ce n'étaient pas des hommes timides qui mendient leur vie sous des loques, le dos envoûte et qui ont l'air si malheureux. Ils s'en allaient le nez au vent, espiègles et sérieux, avec un chapeau melon comme tout le monde et vêtus d'un complet veston.

De même que des fourriers, en arrivant à l'étape, ils avaient écrit à la craie, sur les murs de la maison vide : trois hommes et pas de caporal. Ils vécurent là, en personnages de Mayne-Reid, pendant plusieurs « lunes ».

Le soir, l'un d'eux partait en chasse, à travers la ville, un revolver dans sa poche. Certes, dans la jungle de pierres, il ne rencontrait ni Hathi l'éléphant, ni Bagheera la panthère, mais il rencontrait Dédé, le chasseur de thunes, qui porte au poing une longue griffe à cran d'arrêt, et Bour son ennemi, le traqueur de filles.

Le vagabond, lui, abattait simplement des chats de gouttières ou bien il les attirait avec des caresses et leur tordait le cou. Dans un cellier, il y avait des bouteilles remplies avec un vin généreux ; le ragoût de chat perdu acquiert un singulier fumet quand il est arrosé de vin de Samos. C'était une maison curieuse ; ils trouvèrent aussi des conserves. Seul, le pain manquait, et ils en souffrirent. Alors, pour s'en procurer, ils vendirent les bouteilles vides.

La maison était vaste comme un couvent. Un jour, ils découvrirent un escalier étroit, en spirale — un escalier de feuilleton — et tout en bas, derrière une porte vitrée, ils aperçurent le dos immobile d'un prêtre assis, dans la lumière d'une lampe.

Ce fut la seule fois qu'une voile passa en vue de leur île déserte. Encore disparut-elle, battant pavillon noir, comme d'un vaisseau fantôme.

Le prêtre marron s'aperçut-il que la maison était hantée?... On ne le revit pas...

Mais ils eurent l'imprudence de tracer avec du charbon, sur les murs blancs, des fresques audacieuses. Un maçon habitait en face, avec ses filles ; les ouvriers sont plus sévères que les prêtres ; on se plaignit au... propriétaire. Cet homme, qui était, jusque-là, un être quasi légendaire, se réveilla d'une léthargie profonde pour envoyer des « congés » non pas aux trois joyeux Robinsons, mais à des locataires qui étaient disparus de la maison depuis plusieurs années!...

Ceci n'est pas une exception. Je sais, à Paris, une coquette villa, avec un propriétaire plus vague encore.

Cinq jeunes gens de bonne famille (l'un est aujourd'hui médecin) y ont élu domicile.

Quatre y habitent toujours, en telle sécurité que le facteur vient leur apporter, chaque matin, chez eux, leur correspondance.

Il est des vagabonds intelligents qui ont, dans leur mémoire, un plan détaillé du Paris abandonné. Ce ne sont pas des malfaiteurs ; ce sont des contrebandiers pittoresques, qui ne croient pas au désespoir, louvoyeurs de la fantaisie qui naviguent contre le vent, bord sur bord, avec un gouvernail de fortune, sur les frontières de l'Illicite.

Cela vaut mieux peut-être que de s'en aller, la veille du terme, chez l'Auvergnat du coin, acheter un boisseau de charbon, pour résoudre dans l'oxyde de carbone le problème d'une existence foncièrement honnête.

GEORGES DELAW.

LA PREUVE

Depuis le premier jour de son incarcération dans la prison de Presscott (Arizona), Tom Bobbins avait dédaigné de lire les journaux. Avec les colonnes qu'ils lui consacraient, on aurait pu, cependant, élever un temple à sa gloire. Les reporters à court de copie inventaient des interviews fantastiques. Un ballon dirigeable, construit par les plus fanatiques de ses partisans, passait son temps à évoluer, un guide-rope à la main, au-dessus de la prison, épiant le moment où les gardiens, — supposition bien invraisemblable, — auraient la fantaisie de faire promener Tom Bobbins sur les toits de la prison, pour l'enlever. Les dames jeunes de la ville lui envoyaient des fleurs et les dames mûres des vers. Tom Bobbins mettait les fleurs à sa boutonnière et donnait les vers à lire à ses gardiens, dont le niveau moral baissait rapidement. Il passait ses journées à fumer la pipe. Quand il avait assez fumé, il se reposait en chantant des cantiques d'une voix fausse, à la grande édification des mêmes gardiens, dont le niveau moral, ainsi, retrouvait son équilibre.

Pourtant la situation ne laissait pas d'être critique. Tom Bobbins était convaincu d'avoir extorqué des sommes considérables aux principaux capitalistes de la cité, sous le prétexte de réaliser la fabrication du diamant. Il connaissait, d'autre part, exactement, la jurisprudence. Ayant passé la majeure partie de son existence à tourner la loi, il avait acquis dans cet exercice la maestria d'un derviche ou d'un fabricant de bilboquets. Il n'ignorait pas que la sentence du tribunal criminel serait infailliblement exécutée, à moins que lui-même ne s'exécutât au préalable et ne réussît à présenter à la commission assermentée un spécimen authentique de son savoir-faire. Faute de quoi, et dans un délai de quatre-vingt-dix jours à dater des présentes, il devait être électrocuté.

Mais les séances de la commission devant laquelle Tom Bobbins comparaissait chaque jour se passaient en d'interminables parties de manille. Les membres de la commission essayaient bien, de temps en temps, par acquit de conscience, de mettre la conversation sur les fameuses expériences. Le trapèze étroit, plus large du haut, que représentait, en géométrie, la face de Tom Bobbins, s'éclairait d'une lueur narquoise. Mais il renvoyait invariablement les nouveaux détails à un hypothétique lendemain. « Attendons, » répondait-il avec le sourire énigmatique de toutes les figures rasées.

En vain, chaque jour, ses gardiens, pour lui donner une suggestion, le faisaient passer devant le laboratoire que les soins de la justice avaient mis à sa disposition. Tom Bobbins affectait de ne pas même voir la porte der-

rière laquelle trois ou quatre blocs de charbon, de plusieurs mètres cubes de volume, attendaient, ironiques et sombres, qu'il plût à sa fantaisie de les métamorphoser en diamants.

Les mois passèrent, puis les semaines, puis les jours. Il devint bientôt évident que Tom Bobbins ne fabriquerait pas de diamant avant de mourir. Son attitude confiante ne se modifia point.

Le terme fatal arriva.

Tom Bobbins n'avait en horreur qu'une seule chose, se lever tôt le matin. Il eût d'ailleurs trouvé ridicule de modifier ses habitudes pour si peu de temps. Il corrompit donc à prix d'or le gardien chef, qui retarda de trois heures toutes les horloges de la prison. Comme le temps était sombre, et qu'il avait plu toute la nuit, personne ne s'en aperçut. Quand les juges, le procureur et le bourreau pénétrèrent dans la cellule, ils trouvèrent le patient assis sur son lit, car il connaissait les usages, mais rasé de frais et l'air souriant. N'ayant jamais eu l'idée de se pourvoir en cassation, on n'eut pas à lui annoncer que son pourvoi était rejeté. Ce fut un incident pénible de moins. Le condamné se leva courtoisement et se dirigea d'un pied ferme vers le lieu de l'exécution.

C'était un vaste hall meublé, à peu près, dans le style d'une salle d'attente de chemin de fer. Au milieu, se dressait une haute chaise, munie de tout ce qu'il faut pour mourir. Quatre hommes s'emparèrent de Tom Bobbins et l'attachèrent solidement sur la chaise, disposant les courroies, fixant les électrodes, mettant le

casque. Au dehors, le temps était à l'orage. Un coup de tonnerre éclata.

Le bourreau déchaussa le pied gauche de Tom Bobbins et le mit en contact, ainsi que la tête, avec les redoutables électrodes.

Tom Bobbins eut l'impression soudaine que c'était de ce pied gauche qu'il allait partir.

Le procureur général s'avança de quelques pas et prit la parole pour prononcer le discours d'usage :

— Condamné, dit-il, voici le moment de l'expiation. Quelques minutes vous restent. Avouez votre crime et votre mensonge. Dites que vous vous êtes vanté faussement, ou donnez la preuve, si vous pouvez, que vous n'êtes pas un imposteur.

Tom Bobbins sourit angéliquement, mais il ne dit pas un mot.

Le procureur eut un geste désespéré et s'essuya les yeux furtivement.

Un silence absolu suivit. On eût entendu voler une montre.

Puis, de nouveau, au-dessus de la prison, un effroyable coup de tonnerre.

Le directeur fit un signe.

Le bourreau appuya sur la manette.

Un jet de flamme bleuâtre s'éleva sur le sommet de la tête de Tom Bobbins, lui brûlant un peu les cheveux.

A ce moment précis, l'orage qui couvait depuis le matin éclata grandiosement au-dessus des toits. On eût dit que le ciel célébrait l'apothéose du héros. Le miracle se produisit. La foudre en suspens dans l'atmosphère

se rapprocha, par sympathie, des fils électrocuteurs. Il y eut, dans l'air ambiant, une sorte d'hésitation et d'oscillation. Puis, le feu du ciel coula tout entier, comme un fleuve dans l'appareil.

Les spectateurs, cloués sur place, ouvraient des yeux épouvantés. Ils virent le cadavre de Tom Bobbins, ou plutôt ce qui avait été son cadavre, se carboniser soudain au passage de l'effroyable chaleur. Mais ce ne fut qu'un stade très court dans la marche de l'événement. La foudre continuait à pleuvoir. Bientôt le carbone pur, en lequel le cadavre s'était transformé, continua son évolution. Des taches lumineuses apparurent, peu à peu, sur le corps noir. Elles l'envahirent graduellement, comme une lèpre de gloire. L'orage se dissipa. Le soleil réapparut. Et le corps de Tom Bobbins ne fut plus, aux yeux de la foule enthousiaste, qui venait d'enfoncer les portes et de se ruer dans la prison, qu'un bloc transparent et dur, étincelant, en pleine lumière, de tous les feux du diamant.

GABRIEL DE LAUTREC.

DÉFORMATION PROFESSIONNELLE

— Oui, nous dit Truchot, ce bon Oscar était un maître d'hôtel parfait. A ce point imprégné de son métier que le menu devenait pour lui le dictionnaire de l'Académie. Lisez plutôt le télégramme qu'il m'envoya, tandis que je voyageais, l'ayant commis à la garde de ma demeure champêtre :

Veau mornay, merlan soufflé meunière, présalé jardinière, ris de veau garniture.

Nous ne comprenions pas.

— C'est pourtant bien simple, nous dit Truchot. Le lascar m'apprenait qu'une vache venait de mettre bas, sans profit pour mes étables, que le coiffeur du pays avait enlevé la femme du meunier et que mon Oscar avait avancé quelque argent au petit de la jardinière... Mais ses derniers mots me révoltèrent, et je chassai le drôle. Je ne pouvais pas souffrir que les ornements de mes cheminées — bien que laids et ridicules — excitassent l'hilarité d'un domestique.

JEAN PELLERIN.

COMPLAINTE EXOTIQUE

Sur les palmes calmes des bananiers
L'averse chaude et le vent mou s'abattent.
Est-il, dans un coin trop gai de Montmartre,
Un nègre qui ne soit pas maquillé ?

Nous n'avons ici que de pauvres hères,
Un très vieil amour qui flâne parmi
Les manguiers fleuris, les hautes fougères
Et ce bleu décor, après l'accalmie,

Loin du ciel neigeux et noir de Paris.

L'alcool nous désabuse... La négresse
Danse et nous offre ses deux seins flétris,
Son ventre mouvant qui s'enfle et s'abaisse
Et le mouvement houleux de ses fesses

Que nous avons si volontiers chéries.

FRANCIS CARCO.

LE COUP DU BROCHET

Climb, à cette époque, vivait dans la belle ville d'Anvers. Il occupait, dans le quartier maritime, une petite boutique, au fond d'une impasse, non loin du Rit-Dyk. La nuit, il entendait couler l'Escaut, ricaner les filles, rugir ou miauler ses animaux en cage. Climb tenait commerce d'animaux d'occasion : des singes, des boas, des lions défraîchis, des cacatoès rageurs et de ces merveilleux poissons pourprés que des matelots rapportaient de Chine ou du Japon avec des précautions d'aveugles. Il revendait ses pensionnaires à des ladies tendres et quelquefois à des dompteurs pauvres qui ne pouvaient guère se payer un boa ou un lion absolument neuf. Cette brocante nourrissait Climb et lui réservait des loisirs qu'il employait à étudier en amateur la zoologie pittoresque, s'inquiétant plus des coutumes particulières à ses hôtes que des mystères compliqués de leur système nerveux. Il n'ignorait rien de leurs petites manies et les favorisait même dans la mesure du possible. Il affirmait également que les animaux les plus traditionnellement

nnemis n'obéissaient, pour l'ordinaire, qu'à leur ıstinct; mais, selon lui, ces animaux ne tenaient pas u tout à leurs rancunes ; il suffisait de leur démontrer implement la stupidité de leurs préjugés pour les amener au calme, à l'ordre et à la fraternité.

Donc, Garwell, ayant besoin de se créer un alibi, assa par Anvers et s'en fut visiter Climb. Il trouva son ieil ami écroulé et présentant les signes les plus évi-ients de la dislocation.

— Alors, ça ne va pas? interrogea Garwell, flairant a mauvaise histoire.

— Non, répondit Climb. J'ai perdu hier mon mouton pprivoisé, mon pauvre Caliban. Vous devez vous sou-enir de Caliban, brave Garwell; si je ne me trompe, je 'avais déjà lors de votre dernier voyage. C'était une ienveillante créature laineuse et obstinée, mais d'une ntelligence formidable et modeste. Il connaissait les ingt-six lettres de l'alphabet. Pour être juste, il n'en rononçait qu'une : la lettre B ; mais celle-là, vingt lieux! il la savait par cœur. Il ne cessait de la répéter le l'angélus de l'aube à l'angélus du soir : « Bé Bé Bé ». On n'entendait que lui, le noble agneau, et maintenant, e voilà! » Climb montra un pied évidemment de mou-ton qui semblait avoir fait partie d'un ancien coupe-papier, en qualité de manche.

— Ce n'est pas veinard, déclara Garwell. Et comment la chose est-elle arrivée?

— Vous avez entendu, se hâta de reprendre Climb, vous avez entendu parler de cette expérience : on place dans un même aquarium un brochet et un goujon, en

ayant soin de les séparer par une légère plaque de verre. En apercevant le goujon, le brochet se précipite sur lui, se cogne le nez contre le verre, s'élance de nouveau, se recogne, etc., tant et si bien qu'il n'insiste plus. Alors on peut retirer la plaque, et le brochet n'aura pas l'air de s'apercevoir que le goujon est à côté de lui. Je venais de tenter cette expérience ; j'avais un brochet assez casseur d'assiettes et un goujon plutôt pacifique. Je les mis dans un aquarium, séparés l'un de l'autre par une vitre. Ce que je pensais se produisit ; le brochet s'élança une trentaine de fois et finit par se désintéresser de la question. Le lendemain, j'enlevai la vitre et depuis ce jour ils vivent côte à côte sur le pied d'une familiarité déférente. Ce fait fut pour moi un trait que je croyais de génie. Je résolus de généraliser l'expérience et, sans plus tarder, je me mis à l'œuvre, me félicitant d'un résultat qui devait détruire chez mes pensionnaires de vieux préjugés de famille qui les auraient poussés à s'entre-dévorer, sitôt mis en relation. Je séparai la cage de mon lion en deux parties grâce à une immense vitre, exactement comme je l'avais fait pour l'aquarium. D'un côté, se trouvait donc mon lion, et dans l'autre, je fis entrer mon pauvre Caliban, qui proclamait sa science par une série de « Bé » plaintifs, mais corrects. Devant la cage, j'attendais le résultat de l'opération. Ce ne fut pas long. Le lion se ramassa, détendit ses jarrets, passa comme une balle à travers la vitre pour retomber juste sur le dos frisé de Caliban. Sans plus attendre, il se mit à le boulotter avec un sale bruit de mâchoires, et moi je restai là, anéanti, sans voix.

— Vous deviez être stupéfait! dit Garwell.

— Stupéfait, oui, mais ce qui me laissa comme tonné, ce fut d'entendre Caliban, ce mouton qui 'avait jamais pu prononcer que le mot « Bé », me par-er en ces termes, tandis que le lion s'attaquait à ses igots : « Vous êtes content, maintenant, misérable rétin! Vous êtes satisfait! Voilà le résultat de vos âne-ies! Mais moi, Monsieur, sachez-le bien, malgré tout e vous... » Il n'acheva pas. Le lion, d'un coup de dents, ui coupa la parole et la tête. Ensuite le roi du désert 'allongea sur le dos, le ventre tendu et les pattes aides et s'endormit tout doucement, en soupirant de éatitude.

PIERRE MAC ORLAN.

LA PAROISSE DU MOULIN-ROUGE

LES PÈLERINS

I

O pèlerins et pèlerines !
Venant de Dieppe ou Besançon
— Ou de tout simplement Nontron —
Vêtus de simple percaline,
Portant la croix et le bourdon
Et rigides sur la doctrine !

II

O pèlerins et pèlerines!
Qui s'inquiétez si le métro
(Ai-je oublié mon ex-voto
Au cœur orné de coraline?)
Mène à Montmartre tout en haut :
« En haut, en haut, sur la colline! »

III

O pèlerins et pèlerines !
Gravissant la rue des Martyrs
Et que ne sauraient divertir
— Avec leur face de famine —
Les flasques filles de plaisir,
Revenant d'étranges matines !

IV

O pèlerins et pèlerines !
Qui montez dans le demi-jour,
Alors que sortent blonds du four
Les petits pains et, des machines,
Les journaux frais, et que l'amour
Met à la porte ses bottines !

V

O pèlerins et pèlerines !
Qu'un chasseur d'un rouge homard
Toise à la porte d'un grand bar,
Lors gambillant sous sa basquine
Et que livide sous son fard
S'en revient quelque ballerine !

VI

O pèlerins et pèlerines !
En route vers le Sacré-Cœur,
Quel sera le couplet railleur
Faufilé d'une voix câline
Où sombrera votre ferveur...
« *En haut, en haut, sur la colline !* »
O pèlerins et pèlerines ?...

Paris, avril 1912.

JACQUES DYSSORD.

LA VISITE INATTENDUE

Quand le futur beau-père de Michel Lerotin crut e moment venu de poser cette question :

— Et maintenant, jeune homme, vous me jurez que votre vie de garçon est bien enterrée, qu'il ne vous reste ucun fil à la patte ?

Michel, avec toute la franchise de ses yeux et le on le plus naturel de sa voix, avait pu répondre :

— Sur mon honneur, Monsieur, je suis libre comme e rossignol et l'hirondelle ; rien ne m'attache, rien ne ne retient. Existe-t-il des femmes au monde ? Je veux e croire, bien qu'autour de moi je n'aperçoive que ma hère Henriette. Quand elle disparaît, je plonge dans e néant ; elle est, suivant l'heure, mon soleil et mon toile. Monsieur Floupe, vous devez vous dire que je aurai la rendre heureuse.

M. Floupe n'avait pas insisté. Il avait foi en la parole e celui à qui il allait donner sa fille. Son opinion personelle était bonne ; les fiches fournies par les agences de enseignements étaient favorables ; le flair de sa femme e signalait rien d'anormal, et l'attitude de Michel eût iffi à tout concilier.

Lerotin était à ce point amoureux d'Henriette que

ses paroles, ses regards, ses ambitions exprimées n'avaient d'autre objet qu'elle-même. Il l'associait aux plus petits comme aux plus grands projets de son avenir, et sa vie tout entière pivotait autour de cette tendre image.

Quand, un matin, à l'improviste, M. et Mme Floupe avaient fait irruption dans le petit appartement de Michel, une émotion les avait envahis à ne découvrir que des souvenirs de leur charmante enfant. Ici, son portrait ; là, des fleurs fanées qui, dans leur éclat, avaient orné son corsage ; sur cette table, un mouchoir dérobé, et, sur la cheminée, certain soulier de bal que le fiancé avait gardé comme gage, un soir, où la famille s'était livrée au petit jeu de la sellette.

C'était puéril et touchant, et cela surprit d'autant plus M. et Mme Floupe que Michel s'était lancé dans une carrière particulièrement dangereuse. Car notre jeune homme, entre tous les métiers, avait choisi celu des lettres, et, dans les lettres, le rayon dramatique. I écrivait des pièces de mœurs et d'imagination, pièce gaies, lugubres ou frondeuses, qui, recopiées, dormaient en des classeurs au dos desquels on pouvai lire : vaudevilles en trois actes, tragédies en cinq actes comédies légères, sketches, levers de rideau, monologues, pantomimes, scénarios de cinéma.

A vingt-six ans, le bagage littéraire de Michel Lerotin était considérable. Il eût dû, si le poids d'une œuvr prévalait, faire rugir d'aise les lions de pierre et force les portes fameuses du palais Mazarin. Il ne lui avai encore ouvert que celles du *Saumon tricolore*, établissement montmartrois où, moyennant dix-huit cent

francs pour les frais de costumes, de décors et d'interprétation, on lui avait représenté, deux fois pour la presse, qui ne s'était pas dérangée, et quatre fois pour le public, qui avait suivi cet exemple, *le Viol de la Mohicanne*, drame en un prologue et sept tableaux. Nul n'ignore que les débuts sont difficiles au théâtre. Michel Lerotin avait eu la joie et même la gloire de se voir joué. Il pouvait, grâce à son papa, qui était dans les grains, écouter longtemps encore d'où venait le vent et attendre le moment où les éléments le pousseraient vers la Comédie-Française. Sa vie matérielle assurée, il n'avait qu'à s'armer de patience, et comme, chez lui, à côté de l'auteur dramatique, veillait le bon jeune homme décidé à ne se faire aucune bile, à prendre à son compte le meilleur des choses, à se bâtir une existence de tout repos, il ne s'était pas embarrassé de sentiments excessifs et supplémentaires et, aimant sa maman et son papa, n'avait accordé que peu d'attention aux petites amies. Cette sagesse, cette prudence lui laissaient le cœur intact pour les grands événements.

Or, le premier grand événement de sa vie avait été la rencontre, à un bal blanc, d'une jeune fille en rose, pure, souple et jolie.

Henriette Floupe avait dix-neuf ans ; elle avait lu quelques romans modernes ; elle attendait l'amour d'un jeune homme distingué et intelligent. Personne ne répondait mieux à de telles aspirations que Michel Lerotin. Ils s'étaient compris, ils s'étaient chéris ; leurs parents avaient assumé la responsabilité du reste en les accordant l'un à l'autre. Et ç'avaient été des fiançailles

délicieuses, sous l'œil exaspéré des camarades moins favorisés qui, en quête du mal à faire, avaient envoyé des lettres anonymes à Henriette pour lui révéler l'existence d'une maîtresse collante et n'avaient pas manqué de tracer à Michel le tableau des déceptions futures, quand on se risque à épouser une personne qui n'a pas d'expérience.

— Voilà ce que j'ai reçu, annonçait Henriette, en remettant à son fiancé les missives empoisonnées.

— Écoutez ce que l'on m'a prédit, lui chuchotait Michel.

Et tous deux riaient de se deviner si jalousés.

Si Henriette était sûre de sa candeur, que ni rêves baroques ni flirts audacieux n'avaient altérée, Michel n'était pas moins tranquille sur sa propre correction. Un soir, pendant quelques minutes où son esprit avait vagabondé, il s'était amusé à récapituler les étapes de sa sensibilité masculine. Ayant oublié les états civils de ses conquêtes, il avait fait l'appel des prénoms. Il avait revu, par la pensée, les bijoux en toc d'une Marguerite; le chapeau, pareil à ceux des gardes-barrières d'une Charlotte ; la couperose d'une Marcelle; les espadrilles d'une Fifine qui, avare de son temps, le recevait en robe de chambre.

Qu'elles étaient pitoyables et, pourrait-on dire, inexistantes! De leurs dons de tendresse, il ne lui restait aucun goût. Que de nuits inutiles, que de baisers perdus! « Eh quoi! pas une passion dans tout ce passé? » se demandait Michel ; et il lui fallait s'avouer qu'en effet, avant Henriette, son cœur n'avait point battu

« C'est beau, se répétait-il ; Michel, c'est très beau. Pour un peu, pour cinq ou six erreurs en moins, tu te présenterais au mariage avec ta robe d'innocence. Henriette est née coiffée. Ah ! à l'époque où nous vivons, et dans le métier que j'exerce, on ne peut les remuer à la pelle ceux qui ont mon ingénuité ! »

Aussi, le lendemain de la cérémonie nuptiale, alors que, sa main droite dans la main gauche d'Henriette, il tentait, devant un guéridon du boudoir, d'absorber son chocolat fumant, lança-t-il un formidable : « Qu'elle entre ! » en réponse à la carte que lui remettait la camériste.

Pour sa femme, il ajouta :

— Ça, c'est une surprise. Tu vas voir Mirette d'Amphore, la jeune première qui créa ma *Mohicanne*. J'ignore ce qu'elle me veut, mais l'occasion est belle de te la présenter !

Soudain, la porte s'ouvrit comme sous la poussée d'un ouragan, et Mirette d'Amphore, une Mirette échevelée, qui brandissait un parapluie de combat, fut devant eux :

— Ah ! c'est ainsi ! hurla l'intruse, en s'adressant à Lerotin. On se marie sans crier gare ; on plaque, comme de vieilles savates, ses anciennes relations ! C'est trop fort, c'est trop fort !... J'ai appris ton infamie il n'y a qu'un instant. Moi, n'est-ce pas, je ne suis au courant de rien, je reste dans ma tour d'ivoire. Mais j'ai bondi, j'ai couru, et me voilà. J'y suis, il faudrait une cartouche de dynamite pour me faire filer. Nous avons à laver notre linge sale, mon gaillard !

Michel était d'autant plus abasourdi que d'autres cris

partaient à sa droite : les cris bien connus de l'épouse outragée.

— Ciel! gémissait Henriette ; vous m'avez menti, vous m'avez trompée, je suis maudite!

Cependant, s'époumonnant à l'unisson, Lerotin essayait de tirer au clair cette histoire.

— Moi, je suis votre amant? Créature monstrueuse, chipie dénaturée! vociféra-t-il en s'adressant à Mlle d'Amphore. Moi, je suis votre amant?

Le parapluie toujours agressif, l'actrice déclama :

— Il demande s'il est mon amant!

— Mais oui, je le demande, implorait, dans sa rage, l'infortuné Michel.

— Alors quoi? Tu as perdu la mémoire en courant après la poire à épouser?... Faut-il te mettre les *i* sous les points?... Le soir de ta générale... le souper à *l'Escargot solitaire*... Dis encore que tu ne te rappelles pas?

La tête en capilotade, les mains cramponnées à ses cheveux, Michel s'acharnait à chercher.

— Le soir de ma générale....

— *L'Escargot solitaire!* sanglota Henriette tout à fait déchirée.

Le malheureux Lerotin se laissa choir sur une chaise.

— Se peut-il, se peut-il?... J'étais donc bien saoul?

Et, le plus étonnant, c'est qu'il était sincère, qu'il ne se souvenait de rien, qu'il ne comprenait rien, sinon que son bonheur, son cher bonheur était blessé, qu'Henriette souffrait et qu'il n'était pas un misérable.

JEANNE LANDRE.

L'ALCHIMISTE

Satan, notre meg, a dit
Aux rupins embrassés des rombières :
— Icicaille est le vrai paradis
Dont les sources nous désaltèrent.

La wallace couleur du ciel
Y lèche le long des allées
Une fleur aux philtres tels
Que l'âme en reste salée.

La Mort, et sa sœur l'Amour,
La Torture aux chemises noires,
Y composent, pour vous, loin du jour
Leurs poisons les plus doux à boire.

Pour vous, enfants, les plus chers
A l'Enfer de sa riche semence,
Une harpe dessine dans l'air
Les contours secrets du silence.

Ainsi (à voix basse) parla
Le Sorcier subtil du Grand Œuvre.
Et Lilith souriait, dont les bras
Sont plus frais que la peau des couleuvres.

P.-J. Toulet.

ROMAN-FEUILLETON

Donc, une auto s'arrête devant l'hôtel à Chartres. Savoir qui était dans cette auto, devant cet hôtel, si c'était Toto, si c'était Totel, voilà ce que vous voudriez savoir, mais vous ne le saurez jamais... jamais. La fréquentation des Parisiens a fait beaucoup de bien aux hôteliers de Chartres, mais la fréquentation des hôteliers de Chartres a fait beaucoup de mal aux Parisiens pour certaines raisons. Un garçon d'hôtel prit les bottes du propriétaire de l'auto et les cira : ces bottes furent mal cirées, car l'abondance des autos dans les hôtels empêchait les domestiques de prendre les dispositions nécessaires à un bon cirage de bottes ; fort heureusement, la même abondance empêcha notre héros d'apercevoir que ses bottes étaient mal cirées. Que venait faire notre héros dans cette vieille cité de Chartres, qui est si connue ? Il venait chercher un médecin parce qu'il n'y en a pas assez à Paris pour le nombre de maladies qu'il avait.

ENCORE LE ROMAN-FEUILLETON

Robert se perd dans ce parc : il rencontre les châte-ains : il accepterait bien leur aimable invitation, mais est attendu ailleurs : ailleurs, on ne l'attend pas en éalité. Il est surpris de retrouver son père chez les abitants de Chartres.

Robert s'appelait plutôt Hippolyte. Il eût été habillé la dernière mode s'il y avait eu une dernière mode; lors il était habillé comme tout le monde, c'est-à-dire nal. Robert eût été capable de faire huit cents kilo-nètres en auto pour aller dire à l'ami d'un de ses amis : J'ai le bonjour à vous souhaiter de la part de M. Tel », ar Robert était bon, mais il n'avait pas d'ami.

Robert s'installa à table et mangea comme il n'avait as mangé depuis longtemps, c'est dire qu'il mangea eu, car il mangeait toujours beaucoup. Ai-je dit qu'il nangea bien ? Or il mangeait le plus souvent médio-rement, mais cela lui était indifférent. Robert ne faisait ien pour ne pas perdre de temps à travailler : il le per-lait peut-être autrement. S'il eût eu quelque tâche, il 'eût pas su s'en tirer, aussi n'en prenait-il pas. Robert e faisait rien, ce qui vaut mieux que de faire mal, et ceci e l'empêchait pas de mal faire. Mais laissons Robert Chartres.

MAX JACOB.

LE SURVIVANT

J'allai, l'autre jour, féliciter mon vieil ami Édouard de sa deuxième ascension au pouvoir, au titre de sous-secrétaire auxiliaire d'État. Sacré Édouard ! Nous nous connûmes au Salon de la Plume et chez Papus. Alors Édouard était décadent et mage ; il avait fait remplacer une molaire absente par une superbe émeraude ! Depuis, Édouard s'est rangé ; il n'a plus qu'une dent d'or, à l'américaine.

Lorsque j'arrivai au sous-secrétariat d'État, on se querellait dans l'antichambre. Sans m'inquiéter de ce désordre, à vrai dire léger, je criai dès le seuil à l'huissier, qui me connaît :

— Édouard est là, mon vieux Constant ?

— Non, Monsieur, M. le sous-secrétaire d'État n'est pas là.

Il ajouta :

— J'en suis bien mécontent pour Monsieur, mais si, des fois, Monsieur voulait prendre la peine d'affirmer que c'est la vérité vraie à cet énergumène que v'là, m'est avis que je serais délivré d'un client comme il n'en faudrait pas beaucoup !

Puis se tournant vers le « client », sans me laisser le temps de prendre la parole, il ajouta :

— V's entendez ce que monsieur v'dit? Faut v'sen ller, m'nami.

L'homme, un être de cauchemar, se tourna vers moi, t avec une douloureuse politesse demanda :

— Est-il vrai, Monsieur?

— Rigoureusement vrai, à telle enseigne que je me etire.

Et flairant le phénomène en cette étrange carcasse, 'ajoutai :

— Je m'en vais et je vous emmène.

Constant, l'huissier de mon ami Édouard, ne me acha pas sa joie :

— Il s'en va! C'est bien grâce à vous. Ah! Monsieur n aura vite assez, juste le temps de descendre l'escalier.

Au passage, je demandai au larbin ministériel :

— Qu'est-ce que c'est?

— Y'en a qui disent, répondit Constant, que c'est ıne victime du Deux Décembre, mais moi je ne crois ›as, vu que, malgré qu'il ne soit pas frais, il n'a sûrement ›as l'âge. Alors? on ne sait pas. Il est peut-être piqué, ou ›ien, des fois, peut-être bien qu'il a quelque chose l'intéressant à dire. Oh! ça n'aurait rien de trop extraor-linaire! On en a vu des plus moches tenir les secrets de 'Histoire. Ce qui est sûr et certain, c'est qu'il ne veut par-er qu'au patron et le patron, qu'il s'appelle Pierre ou ju'il s'appelle Édouard, ne veut jamais rien savoir. V'là rente ans que je suis là, Monsieur, eh bien! j'ai toujours onnu ce client-là, et on dit qu'il venait avant moi!

Je me hâtai de rejoindre l'étrange solliciteur et, l'abord, je l'examinai à loisir.

Pauvre diable! Il tremblait au vent de décembre dan un vieil habit de soirée, auquel on avait cousu de vilain boutons, au col relevé et épinglé sur un foulard ver dâtre masquant l'absence de linge. Le pantalon n'avai plus de forme, une pauvre chose grise, ou jaune, tire bouchonnant sur des bottines vernies magnifique un présent à coup sûr, mais dont la claque était hélas! déchirée au pied droit.

L'homme, soigneusement rasé, d'une étrange mai greur, exsangue, presque translucide, ainsi qu'une arai gnée d'eau, se coiffait d'un antique chapeau à ressort; i portait sous le bras une liasse de documents enveloppé dans un journal.

A mes questions précises, étayées d'une chaud promesse de recommandation, l'homme me conta so histoire.

— Ah! Monsieur, tout chacun ne va pas à la tomb par les mêmes chemins. Je ne souhaite pas les pareil aux miens à des personnes comme vous. Faut-il qu'un créature humaine ait enduré ce que j'ai enduré!. Et, cependant, j'avais eu de jolis débuts. J'étais chan teur, ou plutôt je faisais, dans les soirées, des cachet comme chanteur et monologuiste, vu qu'en réalité m vraie profession c'était d'être danseur, allumeur de ba public et Roi du Cancan! J'avais débuté au Salon d Mars, à Grenelle, où le métier était bon, vu que le jours de rengagement on écornait la prime avec ce messieurs. Figurez-vous qu'Amanda, moi et un margi aux Guides, nous avons boulotté une prime de sep ans en trois jours! On a bien raison de dire qu'on sava

'amuser sous l'Empire. Mais, quelquefois, il y avait le sales coups de torchon entre les voltigeurs de la aserne Babylone et les dragons du quai d'Orsay, ou ntre les artilleurs de l'École militaire et les zouaves le la Garde cantonnés au Champ de Mars. C'est pour ela que j'ai été bien content de passer au Prado. Un ouis par bal et les consommations ; je ne vous dis rien les béguins, car j'étais joli garçon dans ce temps-là. Ça n'a valu des heures bien agréables. Pourquoi a-t-il fallu u'à son apogée, si j'ose dire, ma carrière fût brisée ar la guerre et la Commune? Ah! la Commune!

— Terrible, n'est-ce pas ?

— Oh! voyez-vous, Monsieur, ma vie n'a jamais essemblé à celle des autres. Vous pensez bien qu'il 'était pas de mon goût de me mêler à ces histoires-là. J'étais conservateur, et le jour de la fuite de l'Impé-atrice, ça été plus fort que moi, j'ai pleuré, oui, Mon-ieur. Je me tenais donc tranquille à boulotter mes âtés de rat et mon pain de paille, comme les autres ; nais plus mes économies diminuaient, plus mon appé-it augmentait. Un jour que je grelottais, le ventre vide levant mon poêle sans feu, on sonne à ma porte. J'ouvre t je me trouve en face d'un ancien trombone du Salon le Mars. Il était vêtu en colonel, avec un plumet haut omme ça et une écharpe rouge frangée d'or qui lui ntourait le ventre. « Citoyen, qu'il me dit, la Commune te réquisitionne ! Nous avons besoin de tes talents. Il y a concert ce soir aux Tuileries, tu seras indemnisé, bien entendu. Nous comptons sur toi. Mais tu ne peux pas faire le concert à toi tout seul, donne-moi donc

« des noms de camarades sur qui je pourrais compter.
« D'abord, avec qui nous feras-tu le grand écart? »

Je lui donne le nom d'Amanda, puis les noms d'un tas d'autres : Fernandus, de l'Eden ; Viscope, de l'Horloge ; Janicot, de l'Alcazar, et aussi un de mes intimes, Ricardot, qui poussait la romance napolitaine.

Mon colonel inscrit tous les noms sur une feuille de papier à en-tête du Comité Central de la Commune et se retire après m'avoir dit : « merci ».

Ah! Monsieur, quelle soirée! J'en étais gêné Amanda surtout me dégoûtait. Si vous l'aviez pu voir à califourchon sur les genoux du colonel! Encore ça ça n'était rien. Mais la mâtine beuglait : « Venez donc « par ici, citoyens, je vais vous faire visiter ; j'y suis « venue assez souvent, ici ! Non, ne me demandez pas ce « que j'y venais faire! Il s'en passait de drôles aux Tui- « leries! Ça, c'est la chambre à Eugénie. » Et en disant ça, elle se roulait, les jupons en l'air, sur le lit impérial Je ne vous dirai pas la suite. Des femmes comme ça Monsieur, on devrait... j'aime mieux ne pas dire, ça me fait mal rien que d'y penser.

Tout de même j'étais content d'avoir touché un bon cachet. Je passe une semaine bien tranquille, quand voilà que les Versaillais entrent dans Paris. Bon, que je me dis, ça va de mieux en mieux. Mais voilà-t-il pas qu'un matin des soldats viennent me tirer de mon lit pour me conduire à Versailles? C'est là que j'ai retrouvé Fernandus, Viscope, Ricardot, Janicot et aussi cette pauvre Amanda, qui ne rigolait plus. Je ne comprenais pas. On m'a expliqué. Le colonel avait inscrit nos noms

sur un papier de la Commune, c'était suffisant, nous étions bons. On nous avait condamnés à mort! Ça fait quelque chose de s'entendre dire ça tranquillement par un gendarme qui allume sa pipe et qui s'en f..., comme de juste!

Dans l'après-midi, on nous colla tous au mur, dans la rue des Réservoirs.

Les mâles ne faisaient pas beaucoup de bruit, mais Amanda gueulait comme si M. Thiers devait l'entendre et venir à son secours. Elle en devenait maboul, la pauvre fille, et promettait aux soldats des choses... des choses dont c'était vraiment pas le moment de parler!

Et moi, me dire que c'était de ma faute si les copains étaient là!

Ah! Monsieur, il faut avoir vu ça et avoir passé par là pour comprendre.

Tout à coup, on a crié : « Feu! »

Ça m'a fait tout drôle quand je me suis réveillé en travers d'Amanda. On m'avait touché, mais manqué quand même. Ils ont eu honte de me tuer, et je m'en suis tiré avec La Nouvelle, où je suis resté dix ans. Depuis, j'entasse pétition sur pétition. Si vous pouvez parler à votre ami, M. le Sous-Secrétaire, en ma faveur, vous ferez vraiment une bonne action, car enfin...

— Ça vaut bien une indemnité! lui dis-je

Il me répondit, l'œil égaré :

— Une indemnité, évidemment, ou au moins un petit bout de ruban.

André Salmon.

SOIR DE NEIGE

Circé, de ces fuyants rivages
Qu'il me semblait revoir,
Où je me rappelle d'avoir
Bu tes subtils breuvages —

— Les tambours du Morne Maudit
Battant sous les étoiles —
— Et quand se pendaient à nos toiles
Les spectres de midi...

... Dormez aujourd'hui sous la neige,
Murs où tournait la nuit,
Méandres de mon jeune ennui,
Collège, noir manège.

NOCTURNE

O mer, toi que je sens frémir
A travers la nuit creuse,
Comme le sein d'une amoureuse
Qui ne peut pas dormir

Un vent lourd frappe la falaise :
Quoi ! si le chant moqueur
D'une sirène est dans mon cœur...
O cœur, divin malaise !

Quoi! plus de larmes, ni d'avoir
D'autre cœur qui vous plaigne !
... Tout bas, comme d'un flanc qui saigne,
Il s'est mis à pleuvoir.

DOHLIA ET FO

Ces arondes de jade, et l'or qui les emmanche
Dans mes cheveux, qu'un soir ton amour délia,
Je te les donne en souvenir : quand il y a
Du brouillard, il les faut polir avec ta manche.

P.-J. TOULET.

BÉBERT LE MIRACULÉ

M'ame Pancucule, penchée par-dessus la rampe de l'escalier, glapissait d'ultimes recommandations :

— Surtout, fais bien attention... perds pas ta pièce! Prends du bon! Va au coin, chez Barbagna, c'est ouvert toute la nuit... Dépêche-toi, Bébert, on t'attend !

La petite voix de Bébert répondit dans les ténèbres de l'escalier :

— Hé ! moman... il en restera?

— De quoi?

— Du flan!

— Oui... t'auras ta part... va vite... casse pas ta bouteille!

— Des fois, tu pourrais pas apporter une lampe pour que j'voie les marches ?

— Tiens la rampe... t'as rien à craindre... Vrai! à dix ans, quelle misère!

Et m'âme Pancucule, sur cette exclamation, rentra dans la chambre du festin.

En cette nuit de Noël on réveillonnait chez les Pan-

cucule. Grande bombance ! Toute la paye de la semaine avait été dépensée à l'achat de comestibles abondants : choucroute, boudin, flan et vin, un vin âpre au goût qui tachait en bleu la toile cirée de la table. Des voisins prenaient leur part de ces agapes et « s'en mettaient plein la lampe, comme ça, à l'entonnoir », selon la pittoresque expression de Bébert.

Bébert, dans la nuit, descendait l'escalier. Il gardait, précieusement serrée dans sa main droite, une pièce d'argent de vingt sous.

La maison retentissait de chants et de clameurs. On ripaillait à tous les étages. Un accordéon lointain, derrière les portes closes, soupirait un air populaire. Une assiette tomba quelque part et se brisa sur le carrelage d'une chambre. Des rires explosèrent au sixième étage, là-haut. Des relents de vin aigre et de saucisson à l'ail tourbillonnaient dans les courants d'air de l'escalier.

Bébert avait peur.

Il y a des fantômes qui se promènent la nuit, en équilibre, sur les rampes. Oui, c'est l'gars Rossignol qui l'dit !

Prudent, il retenait son souffle et marchait sur la pointe de ses galoches afin de ne point signaler sa présence. Parfois son épaule frôlait le mur. Alors il sursautait, croyant entendre, derrière lui, comme un chuchotis de revenants.

Quand il se trouva dans la rue, tout de suite son angoisse se dissipa. Les bars, nombreux en cet endroit, projetaient sur la chaussée la lumière crue de leurs

globes électriques. Au fond de bastringues enfumés, des orchestres mécaniques tonitruaient des polkas-marches ponctuées d'éclairs de cymbales.

Il neigeait.

Bébert, coudes au corps, courut tant le froid lui mordait le nez.

Soudain il s'arrêta, devint pâle et regarda le creux de sa main droite ouverte et vide.

— Houhouhou... j'ai perdu ma pièce!

Il sentit un froid mortel ruisseler sur ses reins. Il avait perdu sa pièce. Où? Quand? Comment? Il n'aurait pu le dire. Il la tenait bien serrée dans sa main. Avait-il écarté les doigts tout à l'heure dans un mouvement inconscient? Un gros sanglot lui troua la gorge, et brusquement, devant lui, se dressa l'image menaçante de sa mère.

Ah! le pauvre Bébert! Quelle fessée l'attendait à la maison quand il avouerait la perte de son argent!

Retrouver sa pièce dans la neige boueuse, il n'y fallait point penser. Déjà Bébert songeait à fuir, à fuir très loin, plus loin que les fortifs, quand une haleine qui sentait le vin lui baigna le visage comme un zéphyr tiède.

Une étrange voix l'interrogeait :

— Qué qu't'as, p'tit gas?

Bébert leva la tête. Il aperçut un vieillard penché qui souriait.

Bébert s'hypnotisa sur une longue barbe blanche où s'accrochaient des flocons de neige.

Le vieux répéta :

— Qué qu't'as, p'tit gas?

Bébert répondit, hoquetant des sanglots :

— J'ai... j'ai perdu mes sous... J'a... j'a... j'allais chercher du rhum... j'ai... j'ai perdu mes sous... hi!... hi!... hi!... y a moman qui va m'f... des coups!...

Le vieillard proféra, sentencieux :

— Ça, c'est la vie!

— Et pis, j'aurai pas mon flan... hi!... hi!... hi!.. et pis...

Le vieillard se retint d'une main à l'épaule de Bébert comme si l'émotion le terrassait au récit de tant d'infortune. Pourtant il annonça, prophétique :

— Pleure pas, va, p'tit gas... Tu t'en f..., s'pas... c'est moi que j'suis Jésus-Christ... Ça t'épate, hein? C'est comme ça... oui!... Ah! t'sais, j'suis fatigué d'puis l'temps... et pis, c'est à cause d'la borgeoise... une teigne, p'tit gas, une teigne!... Tu comprends y a qu'ça d'vrai... (Et il suça son pouce, le coude levé). Ça réchauffe, ça fait rigoler, quoi! Oui, p'tit gas... r'garde-moi... C'est moi que j'suis Jésus-Christ, frère de Jaurès... Allez, viens, j'te paye un verre en face!...

Bébert, éberlué, les bras ballants, écarquillait les yeux. Il marmonna :

— Oui... mais y m'faut mon rhum.

— Ton rhum! Tu l'auras, ton rhum, p'tit gas! T'auras tout c'que tu voudras... Viens, que j'te dis... j'régale... j'suis bon... j'suis grand... j'arrose, quoi... j'suis Jésus-Christ!

* * *

Quand Bébert pénétra sous le porche de la maison, les lumières du dehors éblouissaient encore ses yeux et la nuit de l'escalier l'épouvanta. Il sentit la peur lui raidir les jambes. Non jamais il ne monterait seul dans cette obscurité.

Heu ! n'y avait-il point déjà des formes menaçantes derrière lui ? Il cria :

— Moman... hé, moman !

Presque aussitôt, là-haut, une porte s'ouvrit. Une clarté diffuse découpa dans l'ombre les barreaux de la rampe. M'âme Pancucule se penchait :

— Qu'est là ?

— C'est moi, Bébert... j'ai la trouille dans l'noir, j'ose pas monter !

M'âme Pancucule égrena des lamentations :

— Si c'est pas malheureux ! Avoir dix ans et êt' si bête ! Qu'est c'que j'en ferai d'ce gamin-là ?... Ah ! là ! là !... Prends garde à tes fesses !

Bébert, en bas, claquait des dents :

— Si ! si ! apporte la lampe ou j'monte pas !

M'âme Pancucule dut céder.

— Alors, attends... j'reviens !

Elle apparut quelques instants plus tard environnée de clarté et portant une lampe qu'elle soutint, comme un phare, au-dessus de la cage de l'escalier.

Maintenant Bébert montait, allègre et rassuré. Un instant il s'arrêta pour souffler et montra une grande bouteille :

— Tiens, moman, r'garde un peu c'que j'amène.

'est pas la vieille... c'est une neuve... elle est pleine!

Deux étages le séparaient encore de sa mère, mais ependant m'âme Pancucule aperçut, dans l'ombre où ltraient quelques rayons de sa lampe, une coulée d'or ur le goulot de la bouteille.

Elle interrogea :

— Qu'est-ce que c'est?

Bébert répondit avec une grande fierté :

— C'est du bon, t'sais... y a une étiquette... C'est lu celui d'la Jamaïque!

— Ah! par exemple ! s'exclama la femme. Et derière elle, dans un bruit de chaises remuées, des voix urieuses bourdonnèrent :

— C'est Bébert!... qu'est-c' qu'il apporte?... C'est-y ıne prime?

— Ah! par exemple! par exemple! marmonnait n'âme Pancucule, toute saisie d'étonnement.

Les convives, un par un, sortaient sur le palier et se enchaient sur la rampe.

Bébert, lui, montait toujours, dressant sa bouteille u-dessus de son front, dans la clarté.

Des interrogations l'assaillirent :

— D'où viens-tu?

— Mince, c'est un lit'e!

— Hé môme! qui t'a donné ça?

Mais lui, sans hâte, après avoir essuyé son nez humide sur la manche de son tablier, expliqua :

— Voilà... c'est tout à l'heure, dans la rue, quand j'ai rencontré Jésus-Christ !...

ALFRED MACHARD.

CABARET

Le verre de vin qu'on me servit était pâle, avec un imperceptible goût de forêt. Une boule violette, au plafond, refléta les becs de gaz qui, d'une eau verte, mouillaient les feuilles en étoffe des plantes artificielles. Des appareils à jetons occupaient les coins ; au fond, l'orgue mécanique continuait une valse. Des voyous en casquette s'approchèrent du comptoir. L'éclat des flammes saisit les objets et les visages, eut des hauts et des bas rapides, ondula. Mais, devant moi, le vin restait étranger à ces lumières, enfermait des jours et des soirs de campagne, se nuait de la fumée des crépucsules. Je regardai stupidement l'intérieur du clair liquide, n'y vis rien, chassai l'hallucinante rêverie. Au fond du bar, à présent, une femme ravagée chantait, enveloppée dans une robe et un corsage noirs, les cheveux oxygénés, sans chapeau. Puis les voyous la huèrent, elle cessa, fit la quête, ne ramassa rien, — et elle sortit sans regarder personne. — Moi, j'achevai le verre de vin pâle, et me tus avec volupté sur les souvenirs de l'automne précédent, où,

mon chien dans les jambes, mon fusil à l'épaule, j'avais chassé, jusqu'à la nuit, dans les terres grasses. Je revis le porche par où je rentrais chez moi, les cuivres et les flambées, l'antique demeure, et me fortifiai en silence de la vie de trois siècles, avant de retomber dans le quartier noir.

CLAUDIEN.

AUX LETTRES

Le soldat s'appelait Pouâte. Il avait été versé dans un bataillon d'infanterie et, quelques mois après l'arrivée des bleus, il s'était assimilé un à un les trucs du métier suffisamment pour jouer l'homme de la classe en cassant son képi au moment précis où le train des bleus le débarquait à la gare de l'Est.

Ce Pouâte était le type parfait du troupier fricoteur, et sa tenue se composait d'un assemblage judicieux de toutes les petites fantaisies qui peuvent donner de l'allure à un homme de la ligne dans la cour du casernement.

C'est ainsi qu'il s'était procuré un bourgeron d'adjudant pour aller à la corvée de quartier, et qu'il affectait de se vêtir, pour sortir en ville, absolument comme un caporal, les quatre galons de laine rouge en moins.

Pouâte était donc ainsi d'un côté, mais, de l'autre, il se distinguait encore entre tous par le manque absolu d'argent, ce qui, au régiment comme ailleurs, est le point de départ d'une existence exempte de joies et drapée de tous les ennuis les plus communs.

Jamais un mandat pour Pouâte. Il ne vivait que sur son prêt et trouvait toujours le fin tuyau pour arriver sans le sou au prêt suivant.

Au bout de sept mois de service, il acquit la certitude de ne jamais amasser de rentes et, dégoûté de la salle de police, fréquenta le major en se faisant porter malade, car sa débine tournait à la neurasthénie.

— Vous avez?... dit le major d'une voix amène.

— C'est parce que c'est la purée qui m'fait une boule là, répondit Pouâte en désignant son épigastre.

— Vous souffrez de l'estomac? Alors la purée ne pourra que vous faire du bien ; ça se digère. Mais, surtout, faites votre possible pour ne revenir ici que lorsque les trompettes de votre cavalerie divisionnaire rappelleront au jugement dernier.

Pouâte regrimpa dans sa « crèche », s'installa sur son lit et se récita un poème qui commençait par : « Bon D... de vingt D... de 120 D... », etc., etc.

A ce moment, le clairon de garde sonna au sergent de semaine, ce qui, dans toutes les armées du monde, rappelle aux lettres.

— Pouâte! y'a une lettre pour toi, dit un sapeur de ses relations.

— Une lettre, vingt D...!

— Oui, et chargée ; t'as qu'à aller à la chambre du sergent Godaille.

— Un mandat! jubilait Pouâte, c'est sûrement un mandat!

Et de tous les côtés, de la cuisine à l'armurerie, de l'armurerie au bureau, du bureau à l'infirmerie et de

l'infirmerie dans les chambres, la nouvelle s'éparpilla : « Y'a un mandat pour Pouâte ! »

Ému et les paupières baissées jusqu'au sol, Pouâte attendit le bon plaisir du sergent Godaille, qui vint lui-même, sans se faire annoncer, apporter la lettre au rapport.

— Tenez, ça vient du ministère de la Guerre, dit le chef en claquant sa langue.

Pouâte prit le papier, déchira l'enveloppe et lut pour son profit :

« Étant donnés les brillants états de service du soldat de 2e classe Lucien Pouâte, le ministre de la Guerre considère comme un devoir de lui envoyer un mandat de quatre crans, valable jusqu'au départ de la classe et payable dans les locaux disciplinaires du 4e bataillon du 776e régiment d'infanterie, le tout confié aux bons soins de l'adjudant de semaine. »

PIERRE MAC ORLAN

MADRIGAL

Ni le plus jaune hurluberlu,
Ni la plus absurde duègne
Ne pourront jamais te connaître
Aussi bien que je t'ai connue.

Tu railles, mais le cœur s'ennuie.
Mets du rouge et ris de toi-même !
Ah ! ris, minaude et sois cruelle,
Puisque le diable te dédaigne !

Et j'emporterai dans mon cœur
Le souvenir le plus amer,
Car tu connaissais mon amour
Et tu te mirais dans ta glace.

FRANCIS CARCO.

COMPLAINTE DU HARENG SAUR

Ah! quel triste sort
A le hareng saur!

Triste enfant des mers boréales,
Aux vitres des épiceries,
Il trône entre les céréales
Tout plein de sombres rêveries.

Ah! quel triste sort
A le hareng saur!

Tu n'es pas le plat cher aux riches
Qui sommeillent dedans la plume,
Mais recherché par les gens chiches
Dont pour toi seul le feu s'allume.

Ah! quel triste sort
A le hareng saur!

Oh! les sardines, tes parentes,
Sommolent au moins dans des boîtes
Appétissantes, attirantes,
Et nagent dans des huiles moites.

Ah! quel triste sort
A le hareng saur!

Rôti par la température,
D'un baiser le soleil te dore,
O risible caricature
Gendarmique et multicolore !

Ah ! quel triste sort
A le hareng saur!

Où donc sont vos blancheurs d'hermine,
Miraculeuses nuits polaires,
Et vos doux manteaux qu'illuminent
Les reflets des rayons stellaires ?

Ah ! quel triste sort
A le hareng saur !

De même, ô compagnon, mes œuvres
Orneront les épiceries.
Les épiciers feront, ces pieuvres,
Des cornets de mes rêveries.

Nous partageons le même sort,
O mon frère, doux hareng saur !

JULES DEPAQUIT.

CONTE MORAL

Le personnage le plus sympathique avec qui je me sois jamais rencontré, me dit mon ami Tom Joë, est certainement le roi Makoko. Il régnait sur un groupe d'îles océaniennes où le hasard d'un naufrage me fit aborder un jour. C'était un bel homme, vêtu, jours de semaine ou dimanches, invariablement, d'une longue redingote noire et de lunettes roses. Il avait au cou un collier fait de dents humaines, car il était naturellement anthropophage, comme tout roi nègre qui se respecte. Mais sa moralité était au-dessus de tout soupçon. Je pourrais vous en donner des exemples admirables.

Le premier jour que j'eus l'honneur d'être reçu par lui, il me demanda poliment ce que je voulais boire.

— Du lait, sire, fis-je modestement.

— Quoi donc? s'écria le roi, vous ne buvez que du lait? Du lait humain, tout au moins?

— Non, sire. Aucun homme, aucune femme ne m'a jamais nourri de son lait. Mais j'ai une maladie du pylore, et je ne bois que du lait, du lait de vache, par exemple.

— Très bien, dit le roi. Vous êtes mon hôte.

— Sire, vous en êtes, un hôte, répondis-je pour ne pas être en reste de politesse.

— Or ça, continua-t-il, qu'on aille quérir mon grand chambellan.

Le grand chambellan était le frère de lait du roi, qui, en cette qualité, l'avait chargé du soin de ses vaches.

Il s'appelait Arthur.

— Arthur, dit le roi, dès qu'il parut, veuillez, en vertu des pouvoirs souverains qui vous ont été octroyés par la constitution du royaume, faire amener par devers nous les vaches noires de notre verger et les faire traire incontinent.

Arthur s'avança d'un geste noble ; il dégaina son épée et la tendit au roi, du côté de la poignée, pour qu'il ne se blessât point.

— Sire, dit-il, j'aime mieux rendre mon épée à Votre Majesté que de lui avouer la vérité sinistre : vos six vaches noires sont mortes, cette nuit même, de la clavelée !

— Il est donc impossible de les traire, repartit le roi.

— On pourrait peut-être, proposa le grand chambellan, traire les six autres vaches, les blanches, celles qui ne sont pas mortes.

— La traite des blanches, Monsieur ? Jamais ! répondit le roi avec majesté.

GABRIEL DE LAUTREC.

ANNA STEEL

Anna Steel, qui descendait la rue, traversa et suivit le trottoir. Moi, j'écoutais la cloche de la gare, ,qui d'un pylône noyé dans la clarté violette et bleue, sonnait, plus solennelle que celles de Walpurgis. Les coups étranges vibraient un à un ; — j'attendais en vain qu'il arrivât quelque chose ; — pour la passante, elle me frôla de son manteau, mais je ne savais rien d'elle, ni qu'elle s'appelât Anna Steel, et j'aperçus seulement son visage flétri et mauvais, un regard de prostituée ou de masseuse rongée par le vice, qui se détourna de moi aussitôt.

Nous étions si loin... et d'autres ne languissaient-elles pas sous les réverbères, moins cruellement blessées sans doute ? Dans un parc de maisons et de rues, et de piliers historiés de fonte, un parc lunaire, cependant, mon Dieu ! Les appels rauques des tramways, tels que le cri des paons sur les pelouses, les hommes muets et rapides, mille feux étoilés... Je n'avais plus d'oreilles que pour les harpes de la nuit, de cette nuit électrique et douce : elles aussi, entendaient-elles ? Et sur quels lits

étendues, et dans la mort de quel silence s'abandonnaient-elles à la nuit ?

Or, de leurs divinités qu'aurais-je pu connaître ?

Ivre pour une vie de nos solitudes, je ne cherchai point Anna Steel parmi ses compagnes, qui, autour de la gare terrestre et sous les diamants perdus du ciel, dispersaient secrètement le cœur de Perséphone.

CLAUDIEN.

CHANSONS DE LA BONNE ET MALENCONTRE

AVEU DÉNUÉ D'ARTIFICE

I

Je ne vaux pas plus qu'un autre,
Et ce n'est pas beaucoup dire
— Mais le mieux ou bien le pire
C'est cet air de bon apôtre.

Je ne mens pas moins qu'un autre,
Mais je sais d'autres mensonges.
— Et j'en sais qui sont des songes
Et plus beaux que tous les vôtres !

II

De l'orgueil sur le papier,
Du courage de l'escalier,
— Et de cette pudeur bavarde
Dieu me garde !

Ce sont pourtant mes péchés,
Mes tendres péchés mal mouchés,
— Et je m'en veux de vous les dire
Sans sourire.

III

Cet hiver fut des plus froids,
Nous n'aurons pas tiré les rois.
— Qui serait roi, qui serait reine
De ma peine ?

JACQUES DYSSORD.

Tunis, 12 février 1914.

FANTOMAS

Sur le marteau de la porte en argent bruni, sali par le temps, sali par la poussière du temps, une espèce de Bouddha ciselé au front trop haut, aux oreilles pendantes, aux allures de marin ou de gorille : c'était Fantomas. Il tirait sur deux cordes pour faire venir là-haut je ne sais quoi. Son pied glisse ; la vie en dépend ; il faut atteindre la pomme d'appel, la pomme en caoutchouc avant le rat qui va la trouer. Or tout cela n'est que de l'argent ciselé pour un marteau de porte.

MŒURS LITTÉRAIRES

Quand une bande de messieurs rencontre une autre bande, il est rare que les saluts ne s'entremêlent pas de sourires. Quand une bande de messieurs rencontre un monsieur, s'il y a un profond salut, les saluts vont en diminuant, et quelquefois le dernier de la bande ne

salue pas. Il paraît que j'ai écrit que tu avais mordu une femme au bouton du sein et à coulée de sang. Si tu crois que je l'ai fait, pourquoi me salues-tu? et, si je pensais que tu l'eusses fait, te saluerais-je? Nous nous sommes rencontrés chez une grosse dame à lunettes qui a une pèlerine de tricot; tu m'as serré la main, mais nous nous sommes trouvés dans la chambre où est la chaise percée de la dame, et tu m'as jeté à la tête les coussins de la chaise percée. Ces coussins étaient très dix-huitième. On dit que je t'ai jeté des coussins aussi au lieu de me disculper. Je ne sais si cela est vrai.

Quand ma bande te rencontrera, si je suis le dernier et qui ne salue pas, ne crois pas que ce soit pour l'histoire des coussins; mais, si ma bande rencontre la tienne et qu'il y ait des sourires échangés, ne crois pas qu'il y en ait qui viennent de moi.

MAX JACOB.

L'AUBE RUE SAINT-VINCENT

Le jour doré s'accroche à l'aile
D'un moulin qui ne tourne plus,
Et l'on sent bouillonner le zèle
De Paris, moi je suis perclus.

Voici, beautés d'apothéose,
Merveilles du soleil levant,
Traînés par une jument rose,
Des choux bleus et des coucous blancs.

La fontaine laborieuse
Redit, inutile leçon,
Une chanson d'esclave heureuse
Au ruisseau libre et vagabond.

On ouvre et l'on ferme des portes,
Et des mains lèvent des miroirs
Lourds de lumière. Que m'importe
Si je suis parfumé de soir ?

La lune a bu toutes mes larmes ;
Partageant mon vin, des filous
M'ont laissé caresser leurs armes ;
Ma nuit fut belle. Couchons-nous.

André Salmon.

Cinq heures du matin, Montmartre 1908.

LE CONTE
DES CONTES A DORMIR DEBOUT

Il pénétra dans mon cabinet de travail sous un vague prétexte de publicité. La platitude de ses manières me surprit moins que l'insolence subite qu'il affecta pour me regarder dans les yeux. Je soutins le choc de ce regard fixe, et je constatai que mon visiteur était marqué sous la paupière gauche de la griffe de Satan, en cette occurrence une patte de lièvre. Certains détails de même origine me révélèrent encore l'identité de cet individu, qui, je crois, devait tenir une écurie de manches à balais pur sang à l'usage des sorciers et sorcières dont les environs pullulaient.

Donc, mon homme fixa ses yeux dans les miens, haussa les sourcils pour exprimer sa stupéfaction, me darda encore un regard définitif et se laissa tomber en gémissant, absolument aplati, sur une chaise quelconque.

— Hé bien, Monsieur, me dit-il, vous êtes tout de même un sacré type! Je n'ai jamais rencontré un sacré gros petit type comme vous!

Cette constatation le décida à se confier sans réticence. Il me conta son histoire, non sans me faire remarquer que sa stupeur ne s'était pas encore dissipée

— En un mot, Monsieur, pour des causes que je ne veux point rappeler, mon maître, — que je ne veux point nommer non plus, mais que vous reconnaîtrez à ce signe, — me donna en cadeau de mariage le pouvoir d'endormir les gens instantanément, rien qu'en les regardant dans les yeux. Je peux affirmer que je n'ai, jusqu'à ce jour, regardé une personne sans l'avoir endormie sur-le-champ. Un coup d'œil suffisait, et ma victime tombait en catalepsie.

« Tout d'abord, Monsieur, je me félicitai de ce pouvoir merveilleux ; mais je dus déchanter par la suite en constatant que, s'il me fallait une minute pour endormir l'objet, il m'en fallait dix pour le réveiller. En ce moment, l'état de mes affaires se chiffre ainsi : j'endors en moyenne 1 440 personnes par jour, une par minute, ce qui me donne en un an le chiffre de 525 600 (1) personnes.

« Il y a 30 ans que j'exerce cet exercice illégal de la médecine. J'ai donc endormi 525 600 × 30 = 15 768 000 pauvres bougres. Oui, Monsieur, en ce moment, il y a dans les environs 15 768 000 gentilshommes ou demoiselles qui dorment à poings fermés. Où l'aventure commence à devenir embarrassante, c'est en considérant qu'il me faut dix fois plus de temps pour réveiller le sujet que pour l'endormir. En y réfléchissant, je m'aperçois que ces 15 768 000 innocents ont de fortes chances pour dormir jusqu'au jour de leur mort, puisqu'il me faudrait, au bas mot, en admettant que tout marche à souhait, 1 095 000 jours ou,

(1) Les résultats de ces multiplications et divisions compliquées seraient faux que nous n'en serions pas surpris. (*Note de l'auteur.*)

plus simplement, 3 000 ans pour les réveiller. Sans présomption, j'ai peur de ne pas arriver jusqu'au bout de cette tâche, c'est-à-dire de ne pas vivre assez pour voir cette œuvre de réveil social conduite à bonne fin. »

Là-dessus le visiteur inconnu se caressa les genoux avec la paume de ses mains ; puis, me regardant encore une fois avec un verre fumé, il me demanda timidement :

— Mais, enfin, vous, comment se fait-il que vous ayez résisté à mon fluide ?

— Ma foi, Monsieur, pour une raison assez simple : c'est que je suis déjà endormi.

— ?...

— Oui, et depuis l'âge de sept ans. Un saltimbanque de votre diabolique espèce m'endormit alors que je regardais dans un télescope en plaçant lui-même son œil à l'autre bout. Cet homme, dénué de tout scrupule, comme vous pouvez en juger, ne voulut pas me réveiller, et c'est lui qui, en cette minute même, agit pour son compte à travers ma très périssable enveloppe.

— Mais, enfin, vous écrivez ?

— Oui, j'écris, cela est certain, mais sous la dictée de cet homme. Il commande, et je fais le geste. Pour tout dire, je suis un automate dans les mains d'un bandit de votre découpure, et, pour vous empêcher d'insister, je vous confierai facilement que tous les bénéfices de ma production tombent dans la poche de ce malfaiteur, qui pousse même la perversité jusqu'à me faire marcher sur la tête quand c'est lui qui a bu.

PIERRE MAC ORLAN.

LA VIE EST PLUS VAINE...

La vie est plus vaine une image
Que l'ombre sur le mur.
Pourtant, l'hiéroglyphe obscur
Qu'y trace ton passage

M'enchante et ton rire pareil
Au vif éclat des armes,
Et jusqu'à ces menteuses larmes
Qui miraient le soleil.

Mourir, non plus, n'est ombre vaine.
La nuit, quand tu as peur,
N'écoute pas battre ton cœur :
C'est une étrange peine.

P.-J. TOULET.

A DEUX DE JEU

Le front baissé, elle mangeait un fruit, tenant sa fourchette légèrement du bout des doigts, et, comme elle avait laissé glisser sa fourrure sur ses épaules nues, son cou mince semblait étrangement long : un cou frêle de jeune fille de la même pâleur que les perles de son collier. Elle en mordillait parfois les grains, avec des mines intimidées de demoiselle, et regardait furtivement les autres soupeurs, d'un œil craintif qui n'osait pas se poser.

— Certainement, pensait-il en la dévisageant, c'est sa première aventure... Mariée, peut-être ?

Puis, se penchant vers elle, avec une feinte tendresse, il examinait le collier, dont les plus grosses perles pendaient jusqu'au corsage.

— Pas du toc ! estimait-il.

Sentant ce regard, elle tourna brusquement la tête ; alors, pour lui donner le change, il mima sans la frôler un baiser pour son cou flexible. Cela la fit rougir, et il sourit, vaniteusement. Il la trouvait jolie, et cela le gênait. Il aurait voulu se montrer galant, pressant, — un

peu moqueur, aussi, comme il savait l'être, — mais il se sentait trop nerveux, ce soir-là, et, malgré toute sa volonté tendue, il restait préoccupé, inquiet, craignant toujours de voir paraître un visage connu, dans ce lointain restaurant de nuit où, pourtant, il ne venait jamais. Pendant ce temps, à la dérobée, elle l'observait, et ses yeux glauques, tout en iris, aux imperceptibles pupilles, se montraient alors fixes et durs, les longs cils ne les cachant plus. Elle regarda longuement ce visage bruni de beau garçon, puis ces mains trop soignées, aux ongles faits, et la lourde bague, où scintillait un diamant, avec des reflets bleus. A son tour, il sentit qu'elle le regardait et il la fixa :

— Une très belle pierre, n'est-ce pas ? lui dit-il. C'est un souvenir de famille.

— Oui, on en voit rarement d'aussi pures... Je porte parfois un brillant, mais bien moins beau.

Elle avait de nouveau baissé les paupières et se tenait toute droite, trop droite même, comme une jeune fille qu'on a longtemps grondée pour son buste penché. Elle faisait songer à ces fiancées de province qui ne peuvent parler sans rougir et sont honteuses qu'on les regarde, comme si elles étaient nues. Il lui prit doucement la main, — une longue main nerveuse, aux doigts secs, — et il lui parla tout bas, dans le cou : des mots à peine murmurés qui frôlaient de leur souffle le léger duvet de la nuque offerte.

— Pourquoi refusez-vous, insistait-il. Je vous demande peu de chose ; une toute petite promenade au Bois pour me sentir seul un instant avec vous, pouvoir

vous parler sans gêne !... Avoir seulement l'illusion que vous êtes à moi, pouvoir presser votre bras nu sans sentir sur vous les regards de tous ces gens !... Je vous en prie !... Après, je vous déposerai bien gentiment où vous voudrez et j'attendrai qu'il vous plaise de me fixer un rendez-vous... Allons, dites oui.

Elle céda. En lui passant son manteau, sa main tremblait un peu, et il s'en voulut de cette nervosité presque stupide. Il aurait souhaité qu'un incident empêchât leur départ.

Des autos attendaient devant la porte ; il la fit monter dans la première venue et commanda : « Au Bois. »

L'obscurité de la voiture les éloigna au lieu de les rapprocher, de les blottir l'un contre l'autre, et il hésitait à parler, la gorge serrée. Il sut faire un effort pour secouer cette gêne sans cause. Sa main aveugle chercha sur le coussin la jolie main perdue, et, se rapprochant de l'inconnue, il lui parla doucement. Mais il ne trouvait rien à lui dire, il murmurait sans chaleur des tendresses banales dont la pauvreté le dépitait, et il s'irritait de cette impuissance. Elle l'écoutait sans bouger ; elle avait seulement mêlé ses doigts aux siens, et cette étreinte naïve commençait à le troubler. Il se répétait pour se donner du courage :

— Nous entrons dans le bois, c'est le moment, il faut...

Mais il se sentait lâche et, quand sa main droite, enfoncée dans sa poche, rencontrait le petit flacon froid, cela lui donnait un frisson qui lui allait au cœur. Il était encore plus ému que le soir où il avait pris sa

bague, d'un geste rapide, dans la vitrine de Pickaert le joaillier.

— Vous ne dites plus rien, lui reprocha-t-elle enfin en dénouant leurs doigts. Vous étiez plus gai tout à l'heure. Allons, déposez-moi place de l'Alma, peut-être serez-vous plus aimable une autre fois... D'ailleurs je suis très lasse.

Cela le décida, sa main résolue enlaça tendrement le buste et pencha vers lui le jeune visage qui résistait à peine. De l'autre main, il tenait son flacon débouché d'un coup de pouce, et, brutalement, lui fermant la bouche pour étouffer ses cris, il lui mit le chloroforme sous le nez, l'obligeant à respirer, lui meurtrissant les narines. L'odeur du narcotique se répandit aussitôt, et il détourna la tête, pour n'en pas respirer. Rageusement, elle se défendait.

— Non, pas moi, râlait-elle en cherchant à se dégager. Je vais te dire... Arrête...

Mais il la maintenait vigoureusement contre son épaule, lui bâillonnant les lèvres, et elle respirait quand même, par goulées haletantes. Dehors, le bois défilait, paisible : sur les pelouses laiteuses, des arbres isolés, comme des moutons noirs, broutaient la lune. Elle s'agitait encore et suppliait d'une voix qui semblait mourir :

— Tu te trompes... Non pas nous...

Enfin elle se tut. Il ne retira pas encore le flacon et attendit qu'elle fût retombée inerte, la tête pesante. Alors, seulement, il ouvrit la portière pour aérer, et il défit posément le collier de perles qu'il glissa dans sa

poche. Puis il se pencha, livrant son front en sueur aux mains fraîches du vent, et il dit au chauffeur : « Place de l'Alma. » Parfois, il lui passait encore le flacon sous le nez, pour prolonger le sommeil, et, à la lueur fugitive des réverbères, il regardait ce jeune visage de pierrot blême, que les deux yeux creusaient douloureusement.

Le coup fait, il se sentait toujours aussi nerveux.

— Pourquoi m'a-t-elle tutoyé ? se demandait-il, intrigué.

L'auto s'arrêta. Il descendit sans hâte et garda un instant la portière ouverte comme s'il avait voulu prolonger les adieux : « Oui, à trois heures, belle amie... Sans faute. » Et galamment penché vers la jeune femme endormie, il baisa sa main froide. Puis il referma la portière.

— 4, rue Édouard-Detaille, commanda-t-il.

L'auto éloignée, il remonta rapidement l'avenue, appela un taxi et donna l'adresse d'une boîte de nuit de Montmartre : à tout hasard, il lui fallait un alibi.

Dès son entrée dans le café, comme il retirait son pardessus, il remarqua dans la glace du vestiaire son affreuse pâleur. L'odeur du chloroforme, lui semblait-il, l'imprégnait encore. De la grande salle s'échappait une chaude haleine de nuit joyeuse, avec la musique fiévreuse des tziganes, des cris aigus de femmes, des bribes de chansons ; mais il n'entendait rien. De sa main tremblante, il tâtait son butin, dont les grains étaient doux au toucher.

La tentation fut trop forte : il sortit le collier de sa

poche, et, en se cachant, à la lumière crue d'une ampoule, il examina les perles.

Tout de suite, il fronça les sourcils. Il les regarda de plus près, les fit glisser sous ses dents, les éleva à la lumière, et un juron lui échappa :

— Je suis refait... il est faux!

Son cœur battait à grands coups. Brusquement, tout ce qu'elle avait balbutié sous le chloroforme lui revenait impérieusement à l'esprit. « Pas moi, tu te trompes. » Et une inquiétude confuse l'envahissait. Il se rappelait ses grands yeux impassibles et ses mains aux doigts durs... Irrité, il secoua cette angoisse :

— Allons donc, une petite noceuse qui portait du toc, c'est tout... Je suis roulé comme un gosse !

D'un geste familier il lissa ses cheveux noirs et passa dans la salle bruyante, aux petites tables toutes garnies du même seau, avec les mêmes bouteilles au goulot doré. Ayant, d'un regard rapide, fait le tour des soupeurs, il se dirigea vers une table où il avait reconnu des amis assis avec des femmes. Une des soupeuses, machinalement, regarda sa main tendue et, aussitôt, elle poussa un cri, tout étonnée :

— Oh! qu'as-tu fait de ta bague?

ROLAND DORGELÈS.

LA SITUATION DES BONNES AU MEXIQUE

A Guillaume Apollinaire.

L'enquête sur la situation des bonnes au Mexique, commencée par *le Mercure de France* pour la satisfaction des lettrés, préoccupe toute la pensée humaine. Le supplément illustré du *Petit Parisien* représente la fameuse Marie T... en chemise, au moment où, dans sa mansarde, elle tente de ses deux bras blancs un effort suprême pour dissimuler à sa patronne un monceau d'ustensiles mal cachés par un drap sale. A l'enquête du *Mercure de France*, le *Journal des gens de maison* répond par une contre-enquête sur les maîtres, et nous en apprenons de belles! Une certaine Amélie B... avait réussi à cacher dans un bahut Renaissance, chez les époux M..., un de ses cousins, anémique et sans travail. Le cousin était régulièrement visité par un docteur : il était même exigeant et se plaignait qu'on fît trop de bruit dans la maison, que certaines parties de poker l'empêchassent de dormir. Mme M.., qui cache dans le

bahut une partie illicite de ses revenus, fut obligée d'y tolérer la présence d'un étranger. Quant à M. M..., il n'ignore pas la présence dans le bahut Renaissance du cousin anémique et sans travail, mais, si sa dignité l'empêche d'offrir au cousin d'Amélie un logement plus confortable, l'amour qu'il a, dit-on, pour elle, s'oppose à ce qu'il le chasse de celui qu'il occupe.

Le rédacteur du *Journal des gens de maison* veut audacieusement, par sa littérature, égaler celle du *Mercure de France*. Il ajoute avec à-propos, sinon avec une grande invention, que :

« ... nous ne dépendons, ni de ce dont nous ne semblons pas dépendre, ni de ce dont nous voulons dépendre et dont nous semblons pourtant dépendre, mais que nous dépendons de nous-mêmes ; encore, ajoute-t-il, dépendons-nous davantage de ce dont il ne semble pas du tout que nous dépendions. » Ainsi se trouve résolue la question des bonnes au Mexique.

MAX JACOB.

UN SOUPER

La limousine s'était arrêtée près des Halles. Il était une heure du matin. Le Prince descendit, donna l'ordre au chauffeur de l'attendre et s'enfonça dans la ruelle déserte.

Sa silhouette était élégante. Sous son feutre gris, son visage était très beau. Le Prince cherchait quelqu'un. A l'angle de la rue du Cygne, une fille attira son attention. Elle était casquée de cheveux sombres et luisants; ses yeux méchants étaient cernés de bleu et ses flancs étaient avachis par la luxure. Il l'aborda :

— Voulez-vous souper avec nous ? Je vous donnerai cinq louis.

Elle répondit, avec un rire mauvais :

— Ça ne se refuse pas par le temps qui court ! Où çà ?... C'est loin ?

— A Neuilly, chez moi.

— T'as une bagnole ?

— Oui, suivez-moi.

La fille obéit, monta dans l'automobile, s'assit à côté du Prince et parla la première :

— Il est chic ton tacot... Qu'est-ce que c'est en somme, ce souper? Une partie fine avec des artistes? T'es pas un habitué d'ici, ça se voit... Vous devez être des snobs qu'aiment la nouveauté... Enfin j'm'en balance. Plus on est d'fous, plus on rit.

Avec sa perspicacité de femme qui connaît la vie, elle avait deviné juste. Le Prince, sa femme, des amis, avaient décidé, à l'improviste, d'inviter une fille, de l'asseoir à leur table et de lui faire conter sa vie. Lubie de riches. Fantaisie d'hommes blasés.

— Oui, fit le Prince, vous boirez avec nous. Vous nous direz des histoires. Nous ne vous en demanderons pas plus.

— Ça va... joli gosse !

Elle regarda son voisin. Jamais elle n'avait vu un homme aussi beau. Tout le raffinement d'une lignée, toute l'aristocratie d'une race étaient synthétisés dans cet homme jeune, presque un adolescent, au nez aquilin, aux yeux étranges, aux lèvres fines.

Le Prince la regardait aussi. Il s'intéressait à ce visage de goule, ravagé par l'œuvre de chair, ce visage blafard, tourmenté, au front bas, sous la frange noire, à la bouche sanglante, comme une cicatrice. Il évoqua Rops. Il pensa qu'il y avait presque du charme dans ce facies de bête à plaisir.

L'automobile s'arrêta. Il introduisit la fille dans la villa et l'aida à ôter son pauvre manteau. On entendit des rires derrière une porte. Il poussa la porte. La fille s'arrêta, interdite. C'était un éblouissement... Des lumières, des cristaux, des fleurs ; des fruits rares sur

la nappe, des candélabres qui scintillaient. Il y avait là trois hommes et quatre femmes ; les femmes étaient jolies ; les hommes, dont deux officiers en permission, étaient très gais.

On fêta les nouveaux venus. La Princesse, blonde, souple comme une liane, offrit un siège à la fille. On la questionna. Dépaysée, intimidée, elle répondait à peine. Puis, peu à peu, elle reprit ses moyens, but du champagne et devint familière :

— J'sais pas chez qui j'suis, mais sûr que l'patron de cette tôle est plein aux as ! C'est toi, dis ?

Le Prince sourit. Elle se pencha sur sa bague et regarda la couronne.

— Compliments. T'es au moins un duc ou un baron ?... Et ça ? C'est ta poule ?... Elle se tourna vers la Princesse et l'examina en détail : Gentille, ta môme... L'aurait du succès chez nous... J'parie qu'elle t'a dans la peau... Hein ? J'sens ça !...

La Princesse rougit légèrement sous le coup d'œil inquisiteur. Les convives, très amusés, approuvèrent. Alors, pour rompre les chiens, le Prince fit parler la fille. On lui donna encore de l'*extra-dry*. Elle conta des histoires de bouges. Une amie de la Princesse voulut voir le tatouage qu'elle portait sur l'épaule. D'un geste brusque, la fille entr'ouvrit sa chemisette écarlate et montra l'œuvre d'un amant disparu. Farouche, elle ajouta, en fixant le Prince :

— C'était un gars merveilleux... presque aussi beau qu'toi... L'avait des mirettes à damner la Vierge !... Ah !!!

— Et qu'est-il devenu ?

— Disparu à la Marne!

La conversation reprit, tandis que l'on servait le souper. Tout le monde plaisanta. On s'amusa des réflexions de la femme et de son argot pittoresque. Elle apostrophait rudement ces gens du monde. Ils trouvaient cela très drôle. Un officier parla des exploits de certains apaches au front. Les dames avaient un peu peur. La Princesse se serrait amoureusement contre son mari. C'était délicieux.

— Quatre heures du matin, dit quelqu'un, nous allons rentrer.

— Oh! pas encore !

On se leva de table. Le Prince avait pris à part son invitée, et, discrètement, il lui donna cent francs.

Alors il se passa une chose étrange.

La fille s'était rapprochée des gens, autour de la table. Avec un rire strident qui interrompit leur bavardage, elle déchira le billet et en éparpilla les morceaux sur les fleurs.

— Non! Non! s'écria-t-elle, les yeux luisants. Tu peux garder ça !... Ce n'est pas avec cinq louis que tu vas m'payer!... J'vous ai distraits, tous et toutes, en jaspinant ce soir, en vous parlant de surins, de marlous et de rafles... J'vous ai donné du frisson avec mes histoires !... Moi aussi, j'en veux!

Tout le monde s'était tu.

Les femmes avaient pâli. Les hommes, inquiets, s'apprêtaient à intervenir. Soudain la fille, comme un fauve, s'approcha du Prince ; brusquement, elle l'attira contre elle et, saisissant entre ses mains nerveuses

la tête convoitée, elle colla, farouchement, ses lèvres contre les lèvres de l'homme Ce fut un baiser passionné, un baiser de goule, qui suce la vie de sa victime, un baiser qui évoque et le Désir et la Mort...

La Princesse avait poussé un cri. Quelqu'un la soutenait, chancelante. Les trois hommes n'osaient pas intervenir... Trois contre une femme... Ils ne pouvaient pas.

— Maintenant, gronda la fille en relâchant son étreinte, je suis payée! Ça m'suffit !...

Et, se tournant vers la Princesse, elle ajouta, les yeux plissés par la haine : « J'te laisse ton beau môme... Mais j'ai eu sa bouche et j'suis contente, parce que jamais, avec tout vot' luxe et tous vos larbins, jamais, tu entends, ni lui, ni toi, vous n'oublierez mon baiser!...

La fille disparut. Et par la porte entr'ouverte on entendit encore son rire saccadé dans le vestibule.

MAURICE DEKOBRA.

UN COUP DE VENT

Grimpé sur le toit, le vent siffle comme un couvreur. Content de lui, il regarde son ouvrage : des branches cassées, les blés versés et les tuiles brisées qui jonchent le chemin. Par moment, il se penche sur la cheminée et fait : « Hou! hou! » dans le tuyau pour me faire peur, ou bien, prenant les volets à deux mains, il les secoue à les arracher.

Mais il peut mugir, hurler, se plaindre, il ne m'effraiera pas. C'est drôle, je ne puis pas le prendre au sérieux; il a beau crier, je me mords les lèvres pour ne pas rire. Le vent, pour moi, c'est une sorte d'ivrogne plus braillard que méchant, un lourdaud de campagne toujours entre deux vins, qui court droit devant lui, sans savoir où il va, ployant les arbres, brisant les branches, décoiffant les maisons et pénétrant dans les villes comme dans une cour de ferme, en faisant claquer ses sabots.

Pas mauvais diable, au fond : un malotru. Et je lui pardonne parce qu'il m'amuse.

Quand je l'entends qui beugle dans la campagne, je m'attends toujours à le rencontrer au détour du chemin

tout débraillé, sa chemise ouverte sur son large cou de gueulard.

Ma foi, je ne lui reprocherai rien. Pourtant, samedi soir, il est encore rentré saoul et, pendant deux heures, il a tenu le pays éveillé, battant les murs, et chantant à tue-tête. A l'aube, les paysans ont trouvé leurs blés versés. C'est lui qui, fatigué, s'était endormi dans les champs, comme un gars de batterie, un soir de paye, et son grand corps avait creusé sa place dans les épis.

Sans raison, pour mal faire, il a hoché les beaux abricots tiquetés, et les petites mirabelles rondes et dures comme des grelots. Mais je ne lui en veux pas. C'est un si bon garçon, quand on le connaît bien.

Ainsi, parfois, le matin, je le vois qui flâne sous ma fenêtre. Il n'a rien à faire, il sifflote, il soupire, il s'ennuie..... Et brusquement, sans prévenir, il se sauve comme un fou. Un coup d'œil à la girouette pour savoir de quel côté il doit courir, et le voilà parti : il est allé à la maraude. Il saute les haies, escalade les murs, et, pillant les jardins au hasard de sa course, il me revient avec des bouquets de parfums plein ses mains fraîches. Bouquets sans art, sans goût : de vrais bouquets de jardinier.

En revenant, toujours courant, il éparpille son butin tout le long du chemin, si bien qu'on pourrait le suivre au parfum, comme une procession.

A l'heure du plein soleil, il fait sa méridienne, et son après-midi se passe à musarder. On le voit qui traîne dans la campagne ; on le devine plutôt, car, sans le frisselis des avoines, on ne saurait pas qu'il est là

Il attend que la chaleur soit tombée, s'amusant paresseusement à dénouer les fumées, comme des chevelures. Puis, dès que l'ombre des arbres s'allonge, sous le soleil rose de cinq heures, reposé, il repart.

Il court sur la route, pour chasser la poussière en tourbillon ou rattraper une feuille qui se sauve, et s'amuse à faire claquer les volets en passant. S'il trouve une fenêtre ouverte, il bondit dans la maison, traverse les pièces en courant, renverse tout ce qu'il touche, emporte les papiers...

Parfois, il devient furieux, et fonce alors sur les maisons, tête baissée... Il s'essouffle, s'use les doigts sur la pierre, secoue vainement les fenêtres, souffle sous la porte, comme un chien furieux qui flaire un vagabond : il ne peut pas entrer. Alors, pris de rage, il fait la charge dans les rues, décoiffe les hommes, enlève les bâches, brise les pots de fleurs...

Puis, sans savoir pourquoi, bêtement, il s'arrête. « Le mistral, il est allé prendre le café, » disent drôlement les paysans du Midi, qui osent rire de ce brutal. C'est vrai, il se repose, il a changé d'idée. On le voit dans un jardin, qui se balance indolemment sur une branche, ou bien, grimpé là-haut, il donne la chasse aux beaux nuages en robe claire qui filent, filent...

En ce moment, il s'amuse dans le jardin, et méchamment il retrousse la jupe de la bonne, pour me montrer ses mollets équarris.

* * *

Le soir de mon arrivée à la campagne, un orage venait de crever, et les dernières gouttes tombaient encore

des branches. Les arbres, gonflés de vent comme des voiles, semblaient cingler vers des ports inconnus.

J'étais arrivé très tard, la maison était endormie. Seule la lampe de la cuisine veillait encore. Ce fut la bonne qui vint m'ouvrir.

— Je montais me coucher, me dit-elle, en caressant le chien qui hurlait. Tout le monde est au lit depuis une bonne heure. Monsieur ne vous attendait plus ce soir.

Pourtant, vêtu à la hâte, mon ami vint me serrer la main.

— A cette heure-ci ! comment diable as-tu fait ?

Je lui racontai mon histoire de correspondance manquée et m'excusai d'avoir réveillé tout le monde.

— Cela n'a pas d'importance, me répondit-il. Mais ce qui m'ennuie, c'est qu'on a donné ta chambre à un parent arrivé ce soir. Il va falloir te préparer une chambre au second, et le lit n'est pas fait... Annette, vous sortirez une paire de draps, je vais monter avec vous.

— Pas du tout, m'écriai-je, je ne veux pas. Rentre dans ta chambre et bonne nuit ! Je ferai le lit avec la bonne, nous n'avons pas besoin de toi. Allons, sauve-toi, ta femme t'attend.

Précédé de la servante qui portait la bougie, je montai au deuxième étage. En poussant la porte de ma chambre je crus réveiller la nuit endormie. Dehors, le vent broyait des branches, et, quand il vit trembloter la lueur jaune de la bougie, il se dressa sur la pointe des pieds pour regarder qui venait si tard. Je sentis son

souffle sur ma joue et la lumière eut un frisson.

La fenêtre encadrait un ciel parsemé de tant d'étoiles qu'on eût dit qu'il criblait de l'or dans son van bleu.

— Du beau temps pour demain, fit la bonne. Le vent a chassé la pluie, c'est dommage !

Elle jeta la pile de linge sur le petit lit de fer, et j'éprouvai le désir d'étirer mon corps las dans ces draps au grain rude.

— Vous devez être recru ?... Vous allez passer une bonne nuit. Tenez, aidez-moi.

Elle passa de l'autre côté du lit, et je n'eus qu'à l'imiter, glissant le drap sous le matelas, roulant le traversin, rabattant la couverture.

Ses grosses mains jouaient avec l'ouvrage, comme de bonnes ménagères, et, suivant ses bras, mon regard arrivait au corsage abondant, puis montait au visage, un visage rougeaud, tout rond, dont les joues luisaient.

—Sacré vent ! fit-elle. Il va bien souffler notre bougie !

En effet, la flamme tremblait, s'inclinait, sautillait... Phuh ! Le vent l'avait éteinte !

Devant moi, détachée sur le bleu de la fenêtre ouverte, la fille restait immobile, solidement appuyée sur le lit, les bras raides. Je ne voyais plus son visage, je ne la connaissais plus, je regardais son corps que la nuit dessinait en courbes molles. Mon cœur, brusquement, battit plus fort, et, poussé par un désir encore confus, je glissai lentement mes mains vers les siennes, qu'elle me laissa. Je la devinai lâche, chaude et consentante.

Je caressai ses bras immobiles, puis, saisissant ses épaules, je rapprochai brutalement son visage du mien.

Un baiser goulu écrasé sur sa bouche, puis je la renversai . . . .
. . . .

On est toujours très bête, après. Bête et honteux. Tout bas, la fille riait en répétant :

— Ben vrai !...

Les deux bras en anses, elle relevait tranquillement ses cheveux, et son air calme m'irritait. J'aurais voulu la voir partir, tout de suite, rester seul, ne plus la sentir près de moi.

— Ben vrai, en v'là une affaire !...

Étais-je assez grotesque ! Et si quelqu'un allait monter ! Si on nous trouvait sans lumière, devant ce lit défait .. Avoir pris la bonne, presque sans y songer, parce qu'il faisait noir. Le dégoût me soulevait.

— Y faut rallumer.

— Non, inutile, ai-je répondu : on voit assez clair. D'ailleurs le lit est fait.

— Mais moi, pour descendre ?

J'ai rallumé. Ses grosses joues étaient comme rôties et ses cheveux rabattus faisaient son front court plus étroit. Elle souriait.

— Un bécot ?

Je l'ai embrassée vite, sans regarder, en serrant les lèvres, pour ne pas aspirer son odeur de lessive. Enfin elle est partie !

La flamme de ma bougie, à présent, reste bien droite. Je n'entends plus le vent... Si, il rôde encore dans le jardin, et les arbustes effrayés frissonnent quand il passe.

* * *

Cette fille dont la jupe est gonflée sur le ventre, comme un sac de blé, cette dondon rougeaude, c'est ma maîtresse.

Elle ne l'oublie pas. Elle a des sourires affectueux, avec un rien de gentil reproche, qui m'exaspèrent, et la fille de cuisine, à qui elle a dû faire ses confidences, me sourit, elle aussi, en complice.

J'ai peur qu'on ne nous surprenne lorsqu'elle me serre furtivement la main, au passage, lorsqu'elle me sourit en servant à table ou bien m'offre ses lèvres pour un baiser rapide, pensant me contenter. Redoutant la scène ridicule, les reproches, les larmes, —peut-être les injures, — je me soumets. Et j'en rage.

Partout où je vais, je la trouve. Elle me poursuit... Je n'ose plus me hasarder seul dans les couloirs sachant qu'elle me guette et, si je monte dans ma chambre, j'entends bientôt l'escalier crier sous son pas lourd. Oh! si je pouvais la chasser !

Elle pousse la porte, entre vite. Je ne me retourne pas.

— Coucou! fait-elle.

C'est la bonne surprise. Alors je l'embrasse, à la volée, et la repousse en même temps.

— J'entends monter...

— Mais non, fait-elle, tout le monde est au jardin !

Et son regard, en biais vers le lit, me dit que sa complaisance ira jusqu'à l'amour. Elle m'aime. Oui, c'est effrayant, je crois qu'elle m'aime.

Ses mots bêtes d'abandon me font rougir, sa tendresse m'irrite. Quand elle se serre contre moi, dans l'ombre d'un couloir, la crainte me fait sauter le cœur. J'ai peur de la porte qui peut s'ouvrir, peur du moindre craquement, peur de tout. Et quand on parle d'elle devant moi, je rougis de honte, devinant une allusion dans chaque phrase.

Je crois que j'arrive à la haïr... C'est ma propre faute, c'est ma sottise d'un moment que je ne peux pas lui pardonner.

La voici qui accroche du linge dans le jardin. Le vent, qui froisse les draps blancs, la moule dans sa jupe. Je suis du regard la ligne de son corps opulent, des cuisses larges au corsage gonflé, que les aisselles ont marqué d'un chaud baiser.

Ainsi dressée dans le soleil, elle paraît moins gauche. Non, elle n'est vraiment pas laide, cette fille solide. Elle se retourne et me sourit.

Pourquoi pas ? Puisqu'on n'en a rien su, la première fois. Je serais bien sot, après tout... Mais si on nous surprenait ? Recommencer, non, c'est trop bête !...

Elle me sourit encore et je rougis, peut-être de honte, peut-être de désir. Son corsage me tente, rempli comme un verger.

Tant pis, je lui fais signe... Quoi, je n'ai pas à être honteux ? Je n'ai jamais courtisé cette fille. C'est le hasard, c'est le vent... Oui, c'est le vent !

Voyou !

ROLAND DORGELÈS.

MONTMARTRE

Montmartre a connu d'autres jeux,
D'autres voix, d'autres rires jeunes...
Mais cela n'importe. Le jaune
Matin brille dans les carreaux.

Hélas ! l'amour nous trompe et pleure.
Nous l'accueillons et le fêtons !
Le matin bleuit tristement !...
L'horloge ne marque pas l'heure.

Ceux qui nous ont quittés sont là.
L'un chante et l'autre est près du feu.
Ils boivent et se rient entre eux
Du jour et de son mauve éclat.

Voici Mimi, Blanche et Germaine.
La plus sévère a les yeux faits.
Le jour envahit tout à fait
Les carreaux encrassés et blêmes.

Et toi, blottie contre mon cœur,
Pauvre petite abandonnée,
Tu te plains à la dérobée
De quel cruel et doux malheur ?

Tais-toi !... Mes souvenirs blessés
Dorlotent tes mauvais sourires.
Je t'adorais sans te le dire...
Tu pleuras, quand j'en eus assez.

O Moreau, poète ! Hégésippe !
Parle-lui ! Tu sais consoler !
Moi, dans le matin violet
(Jaune, bleu, mauve, violet),

Je descends, en fumant ma pipe.

FRANCIS CARCO.

TABLE DES MATIÈRES

5680-18. — Corbeil. Imprimerie Crété.

COLLECTION LITTÉRAIRE DES

ROMANS FANTAISISTES

DÉJA PARUS DANS CETTE COLLECTION :

L'HOMME VERDATRE, par H. AVELOT.
Illustrations de l'Auteur.

MARTIN BURNEY, boueux, boxeur et marchand d'oiseaux, par O. HENRY. Mis en français par MAURICE BEERBLOCK. Dessins de GUS BOFA.

LE CORSAIRE GALANT, par DORSENNE et BOISYVON.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LE FILS DES TROIS MOUSQUETAIRES, par CAMI.

LES AVENTURES DE TOM JOË, par GABRIEL DE LAUTREC.

LA COMTESSE TATOUÉE, par H. AVELOT.

LES LETTRES DE FEU, par ROBERT DIEUDONNÉ.

etc., etc.

Un volume chaque mois.
LE VOLUME : 2 FR. 50 NET

COLLECTION LITTÉRAIRE DES

ROMANS D'AVENTURES

DÉJA PARUS DANS CETTE COLLECTION :

L'ÉTONNANTE VIE DU COLONEL JACK (DANIEL DE FOË). Traduction de MAURICE DEKOBRA.

LE MAITRE DU NAVIRE (LOUIS CHADOURNE).

JOË ROLLON, L'AUTRE HOMME INVISIBLE (EDMOND CAZAL).

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

LES CONQUÉRANTS D'IDOLES (CHARLES DERENNES).

LES PIRATERIES DU CAPITAINE SINGLETON (DANIEL DE FOË).

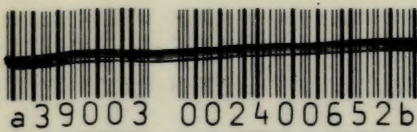
LE GENTLEMAN BURLESQUE (MAURICE DEKOBRA),

etc., etc.

Chaque Volume de cette Collection est orné de deux Bois originaux.

Un volume chaque mois.
LE VOLUME : **4** FR. **50** NET

Corbeil. — Imprimerie Crét


a39003 002400652b

